

# écrits

du Canada français

Journal non-conformiste Gilles Marcotte

Petit récit

Pierre Trottier

Temps lointains II

Hélène J. Gagnon

Contes poétiques

Réjean Bonenfant

Poèmes

Jacques Brossard

Nouvelle amère

Paul Toupin

Conte

Michel de Celles

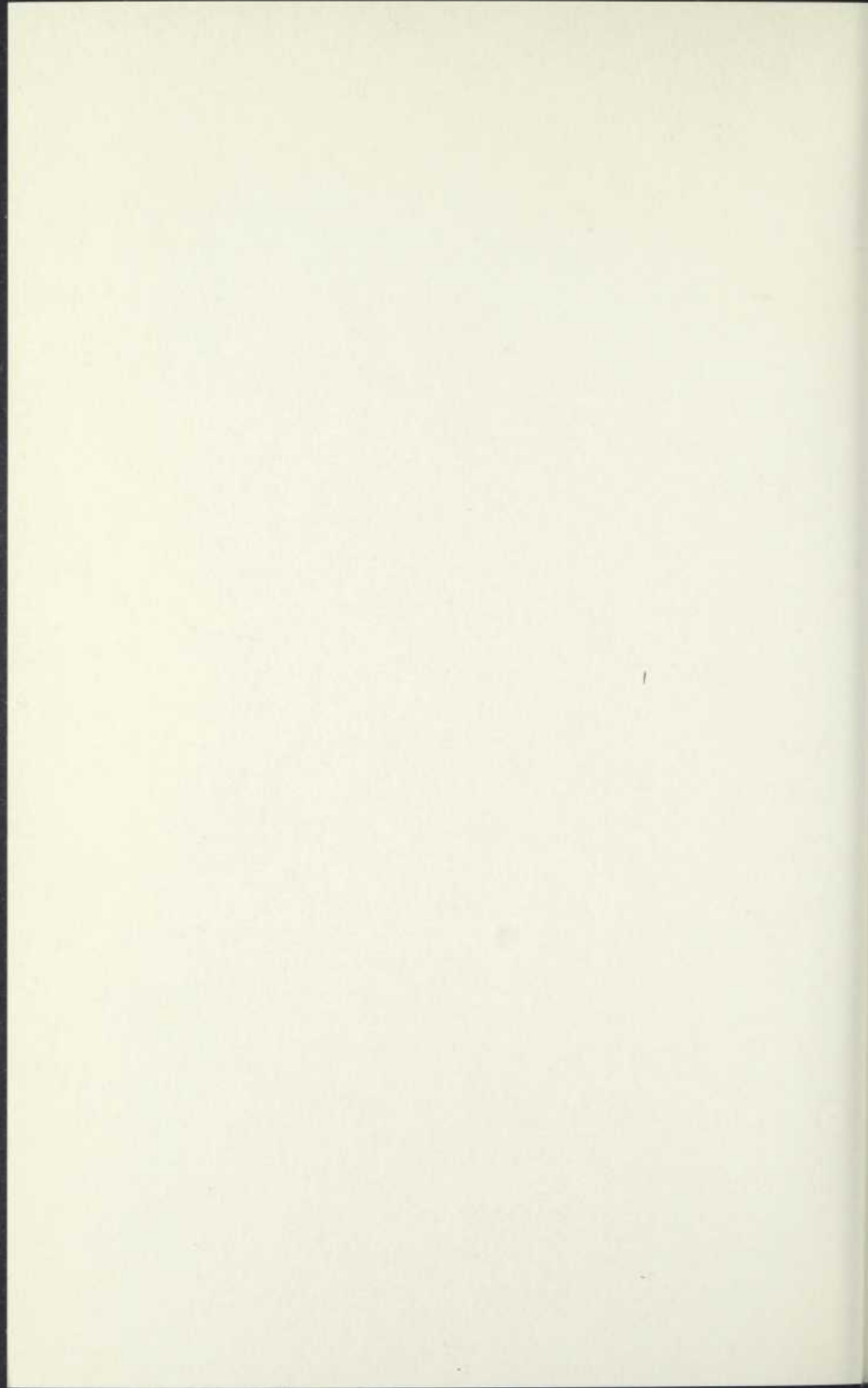
Chroniques

Simone Beaulieu  
Pierre Trottier, Willie Chevalier  
Paul Beaulieu

**GATIEN LAPOINTE**

*Évocation de Clément Marchand*

*suivie de TROIS POÈMES de Gatién Lapointe*



# écrits

du Canada français

## ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS

Publiés par les Écrits du Canada français, société sans but lucratif constituée en vertu de la partie III de la loi sur les compagnies du Québec.

### *Le Conseil d'administration:*

|                  |                                       |
|------------------|---------------------------------------|
| Président:       | Paul Beaulieu                         |
| Vice-présidents: | Claude Hurtubise<br>Jean-Louis Gagnon |
| Trésorier:       | Jean-Joffre Gourd, c.r.               |
| Secrétaire:      | Roger Beaulieu, c.r.                  |
| Administrateur:  | Jean Fortier<br>Guy Roberge           |
| Le vérificateur: | Michel Perron, C.A.                   |

### *Note de gérance*

*Les Écrits du Canada français  
publieront tout manuscrit inédit qui aura  
été accepté par le conseil de rédaction.*

Le prix de chaque volume: \$6.50

L'abonnement à quatre volumes: Canada: \$25.00; Institutions: \$35.00;  
Étranger: \$35.00  
payable par chèque ou mandat à l'ordre de  
Les Écrits du Canada français.

Le conseil de rédaction:  
Paul Beaulieu, Pierre Trottier.

LES ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS  
5754 avenue Déom  
Montréal, Québec  
H3S 2N4

# écrits

du Canada français

*Le Conseil des Arts  
du Canada  
a accordé une  
subvention pour  
la publication  
de cet ouvrage*

*Maquette de  
la couverture:*  
JEAN PROVENCHER

Dépôt légal/2<sup>e</sup>  
trimestre 1984  
Bibliothèque nationale  
du Québec

Copyright © 1984, Les Écrits du Canada français

GATIEN LAPOINTE  
OU LA JUSTE MORT

ON THE  
MOUNTAINS OF THE  
MOUNTAINS

## GATIEN LAPOINTE OU LA JUSTE MORT

Clément Marchand

Il y a maintenant beaucoup de tombeaux derrière moi. C'est avec une stupeur grandissante que je les additionne. La mort de ceux qu'on aime est notre propre mort. Il vient un temps où, pour vous, le monde est peuplé d'inconnus qui vont, poussés par la vie, parfaitement étrangers à ce que vous êtes. Vous êtes soudain devenu un être anonyme dans une société en continuel devenir, sans cesse repeuplée de nouveaux visages. Ceux qui avaient pour vous de la considération vous attendent de l'autre côté, celui des Ombres.

Gatien Lapointe, qui incarnait si bien la force évidente, la sûreté de soi, lui qui, semblait-il, avait réponse à tout, a été couché à son tour. Il s'en est allé avec ses doutes et ses incertitudes qu'il cachait avec tant de soin. Car il avait une grande pudeur de ses faiblesses. Et c'est l'image d'un homme au-dessus de tout, qui n'a besoin d'aucune pitié, qu'il nous a laissée.

Ce qui m'a le plus frappé chez lui, c'est la distance à laquelle il tenait toute compagnie. Il avait la faculté d'être seul. Il pratiquait le sens de l'éloignement, même dans une situation

de promiscuité physique. Il a su s'entourer d'une incroyable solitude. À tel point qu'on l'a découvert quatre jours après sa fin, solennellement couché dans sa maison, dont la vieille gredine de mort avait poussé la porte sans façon. Il n'attendait personne. Il n'avait communiqué avec qui que ce soit. C'est comme s'il avait voulu entourer de mystère le grand événement. Le temps qu'a nécessité sa découverte nous renseigne sur ce filet de sûreté qui protégeait sa vie et que personne ne pouvait déchirer.

Sa foi était au charnel. Il considérait son corps plus que tout. Il avait divinisé ses sens.

Quand une telle puissance s'écroule, le rapport des forces qui nous relie à l'existence devient matière à questionnement. On se replie sur soi-même et l'on sonde avec effroi les valeurs dont on dépend et dont la précarité vient d'être prouvée.

Gatien Lapointe nous avait tous marqués.

Sa disparition brutale cause le même choc que celle d'Hubert Aquin. Tous les deux se sont enlevé la vie: l'un par balle, l'autre par un excès d'angoisse existentielle qui a soudain brisé son rythme vital. Il était porteur de sa propre destruction. C'est qu'au fond Gatien Lapointe se devait de mourir maintenant. Essentiellement, il avait tout dit et il n'avait plus rien à découvrir. Sa poésie si dense, presque nucléaire, était arrivée à son terme. Dans quel sens aurait-il pu encore progresser? Il n'y en avait plus. Il ne lui restait qu'une seule solution: celle de la désintégration spirituelle; qu'une seule avenue: celle du non-dire.

Belle fin, et conséquente pour celui qui, depuis longtemps, d'une manière à l'autre, toujours mutant, se fuyait, effaçait ses pistes, radiait ses acquis, déphasait ses circuits, devenait singulier. Dans ses relations avec le Verbe, au-delà de toutes les expériences, répudiant un monde d'hypertrophie langagière, son éthique en était rendue à condamner le langage lui-même.

Sous nos yeux, à notre étonnement, d'une oeuvre à l'au-

tre, il avait évolué vers une ellipse, une litote suprêmes, au-delà desquelles il n'y a plus d'expression.

Comment expliquer un pareil aboutissement?

Pris d'un orgueil démiurgique, rejetant toutes les défroques d'une culture trop riche, il avançait nu, parfaitement dépouillé, dos tourné au livresque, pour se livrer avec une triste jouissance, et avec quelle rigueur, à l'alchimie verbale qui le fascinait. La disposition d'un mot dans un poème devenait pour lui une sublime torture. Il considérait ce mot comme une matière issue de l'univers et dont il fallait trouver l'emplacement idéal pour ne pas rompre un équilibre ni briser une ordonnance prévus pour ce mot, de tout temps.

Tel est le drame d'une intelligence dont les puissances créatrices doivent cohabiter avec une autocritique à la lucidité assassine, parce que destructrice impitoyable de toute illusion et de tout bonheur humains. Émergeant de ses terribles inhibitions, il ne fait aucun doute qu'était devenue pour lui atroce la joie d'écrire, tant elle présupposait de tourments surmontés, dans cette tentative ultime pour élucider, percer, décrypter une fois pour toutes le mutisme des mots.

Soucieux d'unité et d'intégrité métaphysiques, il a connu l'abstraction qui tue.

Je ne suis pas sûr que nous devons retenir sa leçon qui, d'ailleurs, ne s'adresse à personne, chaque poète étant pour lui un tout souverain qu'il ne faut pas tendre à changer et dont, surtout, il ne faut d'aucune manière agresser les structures.

[The page contains extremely faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the document. No specific content can be transcribed.]

TROIS POÈMES



## TROIS POÈMES

Gatien Lapointe

là, dans la brûlure de chair, dans le vacillement d'ailes du silence, terre fruste j'érafle j'éraille, nu j'arrache de l'abrupt par frissons

folle balle au bond du cerf, sueurs / liqueurs, radiantes cornes du sacré!

par coups de fièvres dans la grouillante matière, foudre en vrille loin dans l'avenir, émotion halant ses feuilles lettres dans le corps de lettres s'ébauchent accords rauques

(qui a dit *Pour ouïr dans sa chair pleurer le diamant?*)

par mottions de mots dans la gorge jusqu'aux lèvres du solstice les arômes les orages se pressant arbre-radar

atroce extase du frôlement d'infini rompt les reins glaive englouti — noir trou de soleil!

enfer / enfance, quoi gros coeur grogne muqueuse aurore ?

étourdi, étirant la main sur la croupe de l'éclair défriche, naïves musiques, le texte de l'éternel

roue de mots en essais moirures du désir  
 dans le cru écoute se créer la syntaxe  
 des muscles racines d'uts d'yeux —  
 chiffres sauvages sous le verre de la sueur  
 dents d'ares d'assaut circulent tin-  
 tambes émotions et cette autre ~~parole~~ <sup>époque</sup> et  
 ce rond du ventre laciné de courants  
 constellations d'œufs cent fois ailleurs je  
 de phrase stuy solide d'énergie instant  
 en tige de rais cornes feuilles parts  
 anarchique langue d'entre-liqués saline  
 en rais de miroirs et coïte!

L'espace entier te prend — brasiers de  
 vers autre-formules mille touffes  
 d'hirondelles qui s'affolent

78

(Patience l'homme)

roue de mots en essaims moirures du désir  
dans le cru écoute se créer la syntaxe  
des muscles racines d'uts d'yeux —  
chiffres sauvages sous le verre de la sueur  
dents d'arcs d'assaut circulent tin-  
tantes émotions et cette autre épaule et  
ce rond du ventre lacéré de courants  
constellation d'oeufs cent fois ailleurs je  
déphrase chrysalide d'énergie instant  
en tige de rais cornes feuilles poils  
anarchique langue d'entre-lignes salive  
en bris de miroirs et comète!  
l'espace entier te prend — brasier de  
sens outre-formules mille touffes  
d'hirondelles qui s'affolent

## A ET O

à l'avenir que je traverse

aux cinq coins de la poitrine, gris sur gris, et  
noir, voyante strige, ressacs du désir sang fou  
éraillent l'écorce le roc

grotte/glotte, universelle matière par soubre-  
sauts se dictant A et O d'échange—de chaque  
mot corps en gage—infrangible violon

penne magique dans les sous-sols du coeur ir-  
rigue rythme d'électrolyse de l'orage — sens  
en jets de l'instant, et forges souverainement  
au plus près du souffle

râles d'ombre raclent l'iris du regard, âme ver-  
te et sure, mufle décimant les dialectiques les  
métaphysiques—obscène rose de chair

après O longtemps graal des bras des cuisses  
du sexe — veilleuses frontalières ces images  
de proue battant le temps premier — pulpe,  
poil, tuf, quoi parle?

sur le corps d'équinoxe émotions qui se rami-  
fient guidant l'audace du feu — traces et  
strates et signes, primal langage

des fibres fibre transsude brut jouir d'être

RADIO-JOURNAL



## RADIO-JOURNAL

Gilles Marcotte

Intime ou non, ce journal? C'est selon. Il ne l'est pas au sens du Journal de Saint-Denys-Garneau, ou d'André Gide, ou de Julien Green. Plus d'une fois j'ai tenté d'en tenir un — oui, c'est ça, on tient un journal intime à bout de bras —, plus d'une fois donc j'ai commencé de le rédiger, me promettant de revenir chaque soir à ma table, coûte que coûte, de l'écrire pour ainsi dire les yeux fermés, aveugle s'il le fallait au sens même de ce que j'écrivais. Et puis, bien sûr, après quelques jours, quelques semaines, au mieux quelques mois — et au cours de ces périodes beaucoup d'infidélités — j'abandonnais. J'en ai gardé longtemps, de ces cahiers dans lesquels je me confessais, interrogeais, *introspectais* si l'on peut dire, et puis un jour je les ai jetés au rebut, sans aucune sorte de remords. En vieillissant, une photo d'adolescence ou de jeunesse prend du charme, à cause de l'éloignement même où elle nous met par rapport à nous-mêmes. Un journal intime par contre, ces mots ampoulés, ces phrases prétentieuses et le plus souvent désolées, un journal intime ne peut que vieillir mal. *Ça suffit*. Il m'arrive depuis quelque temps, sous la pression d'événements dont il serait sans intérêt que je parle ici, de jeter sur le papier des images, des réflexions, des analyses brèves, des observations surtout, qui appartiennent sans doute à mon inti-

mité mais n'ont rien du journal — qui est tout de même, il faut le dire, un genre littéraire. Ces notes dont je parle n'appartiennent absolument pas à la littérature. Elles ont un caractère, disons, clinique, technique. L'écriture, parfois, sert aussi à ça.

Ce que je commence à écrire ici, et qui sera lu sur les ondes de Radio-Canada, ce qui est peut-être le comble du paradoxe pour une entreprise appelée intime, disons que c'est un fourre-tout, le capricieux almanach, moins de mes humeurs (mais elles y seront) que des observations, des pensées que me suggèrent le passage des jours, les circonstances de chaque jour. Comme tout un chacun, j'ai l'impression, très souvent, d'avoir beaucoup de choses à dire et de n'être empêché de les consigner que par les circonstances ou le manque de temps. Si le directeur ou la rédactrice en chef du *Devoir* m'entendaient, et si j'avais le temps d'exposer ma pensée devant eux, comme ils seraient mieux avertis, comme ils raisonnaient mieux! Si ma femme, si mes amis, si mes collègues de travail consentaient à m'écouter jusqu'au bout, comme ils en apprendraient des choses! Je suis tout plein de pensées commencées qui, me semble-t-il, n'aspirent qu'à devenir des discours complets dont l'utilité, pour le monde, fait difficilement question. Ce ne sont là, très évidemment, que des illusions complaisantes, dont une station d'un quart d'heure devant la page blanche suffit à me délivrer pour les siècles à venir. *La pensée commencée* est un phénomène *sui generis* qui n'a, avec ce qu'on appelle la pensée formée, réfléchie, que des relations extrêmement hasardeuses. La seconde ne naît pas nécessairement de la première, et peut-être même ne peut-elle apparaître qu'en s'opposant avec une grande fermeté à ce commencement de pensée qui fermait prématurément la réflexion plutôt qu'il ne l'appelait. Tout l'intérêt du journal que j'entreprends d'écrire tient, justement, en ceci: à savoir ce que je pourrai écrire à partir des pensées inchoatives qui me trottent dans la tête, suscitées par

des événements précis, datés, ou par les questions pendantes que nous traînons tous, chaque jour un peu plus opaques, lourdes, fantômatiques, sur les chemins de l'existence.

Mon journal sera donc daté. Pour obéir à la convention du genre, certes, et rien n'est plus important que de respecter les conventions si l'on veut arriver à quelque forme de liberté. Il va sans dire que je tricherai, à l'occasion et même assez souvent. Je ne le signale que par un excès d'honnêteté qui ne fait pas honneur à ma sagacité littéraire.

### **Lundi, 31 janvier 1983**

Parmi les événements d'aujourd'hui, il y a, notamment: la pluie; l'effritement peut-être irréversible du Front commun syndical, devant les manoeuvres assez habiles du gouvernement; la lettre du Président Reagan à l'Andropov soviétique, lui proposant de signer un accord sur la base de l'«option zéro»; et quoi encore, qui sera tout vraisemblablement oublié, voire devenu incompréhensible, dans un ou deux mois? J'aurais des choses à dire du Front commun, de la demi-grève dans les hôpitaux, de la fermeture des écoles et collèges, mais il est sans doute préférable, à plusieurs égards, que je me taise. Devant les excès de langage — et je suis poli — d'une certaine gauche, aujourd'hui, il devient difficile de ne pas tomber, par réaction, dans ceux d'une droite stupide.

Soyons futiles, parlons musique, parlons télévision. On y donne présentement, à l'heure même où j'écris, dans de jolis décors, une pièce de Shakespeare que je ne regarde pas parce que je ne m'y étais pas préparé. C'est à autre chose que je m'étais préparé — qui, j'imagine, est remis à la semaine prochaine: *La Walkyrie* de Wagner, dans la version Bayreuth de Chéreau-Boulez. Oui, je sais, vous avez raison, la télévision ne peut rendre justice à cette machine énorme; l'image est trop petite, trop

floue, les couleurs approximatives, et le son, mon dieu, n'en parlons pas, c'est décidément de la très basse fidélité; les voix sont reproduites avec une certaine décence, ou du moins se laissent percevoir, mais le discours orchestral, le flux orchestral disparaît dans les lointains, au point parfois de ne pas avoir plus d'importance que le Oum - pa - pa de Verdi. La télévision n'est pas faite pour transmettre le grandiose, l'énorme; sauf, bien entendu, dans le domaine sportif où elle fait merveille. Le Superbowl d'hier, où le dieu Riggins des Redskins de Washington a «brillé de tous ses feux», comme disent les aèdes sportifs du canal deux, contre les malheureux Dolphins de Miami, fait plus grandiose au petit écran que le combat des géants Fafner et Fasolt contre Monsieur Wotan et son entraîneur Loge dans *L'Or du Rhin*. Le cinéma, me semble-t-il, ne serait guère plus favorable à l'opéra wagnérien, voire à tout opéra, parce que celui-ci, art de convention par excellence, exige la distance, ne souffre pas le plan rapproché qui fouille les visages et invite les personnages à révéler une individualité qu'ils n'ont pas. Vus de près, Wotan n'est plus qu'un monarque assez falot, perpétuellement indécis, d'une intelligence fort limitée, et le Siegfried de l'opéra du même nom qu'une jeune brute, qui pour un peu nous ferait prendre en amitié son souffre-douleur Mime; quant à la Walkyrie, j'espère qu'elle ne me gâtera pas la grande scène avec Wotan, qui est le plus beau, le plus émouvant dialogue entre un père et sa fille que je connaisse...

N'empêche; j'ai vu *L'Or du Rhin* et je vais regarder la suite, pour la très simple raison que je n'ai jamais assisté et n'assisterai jamais, peu aventureux que je suis, à une représentation scénique de la Tétralogie, et que je tiens à voir comment les choses se passent quand on entreprend de monter cette incroyable machine. Et puis rien ne m'empêche, devant le petit écran, de nourrir ce que je vois et ce que j'entends (à peine) de ce que j'ai entendu grâce au disque et de ce que j'avais, alors, imaginé très

librement. Ce n'est pas que j'aie une passion totale pour Wagner, comme plusieurs, et d'ailleurs j'y suis venu assez tardivement. Il m'intéresse, il me fascine souvent par le côté quasi monstrueux de ses inventions, il m'émeut parfois; et son orchestre est toujours somptueux. Mais j'imagine que ce qui m'attire et me retient chez lui, c'est ce que j'appelais tout à l'heure l'énorme, ou la grande dimension, dont nous sommes aujourd'hui si cruellement privés. Le cinéaste Coppola a eu une invention de génie quand il a choisi la Chevauchée des Walkyries pour accompagner une séquence d'attaque aérienne contre un village vietnamien, durant la guerre que vous savez. Une fois passé l'effet de choc que produit la musique de Wagner conjuguée au bruit des moteurs et au crépitement des mitrailleuses, on s'aperçoit que dans cette séquence, en fait, la musique ne confirme pas l'action mais très exactement la contredit, qu'elle souligne démesurément le dérisoire de cette attaque menée à grands frais, la disproportion *absolue* entre les moyens utilisés et l'objectif à réduire. Nous vivons actuellement sur le plus vaste théâtre, celui de la terre entière et même de quelques planètes environnantes, qui nous est chaque soir proposé par un téléjournal qui n'épargne rien pour nous le rendre présent. Mais on dirait que nous n'avons plus les pensées, les émotions, les sentiments assez grands pour remplir ce théâtre, l'humaniser. Alors, on va chercher du Wagner, du Balzac, du Tolstoï, pour tâcher de mettre quelque chose dans cette énorme baudruche...

### **Mercredi, 2 février**

Relu ce que j'écrivais il y a quelques jours sur Wagner et la télévision. Je crois qu'on pourrait rendre justice à la *Tétralogie*— ou à *Tristan*, ou aux *Maîtres-chanteurs*, ou à *Parsifal*— par le cinéma ou la télévison, à la condition d'utiliser non pas des personnages vivants, mais le dessin d'animation. Par son schéma-

tisme, le dessin rejoint le général, le typique, le mythique, beaucoup plus sûrement que ne le fait la photographie. Walt Disney nous aurait fait une *Tétralogie* superbe, aussi crédible que sa *Blanche Neige*. Mais qui donc me souffle à l'oreille que je viens de commettre un sacrilège envers la Culture?

Une autre pensée, que j'avais oublié de noter. Quand j'écoute Wagner, et que j'entre véritablement dans son monde, puis-je éviter d'être contaminé par les thèmes idéologiques assez troubles qui y sont véhiculés? Je pense par exemple à la passion du *même* qui s'exprime dans la relation incestueuse de Siegelinde et Siegmund, et qui me paraît être la source des violences les plus aveugles de notre siècle, venues précisément du refus de l'altérité... Le très honnête Thomas Mann s'est beaucoup interrogé là-dessus, dans ses essais sur Wagner, et n'est arrivé à aucune conclusion ferme. Peut-être pourrait-on dire que des passions étranges, inquiétantes, qui habitent l'âme des hommes, l'art extrait la substance non polémique, offerte à notre intelligence et à notre compassion... Ne pas oublier, cependant, que la propagande nazie a véritablement utilisé l'oeuvre de Wagner.

### **Vendredi, 4 février**

Conversation avec une étudiante sur la vie littéraire au Québec durant les années cinquante. Je parle, je parle... Quand on m'interroge sur cette période, je deviens intarissable, brouillon, je passe trop rapidement de la synthèse à l'anecdote et vice versa, et je me demande toujours après coup si j'ai réussi à fournir un discours à peu près intelligible! C'est durant cette période, peut-être, que la vie m'a donné les plus grandes chances. (Que je les aie bien saisies ou non, c'est une autre question...) La chance d'être au *Devoir* quand ce journal, sous la direction du tandem Gérard Filion—André Laurendeau, la main de fer et le gant de velours, la force et la subtilité, quand ce journal donc était un des

seuls lieux du Québec où l'on osait défier ouvertement le tyranneau Maurice Duplessis. La chance de voir naître et de suivre d'assez près deux entreprises qu'on imagine aujourd'hui hostiles l'une à l'autre mais qui ne pouvaient m'apparaître que comme complémentaires, concurrentes au vrai sens du mot, la revue *Cité Libre* de Trudeau et Pelletier et les Éditions de l'Hexagone de Gaston Miron. C'est à cette époque aussi que je fais la connaissance de quelques anciens de *La Relève* et d'autres lieux — de jeunes anciens, qui se préparent à donner le meilleur d'eux-mêmes: Jean LeMoine, Robert Élie, Louis-Marcel Raymond, Claude Hurtubise, Jean Simard. Et, pas loin d'eux, mais aimant peu les réunions, les dîners, préférant recevoir dans son capharnaüm du collège Saint-Marie, le Père Ernest Gagnon, qui avait une culture immense et l'intelligence la plus déliée que j'aie connue... Dans tout ce mouvement intellectuel et — disons-le, osons le dire, spirituel —, je suis demeuré un peu marginal. J'arrivais trop tard, ou trop tôt, ou tout bêtement je restais à côté, dans la coulisse, par la force des circonstances ou par quelque trait de caractère sur lequel je n'ai pas, aujourd'hui, la tentation de m'étendre. Il m'est arrivé autrefois, il m'arrive encore aujourd'hui, parfois, de regretter cette marginalité. Mais elle a eu, peut-être, quelques avantages. J'ai beaucoup admiré; et il faut un peu de distance pour bien admirer. Victor Hugo écrivait, dans son *Shakespeare*: «Admirer. Être enthousiaste. Il m'a paru que dans notre siècle cet exemple de bêtise était bon à donner». Phrase d'actualité, s'il en est. Dans le tintamarre des chicanes syndicales et autres qui nous casse les oreilles ces jours-ci, il me semble que couve une terrible maladie, une des plus dangereuses qui puissent atteindre une société: le mépris, une sorte de mépris généralisé qui finit presque toujours par tourner en mépris de soi-même...

Et puisque je viens de me donner une citation de Victor

Hugo, je m'en offre une autre, pour la bonne bouche, que je tire également de ce monument de prose qu'est le *Shakespeare*. Ceci: «Ne pas donner prise est une perfection négative. Il est beau d'être attaquant.»

### Lundi, 7 février

J'ai rêvé la nuit dernière que je fumais tout un paquet de cigarettes, l'une après l'autre, sans arrêt, me remplissant les poumons de fumée jusqu'à l'étouffement, mais avec une profonde volupté. C'est dire que j'ai cessé de fumer, depuis bientôt sept mois. Je touche là un des sujets privilégiés, voire presque obligés de tout journal intime qui se respecte, dans les temps modernes, et qui inspire (le mot est bien choisi) un Saint-Denys-Garneau comme un Robert Musil. Rien ne vous précipite dans l'introspection avec plus de nécessité que la décision, ou la simple idée d'abandonner la cigarette. Et si vous le faites, tout à coup vous voilà désemparé, vous devenez vacant, inoccupé comme un vieil appartement dont on découvre les rides et les craquelures après le départ des meubles qui en masquaient le vieillissement; vous découvrez l'absurde, le vide existentiel, le néant de toutes choses et je ne sais quoi encore d'aussi désastreux, et il vous vient alternativement des goûts de meurtre et de suicide. La chose, comme on dit, n'est pas facile.

Pourtant, je ne tire pas de ma conversion — encore chancelante, si j'en crois le message des rêves — un orgueil démesuré, et je ne suis pas près de céder au zèle excessif, au pharisaïsme du non-fumeur de fraîche date. À preuve, les réflexions que je me faisais l'autre jour en contemplant une affiche de la Ligue antibagique du Canada, installée de façon quelque peu insolente dans la salle d'attente d'un bureau médical.

À gauche, un poumon de fumeur. Il est plein de couleurs: brun, jaune, mauve, un filet de rouge. C'est un poumon qui a pris

l'air (impur, si vous voulez), un poumon actif, courageux, qui a connu la vie, qui a fait des expériences, qui ne s'est pas refermé sur lui-même, jaloux de sa bonne santé, protégé de tout et de rien.

À droite, comme le poumon du non-fumeur paraît, en comparaison, niais, insignifiant, benêt! Il est tout blanc, ou plus justement sans couleur; une feuille de papier, une idée pure, une abstraction, plutôt qu'un muscle véritable. C'est un innocent, au pire sens du mot, de ceux qui provoquent les pires catastrophes en pensant bien faire, et que leur inexpérience agressive rend dangereux à la mesure même de leur bonne volonté. Ne comptez pas sur un poumon comme celui-là pour vous tirer d'un mauvais pas, il ne sait même pas ce que c'est.

Il est possible, je ne le nie pas, que le poumon blanchâtre du non-fumeur vive plus longtemps que celui du fumeur — si l'on peut appeler cela une vie...

À un jeune musicien qui refusait la cigarette offerte, le compositeur Alban Berg — l'auteur de *Wozzeck*, de *Lulu* — demandait: « Vous ne fumez pas? Mais alors, comment diable faites-vous pour composer de la musique? »

Question pertinente.

## Mardi, 8 février

Aujourd'hui, quatre-vingtième anniversaire de naissance du pianiste Claudio Arrau. J'ai envie de lui écrire une lettre. Je lui dirais... Mais non, c'est idiot. Ce grand monsieur, ce prince de la musique m'intimide déjà, même à très grande distance, par lettre interposée, et je ne réussirais pas à lui adresser deux mots dont je ne sentirais aussitôt le ridicule.

J'essaie, plutôt, de préciser un peu pourquoi l'art de ce pianiste a pour moi une telle importance, et je m'arrête à trois mots, trois expressions: la délibération, la maîtrise du temps et la lourdeur.

Délibération, au sens que je trouve dans le Petit Robert: «Examen conscient et réfléchi avant de décider s'il faut accomplir ou non un acte conçu comme possible.» Chez la plupart des pianistes, les notes s'enchaînent les unes aux autres par une sorte de nécessité passive, de fatalité. Il n'en va pas ainsi chez Claudio Arrau. Dans chaque cas, il décide. Il décide que telle note doit venir après telle autre, et de telle façon, selon telle démarche. La deuxième est appelée par la précédente, sans doute, mais non pas de façon si pressante, si mécanique, que la forme de la réponse soit déjà contenue dans celle de l'appel. Il y a, justement, du *jeu*. Chez Claudio Arrau, l'expression «jouer du piano» prend son sens le plus vrai. Vous imaginez un art contraint, guindé? Non, c'est tout le contraire. Mais le naturel même, chez Arrau — et j'oserais presque dire le spontané —, est construit, pensé, voulu.

La maîtrise du temps, je la remarque et l'apprécie — ou plutôt, à la lettre, elle me saisit — dans les mouvements lents, par exemple ceux des sonates de Beethoven. Vous écoutez l'Andante de la trentième sonate, joué par exemple par Maurizio Pollini. Vous êtes frappé, dès les premières mesures, par l'effort très évident que fait le pianiste pour, comme on dit, «retenir ses chevaux», pour réprimer l'instinct qui le pousserait à aller un peu plus vite, toujours un peu plus vite. Être lent, pour Pollini, c'est *ralentir*. La pression du rapide, de l'emporté, sensible dans l'effort même de la lenteur, est peut-être un des caractères les plus marquants de ce qu'on appelle la modernité. Voyez Rimbaud, dans *Une saison en enfer*, comme il voudrait gagner la lenteur, et comme elle lui échappe sans cesse, jusqu'à la fin. Cette pression, Claudio Arrau l'ignore; en quoi, peut-être, il n'est pas le plus moderne, il est même l'anti-moderne par excellence. Il a tout son temps. La lenteur ne l'épuise pas, comme d'autres, au contraire il l'aime, il l'accentue parfois, il en joue vraiment, heureux d'être presque arrêté, de ne laisser subsister qu'un mouvement quasi

imperceptible de l'esprit. Mais attendez, dans quelques minutes vous verrez, vous entendrez que l'éblouissement de la rapidité le trouve également disponible...

La lourdeur, enfin: il semble étonnant d'en parler comme d'une qualité. Ici, j'oppose Arrau à Horowitz, qui est assurément un très grand pianiste mais dans une forme différente, un elfe — un elfe qui aurait de splendides violences à l'occasion. Il me semble toutefois que les plus grands, parmi les artistes, écrivains, musiciens, sont du côté de la lourdeur: Balzac, Tolstoï, Beethoven, Claudel. La lourdeur, cela veut dire encore, sous un autre aspect, la délibération, la maîtrise du temps. Cela veut dire enfin, d'un mot qui a, lui aussi, des rapports de contrariété avec la modernité: la présence. Être présent, c'est peser de tout son poids sur l'autre et subir le sien, c'est être lourd. La lourdeur implique une confiance très considérable faite à la réalité. On ne craint pas de peser, d'insister, de s'imposer; on sait que la réalité sera toujours assez riche, assez résistante, pour ne pas s'effondrer.

### **Samedi, 12 février**

Un peu essoufflé, ces jours-ci. Les cours que je donne à l'université, durant ce trimestre, sur la lecture sociale de la littérature et sur la génération de l'Hexagone, me prennent beaucoup de temps et d'énergie. Le premier est en partie nouveau — je renouvelle un cours que j'avais donné il y a quelques années —, le deuxième l'est entièrement, de sorte que de semaine en semaine, malgré la préparation antérieure, je dois réunir des matériaux et en constituer des édifices verbaux à peu près cohérents. Ajoutons à cela le défi permanent de tout enseignement, à quelque niveau que ce soit, de la maternelle au doctorat, et qui est de rejoindre de quelque façon ces êtres énigmatiques qu'on a devant soi, et que l'on appelle, à l'université du moins, des étudiants. L'idéal de l'enseignement universitaire, je le trouve décrit par Michelet —

Michelet le grand historien et le très grand écrivain —, dans sa leçon inaugurale du 16 décembre 1847:

Donc, dit-il, tout en achevant mes livres, je dois, dans ce cours, vous associer plus intimement à ma vie intérieure, vous communiquer de plus en plus mes moyens, mes procédés, mes méthodes, si j'en avais qui me fussent propres. Ce n'est pas ici un artiste qui cache ses moyens et montre ses résultats. Loin de nous ces vaniteuses faiblesses. Ici, c'est un homme qui donne ce qu'il a d'humain à des hommes qui le continueront en le rectifiant, en l'agrandissant; un homme qui, naïvement, marque sa limite, enseigne sa propre critique, dit ce qui lui manque aujourd'hui, — ce que vous ferez demain, Messieurs, vous, mieux préparés, plus libres d'esprit, instruits par nos fautes même, affranchis des fatalités intérieures, extérieures, qui ont pesé sur les hommes de notre âge.

Petit problème: pour qu'une telle relation d'enseignement s'établisse et fructifie, il est utile, si l'on enseigne, d'être une sorte de Michelet; ce qui n'est pas, bien sûr, à la portée de toutes les bourses intellectuelles. Être un Michelet, cela veut dire entre autres choses — ne parlons pas du génie — être engagé dans une recherche personnelle, qui soit avec l'enseignement dans un rapport, à la fois, de source et d'affluent; c'est-à-dire qu'elle nourrisse l'enseignement et en soit nourrie. Il y a actuellement, dans les milieux universitaires, des gens pour prétendre qu'il faudrait séparer la recherche de l'enseignement, sous le prétexte qu'une seule personne ne pourrait faire bien les deux choses, comme tel homme d'État américain ne pouvait à la fois mâcher de la gomme et marcher! Ces gens-là veulent détruire la raison d'être même de l'université: d'un côté les «donneurs de cours», pédagogiquement suréquipés, pourvus de tous les gadgets à la

mode, de l'autre les chercheurs enfermés dans leurs bureaux ou leurs laboratoires, à des années-lumières des étudiants, et surtout «ne pas déranger»! Inutile de préciser que le pouvoir universitaire appartiendrait en priorité aux premiers, dont les activités se rangent plus docilement dans les colonnes d'un budget que les recherches des seconds.

Autre petit problème, soulevé par la lecture du texte de Michelet: l'idée même de transmission qui, aujourd'hui, c'est le moins qu'on puisse dire, n'est pas une idée dominante. Un pédagogue de génie a d'ailleurs inventé, pour remplacer le mot d'étudiant, l'expression «s'éduquant», qui permet d'évacuer sans aucun résidu ou presque cette ancienne idée. Dans les perspectives grandioses ouvertes par cette expression, et qui ne sont pas sans parenté avec celles d'un Ivan Illitch, le professeur ne serait plus qu'une sorte d'auxiliaire technique, un cheval de trait intellectuel, ou une réserve d'informations à la disposition du «s'éduquant», lequel pourrait très bien choisir de s'en passer. Ainsi plus d'oppression magistrale, finies les lourdeurs de la transmission, les fausses leçons de l'expérience, c'est le monde nouveau qui se prend lui-même en charge et hop! que ça saute, l'avenir est à ceux qui ne s'embarrassent pas de ce que les siècles précédents ont pensé.

Vu que, même si je suis professeur, je persiste à me considérer comme une personne humaine, je me résigne difficilement à ne jouer dans l'enseignement que ce rôle d'appendice bienveillant. Que retirent-ils de mes cours, les étudiants? Je n'en sais fichtre rien. Mais je les donne comme si la suite du monde en dépendait, comme s'ils étaient nécessaires à quelque chose, à quelqu'un—et peut-être à moi-même, au premier chef. C'est d'ailleurs là que le bât blesse, un peu, ce trimestre-ci. Les cours que je donne m'intéressent—oui, même le cours de méthodologie de première année, autrement je ne les donnerais pas—, mais ils me fournissent trop peu souvent l'occasion de faire des exerci-

ces de lecture sur de vrais textes littéraires; ce qui pour moi, au delà de tous les problèmes théoriques, constitue l'essentiel du travail critique. Qu'est-ce que j'entends par de vrais textes? Des textes difficiles, qui ne donnent pas d'emblée tout ce qu'ils ont à donner, qu'il faut interroger, presser. Je ne parle pas ici des difficultés techniques, théoriques, qu'on rencontre par exemple chez Barthes ou Todorov, ou Lukacs, mais de celles, beaucoup plus difficiles à définir, et pour ainsi dire insaisissables en tant que telles, qui font qu'un texte résiste à toute mise en coupe réglée par l'esprit de système. Plutôt que de continuer à disserter là-dessus, je donne un exemple: *L'arrière-pays* de Yves Bonnefoy, que je lisais avec un très grand plaisir ces jours derniers dans la petite collection Champs de Flammarion. Ce n'est pas un texte compliqué. Yves Bonnefoy écrit simplement, élégamment, et ce qu'il raconte, ma foi, qui ne l'a pas vécu, c'est la sensation très particulière que l'on éprouve, à un carrefour, de ne pas prendre, de ne jamais pouvoir prendre la route véritablement bonne, celle qui conduirait à «l'arrière-pays», au pays de toute réalité. Je concède que sa très vaste et très fine culture, particulièrement dans le domaine pictural, rend parfois le parcours un peu difficile à l'ignorant que je suis, mais là n'est pas encore la véritable difficulté de ce beau livre. Elle est dans la simplicité même du discours, mais une simplicité radicale, impitoyable à l'à-peu-près, qui demande à la phrase de suivre la pensée, le sentiment ou l'imagination dans ses plus fins méandres. Fais attention, lecteur, ne cesse pas de faire attention; car tu risques de ne pas voir que tel mot, d'une phrase à l'autre, vient subtilement de changer de sens, qu'une préposition placée à propos oriente la pensée d'une façon très particulière, et faute d'avoir perçu le signal tu te retrouveras non pas dans l'«arrière-pays» de la réalité souveraine, mais dans le no man's land de la confusion. Les vrais textes sont ceux qui nous obligent à l'attention. Il y a toutes sortes d'atten-

tion. Je parle ici de celle qui, après maints détours, nous ramène toujours à nous-même—là où les choses se décident en vérité, loin du tapage.

### **Dimanche, 13 février**

J'hésite à écrire dans ce journal—dont l'intimité n'est pas absolue—qu'aujourd'hui, dimanche, je suis allé à la messe, comme tous les dimanches, et que cette action simple, banale, devenue ridicule sans doute aux yeux de plusieurs, est pour moi tout à fait nécessaire. J'hésite, parce que je ne suis pas sûr que la religion, l'expérience religieuse, soit aujourd'hui de ces choses dont il convient de parler. Dans le Journal de Claudel, que je lisais durant les dernières vacances d'été, j'ai recopié ce passage qui dit de façon admirable la sorte d'obligation de réserve, de discrétion, qui s'attache à certains sujets.

Il y a, écrit-il, des choses qui ne conservent leur vertu profonde, leur humble sainteté, que si on ne s'en aperçoit pas, si on les considère comme données. Par exemple la patrie et la famille. C'est pourquoi les romanciers nationalistes et traditionnalistes sont tellement odieux. Il y a là une faute de goût, quelque chose de profondément froissant. S'il y a un domaine où il est essentiel de ne pas poser, de nous abstenir de toute jactance, c'est là. Laissons cela aux parvenus, aux nations grossières.

À ces deux sujets réservés, la patrie et la famille, Claudel ajouterait-il aujourd'hui la religion? J'en doute fort. Mais à nous, à moi, la question se pose avec insistance et le plus troublant, sans doute, est que je pourrais soutenir avec une vigueur presque égale le pour et le contre. Il est extrêmement important, me semble-t-il, que le langage religieux ne s'absente pas de la place publique, où d'ailleurs sa place serait très vite prise—elle l'est

déjà en grande partie — par la spiritualité en pilules, les divagations pseudo-mystiques de toutes couleurs. Mais d'autre part comment éviter l'affrontement futile, si prompt à surgir dans un milieu, comme le nôtre, qui n'est pas encore sorti de sa révolte contre le cléricalisme? Être chrétien, catholique, n'est peut-être pas une honte; ce n'est pas une gloire non plus, d'autant qu'on l'est généralement fort mal. Pour prendre une bonne leçon d'humilité, rien de tel que d'aller à la messe, non pas dans une communauté d'intellectuels qui met à contribution les apports les plus nouveaux de la théologie, mais dans une église paroissiale où l'assistance est clairsemée, les chants peu énergiques, le sermon peu inventif. Impossible, là, de nous trouver bien brillants, de nous concevoir comme des troupes de choc. Mais peut-être sommes-nous plus chrétiens, dans cette église, que lorsqu'elle était remplie à craquer à toutes les messes, avant 1960.

Il y a dans les *Actes des Apôtres* un récit qui me touche profondément. Au cours d'une tournée d'évangélisation en Grèce qu'il fait en compagnie de Barnabé, il arrive que l'apôtre Paul guérit un infirme de naissance, qui n'avait jamais marché. Grand émoi chez les païens, qui voient dans les deux hommes des dieux ayant pris forme humaine, et veulent leur offrir un sacrifice. Mais Paul et Barnabé déchirent leur manteau et se précipitent vers la foule en criant: «Que faites-vous là? Nous aussi nous sommes des hommes, au même titre que vous! La bonne nouvelle que nous vous annonçons, c'est d'abandonner ces sottises pour vous tourner vers le Dieu vivant qui a créé le ciel, la terre, la mer et tout ce qui s'y trouve.» Des hommes comme vous... rien que des hommes. Le chrétien n'est pas celui qui a quelque chose en plus, une doctrine, une foi; c'est, au contraire, l'homme minimal, l'homme en tant qu'homme, libéré de ce qui s'ajoute à l'humanité et l'alourdit, l'entrave. Chrétien, en tant que chrétien, je ne suis qu'un homme. Sans les idoles.

Ainsi, à l'hôpital, quand je vais subir un examen, dans la salle d'attente: nous sommes là, divers, diversement définis selon notre fortune, notre occupation, nos vêtements, notre langage, mais tous unis dans une préoccupation commune—le corps, nous sommes des corps. Et c'est étrangement réconfortant.

### Lundi, 14 février

Je lis dans *Jeu*, l'excellente revue de théâtre dirigée par Gilbert David, un article qui me ravit absolument. Je n'en connais pas le signataire; et peu importe, puisque je suis amené à le considérer uniquement comme un «écho sonore», le porte-parole d'une tendance ou d'un état d'esprit. Je l'imagine assez jeune, ayant déjà tâté un peu de la mise en scène. Il est certes intelligent, si j'en juge par l'organisation de son texte; et il sait écrire, il a le sens de la formule qui fait mouche, son écriture coule de source.

Il s'agit, dans son article, d'imaginer ce que pourrait être, aujourd'hui, en l'an de grâce 1983, une mise en scène de l'*Andromaque* de Racine qui fût, comme le dit l'auteur, «autre chose qu'un spectacle culturel ou folklorique». Cette amorce me met en appétit; je n'avais jamais imaginé qu'on pût—usons du passé simple, puisque nous parlons de théâtre classique—, qu'on pût faire du folklore avec une pièce de Racine, mais j'ai bien hâte de voir comment on réussira à l'extraire du domaine culturel. (Soit dit en passant, j'espère que cet article ne tombera pas sous les yeux du ministre des affaires culturelles du Québec; il pourrait être tenté de refiler le théâtre au ministre des affaires sociales...) La difficulté d'une reprise d'*Andromaque*, voyez-vous, tient à ce qu'en 1945, oui, très précisément en 1945, le monde s'est mis à changer comme jamais il n'avait changé auparavant; le cours de l'Histoire s'est accéléré, et tout et tout, de sorte que si, auparavant, on pouvait encore s'identifier à des gens comme Andromaque, Néron, Bajazet, Athalie, aujourd'hui ce n'est vrai-

ment plus possible. Comment prendre au sérieux—disons plutôt, le mot s'impose: au tragique—les états d'âme et les passions larvoyantes de ces grands dadais quand on dispose «d'une information jamais égalée sur le comportement humain et les manières de favoriser l'épanouissement personnel»? Le spectateur d'aujourd'hui, dit notre metteur en scène qui y met d'ailleurs un peu d'humour de bon aloi, «a des solutions toutes prêtes à proposer à nos héros pour les délivrer de leur problème affectif ou psychologique: spontanément, il lui vient à l'esprit en cours de représentation de conseiller à Hermione de suivre une psychanalyse, à Oreste de coucher avec Pylade, à Pyrrhus de faire du racquet ball et à Andromaque de s'inscrire à un bac en assistance sociale. Bref, il reste froid devant le drame intérieur de nos quatre héros.»

Grave problème, on le voit, pour notre metteur en scène. D'autant qu'il doit se dépêcher, travailler vite, car il se rend bien compte, avec sa lucidité habituelle, que dans «vingt ans, sans doute, la pièce ne conservera plus qu'une valeur d'archives et qu'une lecture contemporaine n'aura plus sa raison d'être». Il propose donc, pour l'essentiel, de fixer le projecteur non sur les personnages principaux, tout empêtrés dans leurs malaises psychologiques, mais sur leurs confidentes, qui comme chacun sait ont beaucoup plus de bon sens, de pondération, de logique, que leurs maîtres. On enlèvera du texte aux premiers, on en donnera plus aux seconds, et on mettra un peu d'humour dans toute cette tragédie qui, vous l'avouerez, en manque un peu dans son état traditionnel, on permettra aux comédiens de se promener parmi les spectateurs, et le tour sera joué, c'est-à-dire qu'au lieu d'une ennuyeuse tragédie «culturelle», on aura, dans la splendeur d'une lucidité toute moderne, «une condamnation de la complaisance amoureuse».

Faut-il rire, faut-il pleurer? Pleurer, non, réservons nos larmes pour des choses moins drôles. Rire, oui, un peu, on ne

rencontre pas souvent d'aussi parfaits exemples du parti pris de modernité, sans un regard en arrière, sans aucun doute sur la nécessité de biffer quelques siècles de culture. Mais il y a mieux à faire, somme toute: essayer de comprendre les enjeux qui se dévoilent, là, avec une sorte d'impudeur. Car ce que dit notre metteur en scène sur la distance qui sépare notre sensibilité de la tragédie racinienne, je l'entendais il y a quelques mois—avec des nuances, bien sûr, dans un discours plus mesuré—de la bouche d'un homme plus âgé, cultivé, qui venait de voir *Phèdre* à Paris dans la belle mise en scène de Sylvia Monfort. Il faut bien avouer que la tragédie française, parfait exemple du style élevé, de la litote, du style conçu comme eau courante, est particulièrement apte à susciter et à maintenir un tel sentiment d'éloignement par rapport aux nécessités de la vie. Notre jeune metteur en scène aurait peut-être été moins cavalier s'il avait eu à traiter avec Shakespeare plutôt qu'avec Racine. Mais tout de même son texte pose vigoureusement—et naïvement, bien sûr—la question de notre rapport aux textes anciens, de ce qu'ils sont pour nous, de l'utilisation que nous pouvons en faire. Elle est devenue particulièrement pressante, cette question, depuis qu'on a éliminé du tableau les passions éternelles inchangeables, le coeur humain toujours pareil sous des oripeaux divers, comme les derniers restes d'un vieil humanisme décidément vermoulu. Pourquoi donc demeurons-nous attachés à Sophocle, à Job, à Cervantès, à Rabelais, et, oui, à Racine? Car, je n'en doute pas, il demeure encore tout à fait possible aujourd'hui de ménager des rencontres fructueuses entre ces écrivains d'une autre époque et les jeunes lecteurs et spectateurs de ce que notre metteur en scène appelle la «*ME generation*»—la génération du moi, ou du nombril. Mais les raisons pour lesquelles les premiers demeurent vivants, contre vents et marées, malgré les nouvelles modes et les révolutions de toutes sortes, demeurent pour moi mystérieuses. Quand je dis:

mystérieuses, je ne fais pas référence à quelque force occulte, mais à un ensemble complexe de causes que je ne réussis pas, pour mon compte, à débrouiller. On peut parler des relais de l'éducation, de la culture, de la diffusion, et que sais-je encore, mais cela n'explique pas les sélections; comment ne pas penser que les oeuvres retenues ont quelque chose, dans leur structure, qui leur permet justement d'être retenues?

Ce dont je suis sûr, en tout cas, c'est que sauf catastrophe absolument inouïe, Homère sera encore là demain, avec l'ordinateur, les voyages intersidéraux et la coupe de cheveux à la mode. Homère, c'est-à-dire un haut langage, humain, ô combien, mais ne se laissant pas réduire à ce qui de l'homme s'utilise et se marchande, un langage qui réunit les hommes à eux-mêmes, les uns aux autres, dans un lieu plus grand qu'eux. De ce langage je fais l'expérience non seulement en littérature mais d'une façon particulièrement forte à l'église où l'on me donne chaque semaine, où nous lisons ensemble quelques très grands textes, les prières de la liturgie, des extraits de l'Ancien et du Nouveau Testament... Il y a aussi, hélas, la chansonnette pieuse, l'organiste qui n'aime pas Bach et quelques autres embêtements majeurs ou mineurs.

### **Mercredi, 16 février**

Qu'est-ce qu'on écrit dans un journal intime, quand on n'a rien à dire? Ce n'est pas la matière qui manque, on n'a que l'embarras du choix; c'est le goût. Ou, pour employer un mot à la mode, la mode psychanalytique s'entend, le désir. En voilà, un sujet: le mot désir, que je voudrais voir rayer du vocabulaire habituel pour une dizaine d'années au moins, ça ferait du bien. C'est incroyable l'espace qu'il occupe ces temps-ci dans les textes généralement sévères, peu fantaisistes, d'une épouvantable abstraction, que l'on consomme à l'université et dans les environs. Il fait penser à un vieux professeur qui jouerait à la coquette...

Vous l'entendez siffler, le mot? Dézzzir, dézzzir, dézzzir, un insecte, une mouche du coche—j'avais écrit, je le jure: un moche du coche—, qui croit tout dire et ne dit rien qu'un rapport le plus souvent vague et sans substance avec la pensée du père Freud. Et puisque j'y suis, dans la censure je veux dire, aussi bien supprimer du même coup quelques autres mots du vocabulaire courant: *bourgeois* par exemple, qui tantôt désigne une classe sociale, tantôt l'ensemble des hommes qui ne sont pas marxistes-léninistes, fussent-ils pauvres à crever, tantôt un collègue qui porte cravate et veston; *révolution*, un mot qui peut provoquer la folie parce qu'il signifie tout et le contraire, y compris la conservation ou le conservatisme, comme par exemple lorsqu'on parle de révolution écologique. J'aurais, comme ça, d'autres mots à supprimer, mais l'enthousiasme revanchard risquerait de m'entraîner trop loin et de me priver de ceux-là dont j'ai besoin pour écrire mon journal intime!

Bon, ça va, ma page est noircie, je ne réussirai à tirer rien d'autre de moi ce soir. Fermons le cahier, faisons notre petite prière et allons nous coucher.

Je rêverai peut-être que je suis dans une grande salle remplie de monde, au cours de la deuxième Guerre Mondiale. On y travaille à déchiffrer des textes, on écrit fiévreusement, avec une immense application, comme si la survie de tous en dépendait. Un mot se dégage, surnage, et à la fin efface tous les autres, celui de *TRANSIT*. Transition, passage, transport...

Dans quel pays serai-je demain?

### **Lundi, 28 février**

Quelques raisons de me réjouir.

Cinq degrés Celsius au-dessus de zéro aujourd'hui, une véritable journée de printemps... Et bien que l'hiver finissant nous réserve encore quelques surprises désagréables, je n'en

doute pas, on se laisse prendre à cette odeur d'espoir qui flotte dans l'air, et qui nous dit que d'ici quelques semaines nous serons débarrassés de cette saleté de neige... La neige et l'hiver ne sont endurables que sous un ciel bleu et à la campagne bien sûr, à cinq degrés environ sous zéro. Ailleurs et en d'autres circonstances, ce sont des embêtements.

Deuxième motif de réjouissance: Guy Lafleur, ces temps-ci, patine comme un fou, fait des passes les yeux fermés mais qui atteignent leur homme par une sorte de miracle, je l'ai même vu faire un peu de brasse-camarade dans un coin de la patinoire pour s'emparer de la rondelle. Nous n'aurons pas la coupe Stanley, le Graal des patinoires nous échappera encore, mais du moins nous aurons vu renaître pour un peu de temps un des grands du hockey. En cette époque de dépression, ce n'est pas rien.

Il me semble que j'avais une troisième raison de me réjouir, mais elle m'échappe, je n'arrive plus à m'en souvenir. Peut-être m'étais-je laissé emporter par l'enthousiasme, peut-être n'ai-je jamais eu trois raisons de me réjouir, peut-être n'était-ce là qu'une ruse du destin pour me convaincre plus facilement de me remettre pour de bon à la préparation des cours—qui recommencent demain, après une semaine dite de lecture...

Oui, j'ai lu, durant cette semaine de lecture. Pour la plupart, des choses qui n'avaient qu'un rapport indirect avec mon travail: de beaux textes méditatifs d'Yves Bonnefoy, dans *La Rue traversière*, les premières nouvelles de *La Scène capitale* de Pierre-Jean Jouve, qui reparaît dans la belle collection L'imaginaire, chez Gallimard. L'un et l'autre livre me donnent le plaisir d'une prose à la fois ardente et réfléchie, dont parfois—il me semble que je l'ai déjà noté dans ce journal—j'éprouve le besoin presque physique, au milieu des lectures obligées qui m'assaillent en tant que professeur et critique. Avec eux je lis pour lire,

comme Novalis disait que parler pour parler, c'est la formule de délivrance...

### **Mercredi, 2 mars**

Rencontré cet après-midi, dans une librairie, un ami ou un presque-ami que je n'avais pas vu depuis longtemps et qui à brûle-pourpoint, dans un détour de la conversation, me demande quand je publierai un nouveau roman. Je suis étonné: moi, écrire un roman? Et puis je me souviens qu'en effet, j'en ai déjà publié trois, et qu'il serait normal que j'en fisse un quatrième, selon la loi bien connue qui fait un romancier de quiconque a écrit un roman, et lui intime de continuer d'en faire jusqu'à plus soif. Mais il se trouve que je n'ai jamais été convaincu d'être un romancier de plein droit. La critique d'ailleurs m'a encouragé dans cette méfiance, en faisant à mes livres de fiction un accueil en général assez tiède. Pourtant, depuis deux ou trois ans, il m'arrive de temps à autre de rencontrer, comme cet après-midi, quelqu'un qui s'inquiète de la poursuite de mes entreprises romanesques. J'en connais même un qui s'impatiente et vient près de se fâcher parce que je n'ai pas encore livré sous cette forme le message ou l'image qu'il attend de moi. Alors, parfois, je cède *en esprit* et je me dis que peut-être, oui, j'aimerais encore une fois me lancer, risquer...

Ce que j'aimerais faire, c'est un roman policier—ou, plutôt, un récit qui emprunterait quelques-uns de ses moyens au roman policier, à la manière d'un Graham Greene par exemple. Que j'envie les écrivains qui savent créer un suspense et le maintenir jusqu'à la fin, manipuler les passions et les intérêts, faire bouger des personnages aussi vrais que ceux qu'on voit à la télévision! Je voudrais pouvoir utiliser les moyens les plus gros, les astuces les plus convenues, et les mettre au service d'un enjeu humain, spirituel, assez exigeant. Eh! mon dieu, je le sais bien que

je n'ai ni l'imagination, ni le culot, ni l'habileté technique, ni l'audace, ni—surtout—la foi du charbonnier qu'il faudrait pour réussir un tel projet. Mais à défaut de pouvoir le réaliser, je puis le rêver, non?

Donc, trois personnages principaux. Disons, pour que les cartes soient bien distribuées: la victime, le meurtrier, le détective. La victime est un écrivain assez connu, Romain Genest, âgé d'environ soixante ans, mais qui n'a pas publié de roman depuis une quinzaine d'années, et dont la réputation s'est à peu près maintenue grâce à des collaborations régulières à des journaux et à une station radiophonique. Il porte encore beau, et on lui attribue des aventures avec de jeunes personnes. On le craint un peu, dans divers milieux, parce qu'au cours d'une carrière typiquement québécoise il a beaucoup fréquenté la classe politique et frôlé de petits et grands secrets dont, paraît-il, il n'hésiterait pas à faire usage à l'occasion. On a retrouvé son cadavre, un matin d'automne, au bout du quai qui se trouve devant sa maison d'été, dans le nord. Un suicide? Tout à fait improbable. Un accident? Un faux pas est toujours possible, mais la police a des doutes. Reste l'hypothèse du meurtre, avec laquelle on joue avec plus ou moins de liberté, dans les journaux, selon le degré de jaunisme qu'on se permet.

Ce que la police ni les journalistes ne savent encore, c'est qu'un manuscrit—un roman—de la victime se trouve actuellement sur le pupitre de l'éditeur Jacques Raillard. Ou que, plus justement, il s'y trouvait et ne s'y trouve plus. Et qui est embêté par cette disparition? Jacques Raillard, bien sûr. Parce qu'un roman de Romain Genest vivant, même après une absence de quinze ans, ce n'est pas du tout le succès assuré; alors qu'un roman *posthume* du même, assassiné, c'est une tout autre affaire. Raillard a fouillé son bureau, avec l'aide de sa secrétaire, il est retourné à son appartement pour vérifier si le manuscrit ne s'y

trouvait pas, rien à faire, il a décidément disparu, il a même tout probablement été subtilisé. Si, au moins, on en connaissait le contenu, peut-être pourrait-on deviner la raison de sa disparition. Mais, une semaine après l'avoir reçu, Raillard ne s'était pas encore décidé à y mettre le nez. Il faut dire que le «vieux», Romain Genest, s'était montré particulièrement désagréable, laissant entendre au jeune éditeur qu'il lui faisait une faveur insigne en lui confiant la chose, et qu'il devait publier ça—qui serait une bombe—dans les meilleurs délais. Pour se venger un peu, Raillard avait décidé de faire attendre l'écrivain. D'ailleurs il n'avait jamais aimé les romans de Genest, leur fausse audace, leur écriture trop bien léchée, leur grossièreté de bonne compagnie. Peut-être, aussi, y avait-il autre chose: il était inquietant, ce manuscrit, il s'en dégagait comme une sorte d'odeur nauséabonde, on n'osait pas y toucher de peur que...

On l'aura deviné: l'enquêteur, dans cette histoire, ce sera l'éditeur lui-même. C'est un garçon sympathique, assez bien vu dans les milieux littéraires où, tout de même, son activité débordante provoque des jalousies. Il n'est pas, lui, un vrai littéraire, un amateur de littérature au sens fort, c'est-à-dire quelqu'un qui lit pour lire, pour le plaisir de lire. Il a été journaliste, et c'est encore en journaliste qu'il lit, prisant par-dessus tout les romans—américains surtout—qui ont une valeur documentaire, ou encore cherchant dans un manuscrit ce qui, dans la forme ou le contenu, en fera un événement. Il connaît ses limites et c'est pourquoi il a engagé comme lecteur principal un jeune homme fou de littérature, qui jette pour lui un regard averti sur les générations montantes, où se trouveront à la fois ses lecteurs et ses auteurs. Vie privée: sans histoires. C'est-à-dire qu'on ne lui en connaît pas. Jacques Raillard est un charmant garçon, le mot d'esprit rapide et jamais (ou rarement) méchant, l'homme facile à vivre par excellence, beaucoup de relations mais peu d'amis véritables dit-on, et

l'on finit par apercevoir que cette façade aimable est un mur de trois mètres d'épaisseur qui protège farouchement une vie privée sur laquelle, en vérité, on ne sait à peu près rien. Il habite, dans le Vieux-Montréal, un bel appartement rénové dans une maison historique. Seul. Quand il y reçoit, des invités curieux ont envie d'aller voir, dans les placards, s'il ne s'y trouve pas quelque squelette. Ah oui, n'oublions pas: à ses réceptions, il est accompagné de fort belles personnes, qui semblent ravies de se trouver à ses côtés mais n'y restent que pour deux ou trois soirées. On murmure cependant que depuis quelques mois, une jeune poétesse dont il a publié le premier recueil, Anne Southière...

La rumeur est un peu étrange, parce que Jacques Raillard ne prise guère la poésie, et n'en publie que par un vague souci de respectabilité littéraire. Ensemble, Anne et lui, ils forment ce que les Anglais appellent «a study in contrasts», une étude de contrastes. Le mystère chez Raillard—s'il y en a—se trouve à l'intérieur, protégé par les apparences de la sérénité et de l'enjouement. Anne Southière, par contre, porte le drame écrit sur son visage: un très beau visage de Furie grecque, avec des yeux très grands qui vous regardent sans vous voir, entouré de cheveux très longs, aussi noirs que possible. Un tel visage, sans doute, n'est pas tout à fait étranger à la réception qu'ont reçue ses poèmes; et quand elle les lit elle-même, dans quelque boîte de poètes, ils ont une incandescence que l'imprimé ne révèle pas d'emblée. Comme il ne reste qu'un rôle à distribuer dans cette histoire, on devine qu'Anne Southière *doit avoir tué* Romain Genest. Comment diable ont-ils pu se connaître, la jeune poétesse ravageuse et le vieil écrivain cynique, revenu de tout? Diverses hypothèses s'offrent à moi. Par exemple, Anne serait la fille d'un homme politique qui se serait suicidé à la suite de quelque manoeuvre diabolique de Genest. Un peu gros, tout de même; j'ai beau vouloir, dans ce roman, utiliser *en connaissance de cause* les trucs les plus

éculés, je dois éviter de tomber dans le mélodrame pur et simple. Autre hypothèse, la jeune fille a vraiment aimé le vieil écrivain, elle a cru toutes les salades qu'il lui racontait sur les déboires de sa vie intellectuelle, de sa vie spirituelle si l'on veut, et c'est quand elle a lu son manuscrit qu'elle a découvert que tout ça n'était que de la frime, qu'entre les mots et la vérité l'écriture de Genest mettait une distance infranchissable... Petite difficulté, ici: quand Anne Southière a-t-elle commencé d'aimer Raillard, avant ou après le meurtre de Genest? Pas facile à décider, à organiser. Le plus dur, évidemment, sera d'imaginer ce qui se passe entre la poétesse et l'éditeur, comment ils s'apprendront l'un à l'autre qui ils sont, comment ils accepteront, enfin, de faire route ensemble...

Mon roman policier devient un roman d'amour, et ça m'embête assez. Dans un véritable roman policier, il est extrêmement malséant que le coupable ne soit pas démasqué, et puni. On peut s'apitoyer sur son sort, mais il ne saurait être question de le lui épargner. Or, Anne Southière a bien tué Romain Genest; elle l'avoue à Raillard, non pas au début de l'enquête menée par celui-ci, mais plus tard, avant d'être définitivement coincée, découverte. Et pourtant Raillard la sauvera, l'épousera. Comment peut-on épouser, sans arrière-pensée, une femme dont on sait qu'elle a donné la mort, volontairement, à un autre homme? Comment ne pas craindre que se réveille, en elle, cette puissance de mort dont elle a déjà usé? Et n'est-ce pas, aussi, prendre sur soi une partie au moins de sa faute, et même en quelque sorte l'approuver? Est-il possible d'aimer une femme sans aimer également, sans accepter profondément l'acte le plus lourd de son existence? Mon jeune éditeur, quand il épousera Anne Southière, ou bien sera tout à fait inconscient de la gravité de son acte, ou bien aura atteint un degré de conscience que je ne lui avais pas soupçonné auparavant. Mais suffit, j'abandonne. Je n'ai pas les qualités requises pour écrire une telle histoire, telle que moi-

même je l'imagine, telle que je voudrais qu'elle fût. Si je reviens au roman, au récit, ce sera pour explorer d'autres cantons...

### **Vendredi, 4 mars**

Je lis dans *L'Express* quelques extraits des articles qui parurent dans la presse française à la mort de Staline, en 1953. C'est absolument prodigieux. Roger Garaudy, par exemple, envoyé spécial de *L'Humanité* — et qui depuis lors a quelque peu changé d'avis: «Sous Staline, écrivait-il, il devient possible de faire reculer les frontières de l'impossible. Pour creuser une mer, l'histoire de la nature comptait par millénaires, l'histoire de l'homme socialiste compte par quinquennats.» Dans un autre journal parisien, on proclamait que le coeur du disparu était celui «du plus gigantesque titan de tous les temps, flamboyant porteur de lumière dont le nom sublime d'épopée évoque les plus beaux rêves d'avenir radieux de l'humanité progressiste». À ces dithyrambes on pourrait en ajouter beaucoup d'autres, qui n'avaient pas attendu la mort de Staline pour s'écrire, et qui aujourd'hui font certainement rougir de remords la plupart de leurs signataires. Ceux qui n'ont pas vécu l'époque s'étonnent aujourd'hui d'un tel aveuglement, d'autant plus difficile à comprendre, pense-t-on, qu'il se produisait chez les intellectuels. C'est se faire une bien grande idée de la lucidité politique et sociale des intellectuels. J'ai acquis depuis longtemps la conviction que ces messieurs, malgré les connaissances diverses qu'ils ont accumulées, ne sont pas tout particulièrement aptes à comprendre et à diriger les affaires de ce monde. Dans les assemblées syndicales, par exemple, ceux qu'on appelle «les ouvriers» sont souvent plus éclairés que les intellectuels parce qu'ils sont, eux, plus près de l'action, et que l'action exige et nourrit une forme d'intelligence à laquelle les études universitaires ne prédisposent pas fatalement. En politique, je ne vois pas que les intellectuels québécois, par exemple, échappent

plus facilement au «culte de la personnalité» que les autres groupes de la société. Ils ont contribué puissamment à entretenir le «combat des chefs» entre un Trudeau mythique et un Lévesque plus ou moins imaginaire, combat qui a pour effet de maintenir la discussion politique au niveau le moins élevé possible.

Une autre raison du peu de solidité des intellectuels dans les débats socio-politiques, c'est la facilité avec laquelle ils cèdent à l'intimidation. Je ne parle pas de l'intimidation physique, évidemment, ces choses-là ne se présentent pas de notre côté du rideau de fer; mais de l'intimidation morale, idéologique, non moins puissante que la première. Cette intimidation, je la connais bien, puisqu'il m'est arrivé—je suis un intellectuel, après tout, moi aussi!—, d'y céder. À une certaine époque, au Québec, il était à peu près impossible, si l'on vivait dans un milieu intellectuel: 1) de ne pas être de gauche, ou socialiste, ou à tout le moins social-démocrate; 2) de ne pas considérer l'anti-communisme comme une maladie infantile, un retour au duplessisme; 3) de ne pas croire que le capitalisme était la source de tous les maux de l'Occident. Et cetera... Il m'a fallu plusieurs années, et la transformation du paysage socio-culturel non seulement du Québec mais du monde occidental, pour en arriver à admettre tout haut que, non, vraiment, je n'étais pas un homme de gauche au sens pur de l'expression, que j'avais des doutes sur les vertus du socialisme, et qu'enfin je ne pouvais me définir politiquement que comme un «libéral», c'est-à-dire un homme que les libertés d'action personnelle intéressent plus que les projets de société. Nos choix, les politiques et les autres, ne sont d'ailleurs jamais le fruit pur de l'analyse intellectuelle. Par exemple, si je ne suis pas, si je n'ai jamais été nationaliste, c'est *aussi*, c'est peut-être *surtout* à cause de l'exemple donné par certaines personnes, du modèle de comportement humain qu'elles me présentaient...

**Lundi, 7 mars**

Le mouvement lent de la *Septième* de Bruckner, que je ne cesse pas d'écouter, est avec l'adagio de la *Huitième* une des musiques qui présentement me touchent le plus. Il comble en moi un besoin de ferveur que la vie courante a plutôt tendance à décevoir; un besoin de grandeur aussi, ou d'ampleur, de «vastes portiques» comme disait Baudelaire. Illusion compensatoire? Oui peut-être, oui sans doute, compensation, mais non pas illusion; car cette musique, elle existe, elle agit, elle n'est pas absente du monde, c'est une réalité sur laquelle je puis compter. On ne me convaincra pas que l'adagio de la *Septième* de Bruckner n'est pas plus réel que le résultat des élections municipales en France ou la dispute sans fin sur l'honnêteté des ministres fédéraux.

J'ai mis du temps à venir chez Bruckner. J'y suis venu par malentendu, croyant que c'était une sorte de second Mahler, et j'ai d'abord été déçu, bien sûr. Mais je suis patient — du moins dans cet ordre de choses —, et au bout de je ne sais combien d'heures d'écoute j'ai vu Mahler reculer pour laisser non pas toute la place, mais la plus grande place à Bruckner. Il y a, chez le premier, beaucoup de complaisance dans le disjoint, l'effréné, l'inouï, le *spécial*, qui fait parfois de sa musique un lieu profondément trouble que je n'habite pas sans malaise. Autre chose aussi, qui me gêne chez Mahler: l'usage immodéré des éléments folkloriques. Quand j'entends les cloches à vache et autres clochettes, les *tounes* pseudo-populaires à la clarinette, à la flûte ou — pire — au piccolo, l'épouvante me prend, je supporte ça avec beaucoup de difficulté. L'irruption du folklore dans la musique est presque toujours désastreuse. Bartok? Oui, si l'on veut. Mais il l'a si violemment trituré, son folklore, qu'il lui a fait perdre ses origines.

Chez Bruckner, donc, aucune trace de folklore; c'est la musique la plus parfaitement abstraite que l'on puisse imaginer,

des mélodies entièrement livrées à elles-mêmes, à leur sortilège propre, des édifices magnifiquement et visiblement construits avec une conscience d'architecte, et ces murs de granit par exemple que sont les grands accords de cuivres du dernier mouvement de la *Septième*... L'air est libre, vivifiant, dans cette musique, à la mesure même de l'austérité, de la sévérité de la charpente. Et tout à coup—cela ne se produit je crois que chez Bruckner—le mouvement s'arrête, tout s'interrompt, il n'y a plus rien, il n'y a plus qu'un silence dont les deux ou trois secondes comptent comme une éternité, et ça repart, ça recommence... La musique de Bruckner est si forte, si confiante en son pouvoir de décision, qu'elle peut se permettre l'expérience du vide.

Qu'il soit le véritable, le seul successeur de Beethoven, je n'en doute plus maintenant. J'ai déjà écarté Mahler. Que ferai-je de Brahms, l'élégant ordonnateur des grandes formes musicales? On avait organisé un déjeuner pour lui et Bruckner, afin qu'ils arrivent à se comprendre. «Ne m'en veuillez pas, dit Brahms, mais je ne peux entrer dans le style, dans la démarche même de vos compositions.» Et Bruckner: «Mais je vous en prie, cher monsieur, ça ne fait vraiment rien. Parce que, voyez-vous, moi, envers les vôtres, c'est exactement la même chose.» Il ajoutera plus tard: «Que voulez-vous, lui, il est Brahms; Respect. Moi, je suis Bruckner. J'aime mieux mes affaires...»

### **Vendredi, 11 mars**

Si j'étais de ceux pour qui la situation de la langue française dans le monde est une question de vie ou de mort, qui piquent une crise de rage quand un mot anglais tout sale vient corrompre la langue de Voltaire, de Molière et de Pierre Daninos, qui veulent que les ordinateurs puissent parler français sans faute avec l'accent de Paris, qui reprochent aux hommes de science francophones de publier leurs communications en anglais

parce qu'il ne faut pas céder à un engouement forcément passer pour une langue du reste assez vulgaire, qui veulent édicter des lois, des décrets et d'autres règlements par douzaines afin de conserver à la langue française une pureté native dont on se demande si elle est représentée par Rabelais ou par Jean Racine ce qui n'est pas tout à fait la même chose — si j'étais de ceux-là donc, je serais un peu inquiet à la lecture de la petite nouvelle qui paraissait récemment dans un hebdomadaire parisien :

«U.R.S.S.: new look. L'attitude du nouvel ambassadeur soviétique en France, Youli Vorontsov, en poste depuis le 19 janvier, tranche avec celle de ses deux prédécesseurs. Il parle anglais couramment et ne craint pas de rencontrer ses interlocuteurs du Quai d'Orsay en tête à tête. Une première.»

Cette nouvelle, on en conviendra, est extrêmement troublante. M. Vorontsov aurait-il appris l'anglais tout spécialement pour se faire comprendre des gens du Quai d'Orsay? Et nos ambassadeurs et autres délégués généraux à Paris n'ont-ils pas grand tort de s'entêter à parler français à des gens qui, manifestement, sont si ravis de parler anglais à un Russe? Ne peut-on pas imaginer que bien des malentendus auraient été évités entre Paris, Ottawa et Québec, si tout le monde avait consenti à parler la langue du «new look», des attitudes ouvertes, des communications claires et sans équivoque, c'est-à-dire l'anglais?

De même, et pour revenir à nos oignons les plus intimes, on peut se demander si les Québécois francophones, qui sont à vrai dire les seuls véritables Québécois comme chacun sait, sont bien avisés quand ils exigent des services en français dans les hôpitaux officiellement anglophones. Ces hôpitaux sont d'excellents hôpitaux, tout le monde le reconnaît, et en tout premier lieu le ministre de la santé du Québec. Comment ne pas imaginer que leur excellence est liée de quelque façon à leur anglophonie? Et n'est-il pas à craindre qu'en les obligeant à se franciser, on ne

touche à l'excellence médicale même de ces institutions?

Ce sont là des choses qu'on ne peut écrire que dans un journal intime, où il est permis de dire tout ce qui nous passe par la tête et même de se laisser aller à quelque forme de déraison. La déraison est appelée avec une insistance particulière, dans ce cas-ci, par les deux considérations suivantes, qui n'arrivent pas à cohabiter paisiblement en moi: 1) je déteste, et je déteste de plus en plus, les lois qui règlementent l'usage de la langue et bien d'autres choses encore; 2) je suis régulièrement exaspéré par la résistance tenace, sournoise, que dans certains secteurs de la vie montréalaise on oppose à l'usage de la langue française par la majorité de la population. Alors, comme je n'arrive pas à concilier ces deux sentiments, je déraille, j'ironise... et finalement je me tais.

#### **Jeudi, 17 mars**

Je viens de terminer mon petit article, pour le magazine *L'Actualité*, sur le dernier livre de Pierre Vadeboncoeur, *Trois essais sur l'insignifiance*. J'en ai dit du bien; je le devais, c'est un livre vivant, qui me touche, me fait penser, et qui est écrit avec cette sobriété inspirée qui distingue peut-être avant tout l'essayiste de pure tradition française. Mais, dans cet article, je ne me suis pas permis de réagir avec toute la vivacité que je ressentais à certaines des affirmations les plus tranchantes de Vadeboncoeur. Je serai plus à l'aise, ici, où je ne fais pas de la critique à proprement parler.

Je crois bien n'avoir pas lu depuis longtemps une expression d'anti-américanisme aussi virulente que celle qui parcourt son livre. Il est drôle, Vadeboncoeur. Il nous avertit bien que tout, de la culture américaine, n'est pas méprisable, qu'il s'y trouve des «choses»—le mot est de lui—, des «choses» bien, et c'est à ce moment précis qu'il assène son plus grand coup. «N'empêche,

écrit-il, que dans la bigarrure et dans l'amoncellement, en Amérique, il y a, évident, un profond déficit de civilisation, irrémédiable, je crois.» Pour Vadeboncoeur, la culture américaine «représente, dans sa masse, une anti-métaphysique et une anti-morale, ou une absence de métaphysique, de morale, d'esprit, de spiritualité, une incroyable médiocrité». Non, l'auteur n'est pas emporté, excité; il a bien pesé chacun des mots qu'il utilise, il dit exactement ce qu'il veut dire. Il serait trop facile de lui donner la réplique en citant des contre-exemples, qui montreraient qu'en littérature par exemple, la métaphysique, la morale, l'esprit, la spiritualité se portent beaucoup mieux ces temps-ci aux États-Unis que dans la très chère France de Vadeboncoeur, et que la médiocrité romanesque sévit plus durement de l'autre côté de l'Atlantique que de ce côté-ci. Pour vilipender la culture, ou l'absence de culture américaine, il est parti du roman bien connu de Cain, *Le Facteur sonne toujours deux fois*; qu'aurait-il donc écrit, s'il était parti d'oeuvres de John Updike ou de Flannery O'Connor, ou de William Styron? On pourrait d'ailleurs lui reprocher de faire, du roman de Cain, une lecture un peu réductrice; le livre décrit en effet un monde où l'agir seul importe, sans aucun horizon spirituel, sans aucune sanction morale, mais la description même, la lucidité de la description, a peut-être une signification plus profonde que la réalité décrite. La culture américaine, en somme, c'est tout autant, et peut-être plus, le regard impitoyable que jette Cain sur ses personnages, que ses personnages eux-mêmes, qui sont en effet peu ragoûtants.

Ce qui, pour moi, rend peu crédible la charge anti-américaine de Vadeboncoeur, c'est aussi la somme de préjugés qu'elle transporte sans en parler et, sans doute, inconsciemment. J'entends là un écho de nos vieilles méfiances à nous, Canadiens français, contre la civilisation américaine, méfiance qui cachait un solide mépris — ou une peur profonde — du progrès, de l'aven-

ture, et peut-être même de ce qu'on pourrait appeler l'espérance. J'entends également le ministre français de la culture, Jack Lang, et sa charge ridicule contre la série télévisée *Dallas* dont il fait un épouvantail à moineaux, oubliant l'assez remarquable médiocrité de sa propre télévision. Je pense encore à ces terroristes et à ces écologistes allemands qui, trente ou quarante ans après la mort d'Hitler, attribuent aux États-Unis — qui les ont tout de même un peu délivrés — tous les maux dont ils souffrent, à commencer peut-être par... la démocratie parlementaire! Et, bien sûr, la litanie pourrait continuer longtemps. On en arrive à se demander si une telle détestation de l'Amérique, particulièrement lorsqu'elle vient d'Europe, ne cache pas des raisons moins nobles que celles qu'elle se donne ouvertement. Est-ce qu'on ne pourrait pas penser, par exemple, que ce qui est particulièrement honni dans la culture américaine, c'est l'égalité — une égalité qui offense le sens hiérarchique si bien installé dans les démocraties européennes; et une liberté d'expression, atteignant parfois à l'anarchie ou à la vulgarité je le veux bien, qui bouscule traditions et hommes politiques avec un sans-gêne un peu trop évident?

Je parle de l'Europe parce que c'est elle, particulièrement, que Pierre Vadeboncoeur oppose à l'inculture américaine. L'Europe, c'est-à-dire la France. La France qui n'aurait pour seul tort que de douter d'elle-même, de sa mission civilisatrice, de se laisser séduire par la camelote américaine. « En France, dit Vadeboncoeur, il y a eu Dieu. Ce n'est pas une petite différence, voyez-vous. Il y a eu le Moyen Âge. Tout pouvait arriver dans les siècles qui suivraient sans que rien pût faire que la France de saint Louis et plus tard de Pascal n'eût jamais existé. C'est un sol quelque peu différent du Texas, il n'y a pas à dire. » C'est étonnant ce qu'il nous dit là, Vadeboncoeur, si on le lit avec sa contrepartie inévitable: il n'y a pas eu Dieu au Texas, parce qu'il n'y a pas eu de Moyen Âge au Texas. Mais je ne crie pas au ridicule, parce que je

crois à la puissance—favorable parfois, nocive parfois—des images, et notamment des images héritées. Je regardais récemment un superbe album consacré aux monastères cisterciens d'Europe et, par delà la beauté proprement esthétique des lieux, j'étais saisi par un rapport entre cette beauté et une tradition de spiritualité, de prière qui semble ne pas pouvoir s'en détacher. Aussi bien, si l'on m'en offrait le choix, j'irais plus volontiers à la messe dans une église romane ou gothique, en France, que dans une église américaine du Maine ou du Vermont—pour ne pas parler du Texas; j'aurais à tout le moins l'impression d'y prier mieux, ou que ma prière y serait en quelque sorte plus naturelle, portée par une tradition religieuse dans laquelle je me reconnais immédiatement. Cela confessé, accordé, je tiens à dire avec la plus grande fermeté que pour moi Dieu est tout aussi présent dans les déserts du Texas ou les églises souvent très laides du Vermont—les catholiques s'entend, les protestantes sont un peu mieux—, que dans les cathédrales de France, et qu'il n'est pas nécessaire d'avoir eu un Moyen Âge à soi, sur son propre sol, pour entrer dans les voies de la spiritualité.

En fait, ce ne sont pas seulement deux espaces, deux cultures que Pierre Vadeboncoeur oppose l'une à l'autre, mais deux temps: un aujourd'hui forcément tout mince, fragile, exposé à tous les pièges de l'immédiateté, et un passé obligatoirement plus vaste, plus riche, qui s'est dépouillé dans la mémoire humaine de ses aspects les plus désagréables. Anti-moderne, Vadeboncoeur ne l'est pas moins qu'anti-américain; peut-être même ne hait-il les États-Unis à ce point que parce qu'ils représentent le moderne, la technologie moderne, qui viendrait signer l'arrêt de mort des rythmes plus lents, méditatifs, indispensables à la culture, à la vie de l'esprit. Ici, encore, je résiste comme un beau diable. Et en même temps, j'avoue une complicité. Je ne crois pas qu'un environnement technologique soit plus qu'un autre favorable à la

vie spirituelle, mais je dois constater le déclin ou, plus justement, la mise en péril d'un héritage culturel—une «culture enseignée», dit bellement Vadeboncoeur—sans lequel mon présent n'aurait aucun sens. Dans l'ordre culturel, le présent, l'aujourd'hui ne se suffit pas à lui-même. Ce n'est pas seulement par nostalgie que je rêve comme l'autre d'églises romanes et d'habitudes de pensée en voie de disparition, c'est parce qu'elles sont nécessaires à la constitution d'une actualité vivable, vivante.

Quand j'écris cela, quand enfin je rejoins les inquiétudes de Vadeboncoeur, je ne pense pas d'abord aux États-Unis—où, je le répète, les vertus de l'héritage culturel sont beaucoup plus vivantes que ne l'imagine notre auteur; je pense au Québec, à nous du Québec, qui sommes beaucoup plus gravement menacés par l'amnésie, le bazarage culturel. Vadeboncoeur, dans son livre, ne parle pas du Québec, ou n'en parle que très peu, mais j'ai l'impression qu'au fond il ne cesse pas, tout au long, de penser à nous. Entre la sage, la profonde Europe, et la trop pragmatique Amérique—c'est ainsi du moins qu'il les voit—, il nous imagine sans doute en train de choisir la seconde, et nous prédit de ce fait les pires malheurs, la mort de l'âme. Je l'interprète, je lui fais dire ce qu'il ne dit pas explicitement dans son essai, mais je ne crois pas me tromper. Je comprends son angoisse, et dans une certaine mesure je la partage. Mais je sais très bien qu'il y a en moi, maintenant, une part d'Amérique dont je ne pourrai ni ne voudrai jamais me débarrasser; qui comprend, par exemple, une plage du Maine où je trouve un accord assez exceptionnellement réussi de l'homme et de l'élément; et des livres, des musiques, des images, qui me constituent aussi nécessairement que certaines images de la culture française. Canadien, ou Québécois, ou Canadien français, comme on voudra, je me sens culturellement bigarré, et pas du tout fâché de l'être. Vadeboncoeur, lui, n'aime pas la bigarrure; son style même le montre, admirablement réglé, uni,

lisse, ordonné comme un beau jardin... à la française. Il y a sans doute plus d'une façon d'être Québécois. Mais Vadeboncoeur l'admettrait-il?

### **Lundi, 21 mars**

Petit voyage à Sherbrooke, durant le week-end, pour des raisons d'ordre familial. L'autoroute, familière comme un sentier parcouru cent fois ou une rue de Montréal; jusqu'à Saint-Jean et même jusqu'à Marieville, c'est le calme plat, avec, dans le lointain, quelques bosses qu'on appelle des montagnes, et un moment particulièrement heureux, celui de la traversée du Richelieu, qui me fait toujours rêver, je ne sais trop à quoi, disons à une existence qui aurait le cours tranquille, essentiellement bienveillant, d'une rivière. Et puis, quand on approche de Granby, cela commence à onduler un peu, les montagnes prennent du poids, et nous saluons en passant le village d'où vient la famille de ma femme, West Shefford, aujourd'hui bêtement appelé Bromont. On roule encore un peu, et c'est toute une collection de puissantes montagnes qui nous accueillent, à droite et à gauche, et voici l'Orford avec son petit lac dont la route suit les rives en ondulant, un petit lac qui m'a toujours donné une impression de mystère, de menace même parfois, surtout à l'automne, au moment des dernières feuilles, les plus jaunes, qui ne tiennent encore à l'arbre que par une sorte de volonté désespérée. Peu de temps après, c'est Sherbrooke elle-même, la ville qui m'est le plus familière parce que j'y suis né et que j'y ai passé les vingt premières années de ma vie, mais en même temps la plus étrangère, aussi étrangère que peut être devenue à l'âge adulte sa propre enfance, sa propre jeunesse...

Il m'arrive souvent, en traversant la ville en tous sens, en passant par des rues où j'ai habité—la famille déménageait souvent—ou dans des quartiers qui étaient ceux d'amis de col-

lège, de me demander si je pourrais vivre à Sherbrooke, et comment j'y vivrais. L'occasion m'en a été offerte, il y a une vingtaine d'années, et je crois que la principale raison de mon refus a été la crainte, superstitieuse en somme, de vivre en réalité ce qu'annonçait le titre d'un de mes livres: *Retour à Coolbrook*. Ce qui est certain, c'est qu'il me serait impossible de vivre à Sherbrooke aujourd'hui comme j'avais peut-être imaginé de le faire alors que, dans ma jeunesse, je n'imaginai pas quitter un jour ma ville natale. Je ne pourrais pas, par exemple, reprendre ma place de deuxième trompette à l'Orchestre symphonique, parce que les standards sont beaucoup plus élevés aujourd'hui et que pour ainsi dire je ne ferais pas le poids. Pourrais-je, au moins, me glisser dans la fanfare municipale, l'Harmonie? Mais elle est disparue, l'Harmonie, avec ses instruments, ses marches militaires, ses brillants uniformes. Que ferais-je donc, quand je n'aurais pas le goût ou la force de travailler? Je regarderais la télévision, comme à Montréal. Je rencontrerais des amis — comme à Montréal. J'irais de temps à autre au cinéma, au théâtre, au concert — comme à Montréal. Ma vie serait différente sans doute, mais j'ai de la difficulté à trouver le motif précis, la raison concrète de cette différence. Pour le moment, et d'ici, de Montréal, je ne puis l'imaginer que comme une vacance, une privation; et c'est la privation d'un centre. Il y a quarante ans Sherbrooke avait un centre, et d'ailleurs j'y ai habité assez longtemps, un centre qui faisait office d'aimant, qui donnait un sens à la vie commune. Maintenant, quand je traverse la ville — mais il est vrai que c'est presque toujours en fin de semaine — il me semble qu'il n'existe plus, que malgré quelques efforts de planification la vie urbaine s'est irrémédiablement dispersée. J'étais samedi dernier au grand Centre d'achat qui se trouve à l'extrémité de la rue Portland, là où les routes pour Montréal, Drummondville, Québec, prennent naissance. La ville entière était là. C'était horrible. Entre les villes

et les centres d'achat périphériques, c'est une bataille à mort qui est engagée.

Il est vrai, d'ailleurs, profondément vrai, que notre ville natale ne peut à nos propres yeux, au cours des années, que se détériorer—comme nos artères, nos muscles, notre vue, et cetera...

### **Dimanche, 27 mars**

Écriture en chute libre...

Et puis tout à coup il n'y a plus rien à dire, rien à écrire. Le désespoir, ça s'écrit; la peine, la déception, ça s'écrit; mais quand il y a ce vide—non, le vide c'est encore un mot trop riche, trop chargé, je veux dire quand il n'y a rien, ou presque rien c'est pire, car le petit reste accuse l'immensité de ce qui manque—, quand on se trouve devant cette inutilité, on n'écrit que par une sorte de provocation insensée. Comme un cultivateur qui pousserait sa charrue dans une terre pierreuse où rien ne viendra jamais.

Malheureux comme les pierres, dit-on. C'est faux. Quand on est comme les pierres, on est sec comme les pierres, résistant comme elles, impitoyable comme elles à tout ce qui n'est pas d'une égale dureté; on n'est pas malheureux. Le malheur, c'est malléable, friable, humain. Assez confortable, en somme. Quand on cultive la pierre comme je le fais, on se prend à souhaiter un beau, un bon malheur bien chaud...

### **Vendredi, 1er avril**

Aujourd'hui, premier avril, Vendredi saint, j'ai signé ma déclaration d'impôt. Et c'est, bien sûr, le printemps; un printemps frisquet, mais solidement engagé, sans perspective de retour aux rigueurs de l'hiver. Enfin, j'ai l'impression, aussitôt contredite par le calendrier, d'être en vacances, parce que l'université est fermée aujourd'hui et le sera lundi prochain. Je mets tout cela

ensemble et je sais à peu près pourquoi, chaque année, à la même date environ, je me sens mal dans ma peau, j'aurais le goût d'être ailleurs et suis tout à fait incapable de m'absenter, fût-ce en esprit.

Entre la déclaration d'impôt et la Semaine sainte, il y a plusieurs points communs. Celui-ci, au premier chef: elles sont toutes deux commandées par l'idée de confession, qui appelle aussitôt celle de faute. J'avoue, Monsieur le percepteur qui êtes au ciel c'est-à-dire à Ottawa ou Québec et que d'ailleurs je n'ai pas l'honneur de connaître parce que vous êtes Légion comme on le dit—tiens, c'est curieux—du diable dans les Écritures, j'avoue que j'ai gagné tant de sous l'année dernière, et je vous assure que je ne vous cache rien. Si j'avoue, c'est que je suis coupable, mais de quoi donc le suis-je? Il n'est pas facile d'en décider. La faute dont je m'accuse dans ma déclaration d'impôt est essentiellement vague, et c'est pourquoi elle est si puissante, indéracinable, et survit à l'aveu. Ne serait-ce pas, au fond, la faute d'avoir gagné de l'argent, d'avoir amassé—et dilapidé, assurément—des biens de ce monde, de me déclarer si peu que ce soit possédant?

Ainsi la culpabilité fiscale rejoint la culpabilité morale, religieuse, qui fleurit comme une fleur vénéneuse—en attendant les lys de Pâques—durant la Semaine Sainte. Autrefois, cette culpabilité, on s'en occupait. On faisait le grand ménage de la Conscience, on passait le balai ou la vadrouille dans tous les coins, généralement avec l'aide d'un directeur de conscience quand on avait l'avantage de fréquenter un collège classique, puis on se débarrassait de ça tout d'un coup, et on repartait frais comme neuf. On expiait, aussi: on jeûnait, et surtout on assistait aux offices de la Semaine sainte, des offices extrêmement longs, compliqués, exténuants, la seule diversion notable étant la visite des sept églises le Jeudi saint, qui nous faisait faire des promenades fort agréables quand le temps était beau—et il l'était, me semble-t-il, plus souvent dans ce temps-là qu'aujourd'hui. Le

Samedi saint, la tension montait encore d'un cran; on était confessé, épuisé, purgé; Pâques pouvait venir. Il y avait du profit dans ces Grandes Manoeuvres de la faute et du pardon: tous ensemble, en foule, nous passions aux aveux et nous nous débarraissions de la Faute—en même temps, c'était pratique, que de l'hiver.

J'ai l'air de regretter cette époque. Si j'étais anthropologue ou sorcier, si je croyais à l'efficacité magique des rites et des cérémonies, si le religieux n'était pour moi qu'une forme particulièrement élevée de la purgation printanière, sans doute la regretterais-je. Mais il se trouve que je suis croyant ou que je veux l'être, et cela complique les choses. La petite foi que j'ai ne tient pas aux jeux bien réglés de la Faute et du Rachat, et c'est précisément pour la préserver que j'assiste aux offices de la Semaine Sainte—du reste privés des gloires d'antan—avec, disons, une certaine parcimonie.

### **Lundi, 4 avril**

La musique non pas comme substitut de la parole, mais comme interdiction de parler, privation violente de la parole; pour nous du moins, aujourd'hui si loquaces, si profondément effrayés à l'idée qu'il pourrait se produire un vide, une absence de l'explication. Quand j'écoute des disques, par exemple, à la maison, la tentation qui me vient de prendre une revue, n'importe quelle revue, de mettre du texte devant mes yeux pour ne pas avoir à éprouver la vacance du langage...

Là-dessus, ou autour de cette question, quelques notes prises il y a quelque temps à la suite d'un concert de musique de chambre où il y avait du Mozart, du Webern et du Beethoven.

La musique de Mozart est, par excellence, celle qui ne parle pas, ne fait pas parler; elle chante et fait chanter, ce qui est tout à fait différent. À son plus austère, comme dans l'opus 499

que j'ai entendu ce soir, elle refuse, repousse à des années-lumière la possibilité même d'un langage qui s'organiserait selon des lois non musicales. Devant cette musique on est, à la lettre, *inter-dit*. Comment ne pas penser, en comparaison, que Beethoven (celui de l'opus 131) a lié de quelque façon le sort de la musique à celui de la parole? Ce n'est pas qu'on puisse, dans son oeuvre, remplacer les notes par des mots; mais — et c'est bien plus grave, plus décisif — que les notes elles-mêmes ont accédé à une éloquence tout à fait semblable à celle de la parole. D'où peut-être, à la limite, un sentiment de frustration, inévitable à l'écoute d'un quatuor de Beethoven: cette musique parle, elle parle avec une puissance inouïe, elle se bâtit en forme de question; et l'on ne connaîtra jamais la réponse, et l'on ne pourra jamais savoir quelle était, au juste, la question.

Webern? L'opus 5 encore tout pris dans les rêts de la parole, de la question, même si celle-ci est extrêmement brève. Dans l'opus 9 par contre, ne reste plus que le constat d'existence, l'objet parfaitement construit qui paradoxalement ne file pas avec le temps mais reste là — contre toute loi musicale semble-t-il — comme immobile, objet d'une contemplation immobile. Écoutant Webern, je ne bouge *que la tête*. À droite et à gauche et devant et derrière: des sons, des rythmes, une incroyable variété d'effets sonores et rythmiques dans ces quelques pages refermées sur elles-mêmes, puissants secrets. Encore, j'y insiste, je ne file pas, je ne m'en vais pas avec la musique, je ne meurs pas avec elle. Ni Mozart, chez qui la danse ou la marche se poursuit et va clairement vers sa fin; ni Beethoven, avec ses questions non résolues, insolubles.

Nous vivons aujourd'hui, me semble-t-il, à la fois chez Beethoven et chez Webern, dans la question énigmatique et le fascinant objet. Mais non pas chez Mozart. Peut-être même ne pouvons-nous rejoindre vraiment Mozart qu'à travers Beetho-

ven, comme il nous est offert de l'entendre par exemple dans le Quintette en sol mineur ou la Symphonie de même tonalité. Je le dis pour moi.

Paradoxe de ces notes— en plus de leur caractère très approximatif: pour avouer l'opposition de la musique et de la parole, je n'ai pu que parler et parler encore...

### **Mercredi, 6 avril**

Hier soir, à la remise annuelle des prix Juno, à Toronto, un lauréat enthousiaste s'est exclamé: «all of Canadian music is here tonight» (tout ce qui compte en musique canadienne est ici ce soir). Or, il faut le savoir, cette déclaration biffait d'un coup de langue toute la vie musicale du Canada français, à l'exception de Claude Dubois et de Charles Dutoit.

Cet incident, somme toute banal, m'en rappelle un autre, également banal, qui s'était produit il y a une dizaine d'années. Le magazine torontois *McLean* avait, je ne sais plus par quel moyen, choisi les dix ou vingt meilleurs romanciers canadiens. Ils étaient tous canadiens-anglais, à l'exception de Gabrielle Roy et peut-être d'un autre écrivain québécois, devenus canadien-anglais par la grâce de la traduction.

Troisième observation, sur le canadianisme dans les arts et dans les lettres. Je suis abonné depuis quelques années à la revue *Canadian Literature*, qui paraît à Vancouver. C'est une revue bien faite, sérieuse, et qui publie régulièrement des articles et des notes sur la littérature québécoise, soit en anglais, soit en français. Mais à lire régulièrement cette revue, on se rend compte assez rapidement que la littérature canadienne, aux yeux des responsables de *Canadian Literature*, s'écrit pour l'essentiel en anglais, et que les oeuvres francophones n'y trouvent place qu'à titre de variation provinciale, pour ne pas dire de curiosité anthropologique. J'exagère, mais à peine.

L'idée ne me vient pas — ou plutôt elle m'est venue mais je l'ai repoussée parce qu'elle est inutile — de blâmer la direction de *Canadian Literature*, ou même les organisateurs des Prix Juno et la rédaction du *McLean Magazine*, parce que c'est un mouvement quasi irrésistible qui les entraîne à nommer «Canadian» ce qui se fait uniquement en anglais, et à considérer le reste — français, ukrainien, et cetera — comme un agréable superflu. Il faut une vertu tout à fait exceptionnelle pour parler de «Canadian Literature in English», comme on le fait dans une brochure distribuée par l'ambassade du Canada à Washington. On ne peut pas demander ça à tout le monde, tout le temps.

Et nous, de notre côté, ne pouvant faire autrement peut-être, nous avons décoré nos affaires de l'épithète «québécoises». J'ai refusé pendant quelques années de l'utiliser, parce qu'elle me paraissait être une source de confusion entre l'État du Québec et la Ville de Québec — confusion qui se produit souvent dans les articles écrits à l'étranger —, et qu'elle rend impossible ou extrêmement malcommode la désignation de ce qui se fait en anglais au Québec, et qui n'est pas négligeable loin de là. À moins de faire du Québec une notion raciste ou mystique, je ne vois pas comment on peut refuser à un Frank Scott ou un Hugh McLennan le titre d'écrivain québécois. Pourtant j'ai fini par céder et je parle moi aussi, comme tout le monde, de littérature et de toutes sortes de choses québécoises. Quand je lis des déclarations comme celle que je citais tout à l'heure, je me sens dans une certaine mesure justifié. Ils font comme nous, nous faisons comme eux, va-t-en jouer dans ta cour je resterai dans la mienne. Les groupes humains n'aiment pas le compliqué, le complexe, le trait d'union. On le voit bien quand on regarde ce qui se passe chez les progressistes-conservateurs, ou quand on assiste au combat, gagné d'avance, par l'indépendantisme contre la souveraineté-association!

On me dira: avec ces idées-là, vous devriez être indépendantiste comme tout écrivain québécois qui se respecte, ou à tout le moins favorable à la thèse des États associés, comme le sont aujourd'hui plusieurs indépendantistes déprimés. Eh bien non. Je ne vois pas le profit qu'on pourrait tirer de ces grands chambardements constitutionnels. Ils ont pour eux, je ne le nie pas, une logique, celle des définitions claires, univoques, des partages apparemment sans résidu. Mais il arrive aussi que la logique tue. À tout prendre, je préférerai toujours un certain désordre, une certaine inconséquence, un certain laisser-aller, et, oui, certaines contradictions, à une organisation sans failles qui les éliminerait au profit de je ne sais quelle idée simple de la société. Je n'éprouve aucune gêne à me dire à la fois Québécois et Canadien; l'un et l'autre à cent pour cent, comme disait, si je me souviens bien, l'aimable premier ministre Jean-Jacques Bertrand. Je sais, comme l'a dit Marshall McLuhan, que le Québec est déjà à certains égards un pays indépendant; cela ne signifie pas que je lui souhaite une indépendance complète, et une armée, et une ambassade à Tombouctou, une monnaie à lui. Et je continuerai à faire partie de cette chose extraordinaire et extraordinairement nommée qu'est l'Association des littératures canadienne et québécoise, monstre à deux têtes encore plus bizarre — mais au fond presque aussi sympathique — que le personnage créé par Jacques Godbout dans *Les Têtes à Papineau*.

### **Vendredi, 8 avril**

Marthe Robert, qui de toute évidence adore la littérature et n'aime pas moins casser du sucre sur le dos de l'écrivain, écrit ceci dans son *Livre de lectures*: «Jusqu'à nouvel ordre l'écrivain peut toujours affirmer sans preuves, trancher de ce qu'il ignore, se contredire sans s'expliquer et d'une façon générale prendre les vessies de ses désirs pour les lanternes de la réalité — il en a

parfaitement le droit, cela fait partie de son métier.»

Tout ce que dit Marthe Robert dans ce texte est rigoureusement exact: regardez autour de vous, lisez un peu. Mais il n'est pas impossible de le concevoir comme un éloge. L'écrivain, le vrai, fait paraître bien futiles les preuves, peu féconds les discours qui ignorent la contradiction, ridiculement faibles les lanternes de la réalité. Méfiez-vous: s'il semble se contredire, affirmer sans preuves, c'est peut-être que vous n'avez pas compris la forme de langage qu'il pratique, et qui n'est pas celle de la démonstration mais de la révélation.

J'écoute à ce propos un romancier belge, Georges Thinès: «Il arrive un moment, dit-il, où la connaissance fait tout éclater, parce qu'elle montre plus qu'elle ne livre. Je crois que dans la littérature, cette tension n'existe pas. Il y a moyen d'aller au bout de tout parce que la révélation est elle-même une puissance. La science n'existe que par les moyens qui la forment et par ceux qu'elle contribue à former. On s'épuise de méthode en méthode. En littérature, au contraire, ce qui est dit coïncide avec ce qui est fait et toute question ultérieure est oiseuse.»

Modestie, et extrême ambition, de la littérature. Il me semble que les écrivains québécois auraient meilleur teint si, comme le dit Marthe Robert et comme le fait par exemple Pierre Vadeboncoeur dans son dernier livre, ils osaient un peu plus souvent affirmer sans preuves, trancher de ce qu'ils ignorent, se contredire sans s'expliquer et d'une façon générale prendre les vessies de leurs désirs pour les lanternes de la réalité. . .

### **Samedi, 9 avril**

Qu'est-ce que je pense du monde, ce matin? J'en pense, à vrai dire, plutôt du bien. Il fait un temps superbe, tout doux, et nous avons eu hier une très bonne soirée avec des amis, que nous avons passée à boire, à manger, et à dire sur quelques personnes

de notre connaissance de ces délectables méchancetés sans lesquelles la vie en société ne vaudrait pas la peine d'être vécue.

Nous avons aussi, cela va sans dire, porté quelques jugements éclairés sur l'état du monde, à partir de l'architecture du Stade olympique, jugée détestable par la majorité des personnes présentes, jusqu'au Québec en général qui nous a paru assez mal en point, sans oublier le Canada sur lequel tout de même nous avons glissé assez vite pour nous hisser au plus haut niveau, la configuration morale et matérielle du globe terrestre dans son ensemble. J'aurais voulu parler du drame affreux qui me turlupine fort ces jours-ci, l'élimination possible du Canadien par les Sabres de Buffalo, mais il se trouve que mes amis, gens cultivés, raffinés plus que moi, et parmi ceux-là j'inclus ma femme, ont pour ce genre d'activité une indifférence qui va jusqu'à l'absence de mépris. Je n'ai même pas tenté d'introduire le sujet dans la conversation.

Parlons-en donc, du monde. Il va mal, paraît-il. Il y a assez longtemps que je n'ai entendu exprimer une opinion favorable à son propos. Le dossier, ces années-ci, est particulièrement accablant. À entendre les pacifistes, je suis rapidement convaincu que les armes nucléaires sont en effet extrêmement dangereuses, et qu'il vaudrait mieux n'en avoir pas. Les écologistes n'ont aucune difficulté à me persuader que les villes se polluent dangereusement, que les pluies acides n'ont sur les lacs aucun effet bénéfique, que les mers se remplissent peu à peu de toutes sortes de déchets désagréables, et même—à la limite, oui—qu'il serait préférable de ne pas tuer ces bébés-phoques qui sont si photogéniques. Quand les évêques catholiques du Canada m'ont dit que le chômage était une plaie sociale insupportable, j'ai été d'accord. Je l'ai été également quand on m'a dit que l'inflation faisait grand tort à l'économie et donc à nous tous. On m'a également parlé des malheurs du Tiers Monde, et je me suis

rendu aux arguments qui démontraient que, oui, en effet, j'étais indirectement responsable, par gouvernement interposé, des malheurs en tous genres qui se produisent dans ces pays-là. Quant à la violence urbaine, aux méfaits de la drogue, de l'alcool et du tabac, à l'imprudence des chauffeurs de voitures sur nos routes au printemps, à l'injustice subie par les femmes, mais oui, bien sûr, je suis d'accord, je suis toujours d'accord, comment pourrais-je ne pas l'être?

Mais, pour dire les choses crûment dans un journal intime qui tout de même essaie de maintenir un modicum de tenue littéraire, *j'en ai marre*. J'en ai marre, non pas de la réalité telle que je la vis moi-même au jour le jour, avec des hauts et des bas, mais de ces discours proliférants et *peu coûteux* sur le mal du monde, qui ne m'invitent pas à réfléchir et à agir parce que leur nombre même et la généralité de leur propos ne peuvent qu'engendrer chez ceux qui les entendent une sorte de stupeur. (Stupeur, c'est-à-dire «état d'inertie et d'insensibilité profondes lié à un engourdissement général», voir le Petit Robert.) Ce qu'on me donne, c'est du tout réfléchi d'avance, des *bonnes causes* si bonnes qu'elles interdisent à toutes fins pratiques l'examen. Je doute fort que le monde soit devenu meilleur depuis que les invitations à la «conscientisation» et à la «politisation» sont devenues le petit déjeuner, le déjeuner et le dîner de nos journées. Mais il est devenu un peu plus fatigant à vivre.

Nous avons convenu, hier soir, d'une chose importante: que nous n'étions pas obligés de fournir des opinions sur toutes les questions qui s'agitent sur la scène du monde. Nous avouons assez souvent notre ignorance; et nous irons même parfois jusqu'à manifester, poliment bien sûr, un certain manque d'intérêt. Cela ressemble à du Voltaire, à la décision que prennent les personnages de *Candide*, à la fin, de cultiver leur jardin. Cela fait penser également à ce que disait Blaise Pascal—les extrêmes

s'attirent—, que plusieurs des maux du monde viennent de ce qu'on n'accepte pas de s'enfermer dans sa chambre et de méditer un peu.

### **Vendredi, 15 avril**

Particulièrement sensible, ces jours-ci, à la fragilité, à la précarité de toutes choses humaines. Est-ce à cause de la menace atomique et des déclarations à l'emporte-pièce que fait à ce propos, jour après jour, le mouvement pacifiste occidental? (Je parle de l'occidental, parce qu'évidemment *il n'y a pas* de mouvement pacifiste ailleurs qu'en Occident...) Mais je ne suis pas très attentif, il me faut bien l'avouer, à ce genre de discours tapageur. Ce n'est pas la peur de la destruction par l'atome qui fait que je me sens aujourd'hui fragile, menacé, en quelque sorte caduc. C'est quelque chose d'infiniment plus banal, de ridiculement banal: la fin des cours, à l'université. Je ne sais trop pourquoi, cette fin-là, petite, insignifiante, me parle de toutes les fins, de tout ce qui doit finir—et de la mienne propre. C'est le temps de l'Ecclésiaste: «Vaineté des vanités, dit Qohéleth, vanité des vanités, tout est vanité. Quel profit y a-t-il pour l'homme de tout le travail qu'il fait sous le soleil? Un âge s'en va, un autre vient, et la terre subsiste toujours...» L'Ecclésiaste, faut-il le souligner, n'est pas l'homme du désespoir. Peut-être même faut-il passer par lui, par le dénuement total qu'implique son discours, pour naître à quelque chose qui s'appelle l'espérance.

---

Ce texte a été écrit pour l'émission «Journal intime» (Radio-Canada, MF). Il a été lu par Jean Fontaine au cours de l'été 1983. Réalisation de Yves Lapierre.

PETIT RÉCIT  
ÉROTICO-MÉTAPHYSIQUE

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY

## PETIT RÉCIT ÉROTICO-MÉTAPHYSIQUE

*Encore et toujours, la femme est  
laissée en dehors de l'ontologie.*

(Marie-Odile Métral, *Le mariage*, p. 285).

Pierre Trottier

La femme qui allait devant moi était quelqu'un d'autre, ou de plus, qu'une femme. Elle était une projection de moi en elle. Elle était moi, par cette projection, mais je continuais à être de reste et elle restait plus grande que moi: 1m75, avec une opulence de formes que je n'égalerais jamais. Essayait-elle de me rejeter, de repousser cette projection-invasion? Pourtant, je sentais, j'intuitionnais qu'elle était plutôt un NON majestueux qui attendait un OUI, qui attendait un positif qui collerait à son négatif, ou même que son négatif provoquerait à être son positif sous l'effet de quelque révélateur dont elle ne voulait pas. Enfin, j'ai compris qu'elle s'opposait davantage à l'action du révélateur qu'à l'irruption d'un positif en réponse à ce qui me paraissait déjà un appel, même énoncé de façon négative.

Cette étrange rencontre avait pour moi, chez moi, en moi, des antécédents. Comme prodrome de mon mal de projection dans une autre, je me souviens de ce départ pour les antipodes, il y a au moins un quart de siècle, 27 ou 28 ans peut-être, par curiosité de voir le monde à l'envers. Mais comme la terre est ronde, j'en fus quitte pour avoir tourné en rond. Pourtant, la curiosité me demeurait de voir les choses à l'envers. Je ne

croyais pas du tout que l'envers des uns est l'endroit des autres, ou vice-versa, mais plutôt qu'il y avait un moyen quelconque d'être une doublure et de mieux voir ainsi, de l'intérieur du vêtement, de l'intérieur du personnage à doubler. Je rêvais, en un mot, d'entrer dans la peau des autres.

Je repartis donc pour l'étranger, mais pas pour les antipodes, ayant déjà compris que l'anti n'était pas nécessairement l'envers. À Moscou, où je m'en fus, on se trouve en plein «anti»: les gens au pouvoir étant anti-capitalistes, les autres, comme moi occidentaux, étant anti-communistes. Ainsi n'étions-nous pas du tout l'envers les uns des autres, bien au contraire, mais tout simplement, grâce à notre face-à-face d'antis, les face-à-main les uns des autres. On se renvoyait l'un à l'autre, c'est-à-dire à soi-même... dans un étonnant nombrillisme réciproque qui menait infailliblement au match le plus nul.

Vous pensez, lecteur, que j'ai oublié la femme en qui je voulais me projeter dès mon premier paragraphe ci-dessus. Mais non, cette femme, après avoir été, dans une première expédition, mon antipode, était devenue russe, mais anti. Anti—quoi? Tout simplement: anti-moi! Or, je me mis à soupçonner peu à peu—je veux dire par là que j'ai le soupçon lent, mais alors, d'une profondeur aussi prudente et réservée que celle d'un coffre-fort impénétrable et, plus encore, insondable si par hasard on y réussissait une effraction—je refais surface ici, après tirets et après soupçons sous-marins, icebergiens, pour vous dire que cette femme était peut-être un peu, beaucoup, passionnément... anti-elle. Ce qui était une façon pour elle d'être anti-moi, qui voulais être elle.

Cherchez la femme, diriez-vous? Si vous voulez, mais allez, je vous prie, au bout de ce dicton sexiste, et cherchez-moi plutôt en elle, car c'est moi le coupable en elle, de l'avoir voulue *elle*, telle qu'elle est de par moi depuis un certain nombre de millénaires. Bien sûr, j'ai un illustre ancêtre à la source du dicton

en question avec une histoire de femme, de pomme, d'arbre-tabou et de serpent. Croyez-moi, cette histoire est à changer, à ré-écrire, car c'est moi qui travaillais tout cela par en dessous, c'est-à-dire la pomme, l'arbre et le serpent, et par conséquent la femme, parce que, voyez-vous, je voulais au fond me trouver moi-même, prendre conscience de moi-même, accéder à moi-même et pas tellement à elle qui avait à l'époque tout accès à moi sans savoir que c'était à elle-même.

Aujourd'hui c'est autre chose, je veux avoir accès à elle pour me retrouver, ce qui est à l'opposé de me trouver moi-même. Mais ce n'est pas facile car, depuis longtemps je lui ai fait une peine énorme en lui mettant sur le dos la pomme, l'arbre et le serpent.

Hélas, j'avais tout simplement mal compris le mode d'emploi de cette maîtrise que le bon Dieu m'avait donnée des mondes animal et végétal. Je cherchais, bêtement, une maîtrise de moi-même, et je l'ai essayé d'abord, cette maîtrise, sur elle, mais pas franchement ni directement—plutôt par la bande, par la pomme, l'arbre et le serpent. Avouons-le, j'avais le diable au corps et j'ai voulu le lui mettre au corps, à elle, à son corps à elle.

—Dieu, que j'ai été bête! Et c'est pour ça que je cherche à me remettre avec elle en me remettant en elle, en me projetant en elle. Pas facile, évidemment, depuis qu'elle a décidé d'obtenir maîtrise d'elle-même, comme moi de moi-même jadis. Et elle le fait à mes dépens comme moi jadis à ses dépens. Pas joli, cet échange de mauvais procédés.

Si on continue comme ça, on n'en aura jamais fini. C'est pour ça que j'essaie de voir les choses à l'envers. L'envers des choses. Son envers. Mon envers. Car nos endroits, c'est un affrontement de droits. Les siens. Les miens. Et on appelle ça les droits de la personne. Par prévision de ce que, en cas de match nul, ça pourrait devenir les droits de personne.

Toute la question était de savoir si notre double négation donnerait une affirmation, ou encore, si du négatif on allait finir par pouvoir développer un positif, comme en photographie. Car enfin, son non majestueux pouvait tout aussi bien me réduire à néant, puisqu'il était assorti d'un pouvoir de séduction qui agissait sur moi au suprême degré. Ce faisant, elle me provoquait à être. Mais pourrais-je, moi, non plus la provoquer, mais plutôt la convoquer à être.

Je ne crois pas m'être réduit à néant, ni laissé réduire—ou séduire—à néant. Je me suis plutôt réduit—ou séduit—au silence, pour mieux écouter les battements de son cœur—même ceux de ses cils!—et les pulsations de son sang, qui ne résonnaient pas très forts, car elle était extraordinairement hypo-tendue. Elle appelait littéralement le bouche-à-bouche rédempteur. La mort? Elle la niait, tout en traitant la vie, comme sa vie à elle, avec mépris. Elle marchait très exactement à côté d'elle-même. J'allais dire: à côté de ses pompes. Et pourtant, elle en avait des pompes, et qui donnaient à ses jambes un galbe... à faire marcher toute la milice céleste et terrestre à sa suite sans avoir besoin du moindre commandement. Moi, j'aurais voulu la remettre dans sa voie, pas dans une voie parallèle.

On pourrait également dire qu'elle vivait à l'envers (d'elle-même) et qu'elle usait plutôt d'enversité que de perversité dans sa séduction. Mais quel pouvait être l'envers de sa séduction? Avait-elle peur d'elle-même? Se montrait-elle pour mieux se cacher? Se prêtait-elle aux regards pour mieux éviter de se donner? Une allumeuse elle-même éteinte? Ou en veilleuse, tapie derrière son personnage visible, derrière son sourire ou derrière son décolleté? Je revois sa jambe, sortant par la fente de sa jupe, et son genou humoristique, son genou qui souriait ironiquement en faisant, eh oui! du genou... Elle avait tout de suite vu que je n'étais pas dupe, que je savais qu'elle savait que je savais, etc.

Oui, mais qu'est-ce que je savais au juste de l'envers de son geste? Bien sûr, c'était un non, c'était une négation, mais de quoi? Était-elle une désâmée, une déspiritualisée, comme d'autres, hommes ou femmes, sont désincarnés, se réfugiant dans l'abstrait de leurs fonctions ou professions? Pour moi, qui suis plutôt incarné, je sentais au delà ou à l'envers du geste un manque à être, une incertitude d'être (ou de n'être pas...) et le besoin d'une certaine confirmation dans les regards, les gestes, les compliments, les désirs des autres... En somme, un manque qu'il me faut bien appeler ontologique.

Voilà comment cette femme me résumait la condition féminine—et de celle-ci la carence ontologique. Eh quoi!, depuis qu'on a détrôné la Déesse-Mère au profit de Dieu le Père. Depuis les siècles où on a ergoté pour savoir si la femme avait une âme ou non, (et, avec Aristote, nombreux sont les savants esprits qui tenaient pour le non), on a appris à la femme à vivre et à être sa propre négation ontologique, à la dire sans la dire, en la taisant, en se taisant...

Je la revois de temps à autre, toujours tue sans jamais se taire, car elle est bavarde, mais bavarde... presque autant que moi, car moi, je sais aussi être bavard par écrit tandis qu'elle n'écrit jamais, même pas pour répondre aux lettres qu'elle reçoit. C'est qu'elle bavarde pour ne pas répondre ou pour répondre à côté. C'est comme je l'ai dit plus tôt: elle vit à côté d'elle-même, et même, elle parle à côté de ses mots: elle ne sort pas ses mots d'elle-même, elle sort littéralement de ses mots pour se mettre à côté, ou derrière. Une fois, je l'ai surprise en avant de ses mots. Elle en était toute nue. Oh, j'exagère un peu. Elle en était plutôt décolletée, gorge déployée, bouche bée, les mots restant derrière. Elle en était même débraillée, dépenaillée, dépoitraillée. Cachez ce sein que je ne saurais voir! Mais, mieux que de le voir, je l'entendais, ce sein et ses palpitations aussi.

Et il y avait là des mots qui étaient tus, qu'elle ne prononçait pas et qui étaient plus éloquents que son silence. Comme un silence qui se transperce, qui se fait hara-kiri. Ça fait des paroles qui viennent des tripes, qui sortent avec les tripes. Un silence qui se tue, non pas à petit feu, mais à grand feu crépitant de mots-étincelles tirés à bout portant.

Si vous pensez que je commets des contre-sens en employant des images contradictoires, vous devriez plutôt songer à ses contradictions à elle. Elle pouvait être, d'une minute à l'autre, tout aussi belle qu'elle pouvait s'enlaidir, également d'une minute à l'autre. Et vice-versa. Elle pouvait être blanche et, l'instant après, noire, et vice-versa; ou bien grise et indécise entre un mot et un autre, entre un silence et son contraire. Elle aimait le soleil et le moindre nuage au ciel, ou dans son ciel (ou son enfer) intérieur se voyait dans son regard. Un arc-en-ciel se dessinait-il qu'elle pouvait devenir spectre de toutes les couleurs après avoir été spectrale le moment d'avant. L'infra-rouge et l'ultra-violet n'y manquaient pas non plus. Elle pouvait, si je me laissais faire, me radiographier ou me donner un coup de soleil. Mais de quel soleil, et taché de quelles taches?

Moi, avec mon teint pâle, mon manque presque absolu de pigmentation, je préférais me tenir à l'ombre, mais à son ombre à elle, puisqu'elle était plus grande que moi. Être son ombre? Son double en quelque sorte? Son envers? Échanger mes formes masculines pour ses formes féminines, spectralement parlant? Me travestir par ombre interposée? Transsexuer...?

D'accord, mais sans chirurgie, car il est bon de redevenir soi-même de temps à autre, entre deux efforts pour devenir l'autre! Devenir quoi? Devenir la carence qu'elle était, ou bien, ou bien... devenir la caresse qu'elle pouvait être, qu'elle pouvait faire... Et, devenant la caresse qu'elle faisait, me laisser faire, me faire faire, comme peut-être à l'époque de la Magna Mater?

Ma foi, j'avais certaines dispositions filiales. Et le jeu me semblait en valoir la chandelle. Mais quelle aventure, non? J'en perdais mon latin, et mon grec, et mon hébreu. Parbleu, la Magna Mater les précédait tous les trois. Mais je ne perdais pas mon français, car cela m'était indispensable pour écrire ce récit. Donc, accroché à mon français, je me laissai couler, mouler dans (ou par ?) la Magna Mater. En me disant sournoisement, in petto, qu'on a toujours une femme en faisant appel à son sentiment maternel. Ah, si j'avais su ça au jardin d'Éden. Je n'aurais pas commis, ou fait commettre, cette stupidité de pomme et de serpent. Mais qu'est-ce que je savais, de la maternité ou du sentiment maternel à l'époque? Papa, maman, n'étaient pas dans notre vocabulaire à cette époque-là. Os de mes os, chair de ma chair. C'était tout ce que je savais. Mais pomme de ma pomme, pomme engendrant pomme, engendrant péché... Enfin, rendez-vous compte qu'on était les premiers, elle et moi, et qu'on ne connaissait rien de la génération, que la pomme n'était pas pomme de pomme mais pomme de personne, que je ne savais pas encore mon métier de jardinier, qu'on n'était pas des voleurs si la pomme était pomme de personne. Et Dieu le Père qui ne fournissait pas de mode d'emploi, mais seulement un mode de non-emploi: « Touche pas au fruit de cet arbre! » C'était pas juste, cette affaire-là...

Bon, j'ai dit que le jeu me semblait en valoir la chandelle. La chandelle! Mais, ce n'était pas une chandelle, c'était un soleil, cette femme, par delà ses contradictions, ses taches, son jour-nuit, sa spectralité translucide, sa vérité invraisemblable, son silence hara-kiri, son silence assassiné, son silence suicidé qu'un mot-clé suffirait à ressusciter, à retrouver dans une éloquence sans cailloux de Démosthène ni cailloux de Petit Poucet... tout simplement, en respectant sa maternité...

Finalement, j'ai compris: thèse-antithèse-synthèse! La thèse, c'est la Magna Mater. L'anti-thèse, c'est Dieu le Père. La

synthèse des deux, voilà ce qu'il nous faut trouver!

Et d'abord ne pas vivre ni à côté, ni à l'envers de soi-même. Ni à l'envers l'un de l'autre. Ni aux antipodes l'un de l'autre. Mais à l'ombre l'un de l'autre. Ou au soleil l'un de l'autre. Ou mieux encore: au premier lever du premier soleil de notre premier âge. À moins que ce ne soit au dernier coucher du dernier soleil de notre dernier âge...

UN HOMME DISPARAÎT...



## UN HOMME DISPARAÎT...

Hélène J. Gagnon

Nous mourrons tous et l'herbe poussera  
sur nos tombes, disait Erochka, le  
vieux cosaque de Tolstoï

Ce n'est pas sans appréhension que j'entreprends de rédiger ces notes biographiques, d'esquisser de mémoire le portrait d'un homme, de retracer son long cheminement. L'être humain est si complexe qu'on n'en perçoit jamais qu'une image partielle: le côté éclairé de la lune. Essayons quand même, ne fût-ce que pour tirer de l'oubli, à travers cet homme, la saga d'une époque à la fois proche et lointaine et le souvenir des pionniers qui jalonnèrent son parcours.

Mon père, Pierre Lacoursière Jobidon, s'éteignait en juillet dernier dans sa quatre-vingt-seizième année. Moins de deux mois avant sa mort, lucide et en possession de son étonnante mémoire, il me procurait encore des renseignements précis pour mes souvenirs d'enfance dont la première tranche, intitulée *La Petite-Romaine*, paraissait dans le No. 48 des ÉCRITS, le jour même de son inhumation.

Il y a plusieurs années, Alec Pelletier (Mme Gérard Pelletier) avait songé à enregistrer, pour la radio canadienne, une série d'entretiens avec l'intéressant vieillard. J'avais été chargée

de lui soumettre la proposition. «Nenni, me répondit-il, je n'ai pas la moindre envie de figurer parmi les petits vieux qui bredouillent des inepties dans le micro, et à qui on demande immanquablement le secret de leur longévité.» Inutile d'insister, de faire valoir que les interviews seraient à une toute autre échelle. Dommage, car le cher vieil ours avait beaucoup à raconter. Et il racontait volontiers, d'une voix toujours jeune, avec humour, aisance et finesse. Mais en petit comité, lorsque l'occasion s'en présentait. Retiré dans sa propriété de Château d'Eau, veuf à quatre-vingts ans, il ne sortait plus guère; mais sociable à sa manière, il accueillait fort aimablement les visiteurs. Désormais quasi aveugle, il ne lisait plus, mais suivait à la radio le cours des événements, aussi bien renseigné que quiconque.

Il ne parlait volontiers que de ce qu'il connaissait... Il ne connaissait parfaitement, disait-il, que ce qu'il avait appris par lui-même.

Ce n'est que très tard dans la vie, après que nous eûmes, ma soeur Simone et moi, accompli notre large tour d'horizon, qu'il nous fut loisible de discuter avec lui. Nous le déconcertions et il nous déconcertait, car nous n'avions du monde ni la même perspective ni la même perception. Patriote jusqu'au chauvinisme, il croyait à notre Histoire, à notre folklore et trouvait même pittoresque notre baragouin.

Je pourrais dire, paraphrasant Kafka (dans *La Lettre au père*), que je l'eusse préféré comme grand-père, comme oncle, comme ami... mais comme père, il était trop fort pour moi. Son assurance tranquille, sa présence d'esprit, son sens de l'humour surtout m'en imposaient. Ce qui ne m'empêchait pas, forte tête, de faire valoir mon point de vue, et vivement. Un jour où j'y étais allée un peu fort, il s'arrêta net, interloqué, et me lançant ce coup d'oeil ironique qui nous mettait tous au pas: «Tu oublies que je suis ton père et que j'ai quatre-vingt-treize ans!» — «Non papa,

je n'oublie pas. Mais aussi longtemps que tu seras pareillement alerte, jeune d'esprit, nous parlerons d'homme à homme, veux-tu?» Le beau vieux visage se détendit en un sourire moqueur. «Considéré sous cet angle, ça prend tournure de compliment», dit-il. Je ne me suis jamais faite à l'idée que mon père vieillissait, tant sa *présence* était forte. Aussi discussions-nous vigoureusement, parfois sans ménagement. Les plumes volaient!

Outre la politique—il avait toujours été nationaliste et conservateur—un sujet épineux revenait occasionnellement sur le tapis: l'éducation formelle, contre laquelle il éprouvait une sorte de hargne. Sans doute croyait-il que «tête bien faite vaut mieux que tête bien pleine»; il avait connu tant de ratés instruits et de sots diplômés. Mais il y avait plus que cela: des raisons personnelles qui remontaient à son mariage. La famille de ma mère s'y était opposée, n'appréciant guère le tempérament aventureux, non-conformiste du jeune homme. Tant chez les Lloyd que chez les Kastner, le culte du savoir académique primait tout. En ce qui me concernait, la mésentente sur ce sujet remontait à l'époque de mon adolescence. Influencée par maman, je m'enquis un jour auprès de mon père de ses projets concernant l'instruction de mes jeunes frères au-delà du primaire. Il m'avait répondu, hostile: «Ils feront comme moi: ils se débrouilleront!» Pour me railler, évidemment. Mais il n'en avait pas moins une conception essentiellement paternaliste de la famille. Chacun y devait servir selon ses moyens: formule qui fut longtemps à l'honneur chez les Canadiens-français. Dans bien des cas, le chef du clan croyait assurer ainsi la prospérité des siens. C'est dans cet esprit que papa devait, éventuellement, s'associer ses trois fils pour l'exploitation d'un service d'autobus sur la Côte Nord—une aventure épique sur laquelle je reviendrai.

Le moment de mon mariage approchait. Comme on peut le supposer, le candidat était aux antipodes du gendre qu'eut

choisi papa! «Es-tu folle? Épouser un jeune intellectuel sans avenir...» Il devait, progressivement, changer d'avis. Mais deux hommes plus dissemblables ne se pouvaient imaginer. Ils n'avaient littéralement rien en commun. Ils n'en vinrent pas moins à s'estimer fort l'un et l'autre. Et d'autant plus que mon mari était un excellent auditeur!

Dans le cas du second gendre, ce fut pis encore; car celui-là, Italien, officier supérieur qui s'était battu en Lybie, ne parlait pas un mot de français. Ou plus exactement, il n'en connaissait qu'un: Papa! qu'il répétait affectueusement à chacune de ses visites au Canada. Lorsqu'il décéda il y a deux ans, papa ne l'en regretta pas moins comme un fils, reconnaissant chez lui autant de coeur que de prestance.

Un troisième gendre hélas! ne viendrait pas compenser les incompatibilités des deux premiers, ma soeur Anita ayant péri, encore jeune, dans un accident d'avion. Aucun donc, avec lequel il put s'entretenir des sujets qui l'intéressaient davantage: la nature sauvage, la vie et les aventures des *vieux de la vieille*.

Avec la disparition de ce quasi-centenaire s'éteignait la race de ces héros obscurs qui, à la fin du siècle dernier et au début de celui-ci, explorèrent «sur le terrain», l'âpre péninsule de l'Un-gava. Ces ouvriers de la première heure ne disposaient pas des moyens de la technique moderne, surtout de la photographie aérienne qui permet maintenant de capter dans ses moindres détails la surface d'un territoire, le pourtour des lacs, le cours des rivières et même la présence, dans le sous-sol, d'invisibles richesses naturelles. Ils n'avaient pour tout équipement que des instruments rudimentaires. Plus une énorme réserve de courage, d'initiative et... la *vocation*.

Les hommes qui s'adonnaient à ce genre de vie étaient nécessairement des athlètes. Chez eux comme chez les Grecs de l'Antiquité, les exploits, la valeur physique étaient inséparables

de l'intelligence. Question de survivance.

Mon père était de bonne taille moyenne, costaud, avec une belle tête aux traits fins. Il avait de belles mains—sa seule coquetterie, avoua-t-il plaisamment un jour où je lui en faisais la remarque. Et une dignité propre à écarter toute tentative de familiarité. Tels étaient ces hommes.

Imaginons maintenant l'immense Péninsule, absolument déserte si l'on excepte une mince population nomade d'Esquimauds et d'Indiens et, le long des côtes, de rares villages de pêcheurs. L'extrême-nord, première marche de l'Arctique, est tout nu. Paysage lunaire. À mesure qu'on progresse vers le sud apparaissent, parmi les mousses et les lichens, des arbustes rabougris, cramponnés au sol pour se défendre du vent—mais qui grandissent peu à peu pour former, à la ligne des arbres, les sombres forêts de conifères dont on tirera la pâte à papier. Tel était le paysage qui s'offrait aux Vikings il y a deux mille ans—ce qui explique pourquoi ils ne s'y fixèrent point; car le climat de la Scandinavie est tempéré par le Gulf Stream qui vient mourir sur son littoral.

Cette Terre de Caïn a cependant des compensations sous forme de phénomènes naturels d'une incomparable splendeur: les aurores boréales et les icebergs. Les aurores boréales brillent ici d'un éclat particulier. J'avais une quinzaine d'années lorsque j'en vis pour la première fois. Nous habitions cet été-là à Pentecôte, dans le bas du fleuve, et je revenais en goélette d'un Field Day (événement sportif) à Shelter Bay, soit à une quinzaine de milles. Mais à quatre ou cinq noeuds à l'heure, je pus contempler à loisir le spectacle inouï qui embrasait l'horizon: la danse folle des rayons verticaux aux couleurs d'arcs-en-ciel qui ondulaient dans la nuit polaire comme un rideau agité par le vent.

Bien différent mais non moins merveilleux, le second phénomène: la descente des icebergs au large des côtes du Labra-

dor et de Terre-Neuve. Troupeau de lemmings cyclopéens qui s'achemine fatalement à sa perte dans les eaux réchauffées par le Gulf Stream. Retour d'Europe en bateau, on faisait du slalom parmi ces structures extravagantes, d'aucunes en forme de cathédrales, éblouissantes, teintées de l'aigue-marine profonde au blanc opalescent. Spectacle inoubliable, maintenant invisible du haut des avions ultra-rapides. Cependant, le même parcours dans une brume opaque, suscitait des émotions autres qu'esthétiques. Une sainte frousse, à vrai dire. Alerte à bord, toutes sirènes hurlantes, et chacun se rappelant le Titanic... espérant que le sonar, maintenant en usage, indiquerait au capitaine les contours des gigantesques masses sous-marines. Enfin, le détroit de Belle-Isle, accès au Nouveau-Monde! Peu accueillant ici. Le littoral rocheux, aride, marbré des plaques de neige qui ne fondent pas d'un hiver à l'autre... Chaque retour au pays en était assombri.

Mon père s'étonnait de la description que j'en faisais. Ces régions ne le rebutaient pas. Au contraire. Il s'était épris très tôt de l'âpre Péninsule. Au point d'y concentrer les activités de toute sa vie sous une forme ou sous une autre. Il y trouvait sans doute ce qui convenait à son tempérament: un challenge perpétuel.

Vers la fin du siècle dernier, le Gouvernement fédéral, songeant au développement de l'Ungava, avait mis en train une série d'expéditions comprenant des ingénieurs, des géologues, des arpenteurs-géomètres et autres spécialistes. Mon grand-père paternel, le dandy au monocle décrit dans *La Petite-Romaine*, en avait été. Ses travaux firent autorité pour leur exactitude. Il persévéra durant plusieurs années, malgré qu'il eut découvert—un peu tard—que la vie spartiate inhérente au métier ne lui plaisait guère. De fait, il se prit d'une telle aversion pour ces lieux éloignés de la civilisation qu'il refila en sous-contrat, à un collègue, la gérance de Clark City, petite ville industrielle de la Baie des Sept-Isles. Un *job* en or à l'époque. Il n'avait décidément pas la vocation.

Et vocation, il en fallait! Les expéditions pouvaient être de longue durée, jusqu'à deux années consécutives coupées, pour les hommes, de brefs retours au foyer. Des distances immenses étaient couvertes. Papa participa à l'une d'elles qui, commencée sur la basse Côte Nord, traversait en diagonale la Péninsule pour aboutir à la Baie James!

La Hudson Bay Co. joua un rôle important dans cette partie du pays. Ses postes de traite de fourrures, établis en divers endroits stratégiques, assuraient le ravitaillement des expéditions. On trouvait dans ses magasins, outre les aliments de base, des fusils, des balles, du tabac, des tentes, des raquettes et des mocassins, des chaussettes de laine, etc. Trait de liaison avec le monde extérieur, la Compagnie servait aussi de bureau de poste.

Les expéditions d'arpentage étaient formées de *partis* composés d'un nombre variable d'hommes, depuis le chef, ingénieur ou arpenteur-géomètre, jusqu'au cuisinier ou *cook*, nom sous lequel cet important participant était généralement désigné.

Hommes et matériel étaient acheminés par chemin de fer ou en bateau, aussi près que possible du but de l'expédition, c'est-à-dire vers la Baie James ou vers le bas du fleuve. Les guides indiens étaient recrutés sur place. Et l'aventure commençait!

En hiver, les attelages de huskies étaient parfois utilisés. En été, seul le canot de toile servait pour le transport des hommes et du matériel. Repérage, chaînage à la journée longue. Pour couper court d'un lac ou d'un cours d'eau à un autre, on *portageait*, chacun rivalisant pour se charger du plus lourd fardeau: les canots de 18 pieds en nombre suffisant pour accommoder la troupe, les instruments, nombreux, encombrants, tels le théodolite, les trépieds, les mires, les chaînes d'arpenteur, les fiches de métal etc. En plus, tout le fourniment nécessaire à la vie en forêt: tentes de toile, vêtements de rechange, accessoires indispensables—jusqu'aux longues aiguilles pour réparer quelque déchi-

rure aux tentes,—sans compter les provisions de bouche. Celles-ci réduites à l'essentiel, évidemment: lard salé, farine, mélasse, haricots secs, thé, sel et...tabac à pipe lequel, vers la fin du voyage, devait parfois être «misé» au jeu. On *portageait* à l'aide d'une solide courroie de cuir appuyée au front. Plusieurs milles à pied en certains cas, dans d'étroits sentiers d'Indiens, ou même des *pistes* d'ours.

Les tentes de toile étaient du type wigwam, coniques, supportées par une perche centrale et fixées au sol par des piquets. Au *cook* incombait la tâche de dresser les tentes, de couper les branches de sapin sur lesquelles il étendait une toile en guise de plancher. À temps perdu (?) il chassait et pêchait pour agrémenter le menu spartiate.

Lorsque mon grand-père était appelé aux Sept-Isles pour des expéditions de courte durée, il avait pris l'habitude d'y amener mon père tout enfant, qu'il confiait à un sien ami, le gérant de la Hudson Bay Co., et à sa famille. Le garçonnet n'avait pas tardé à se faire des copains dans la Réserve indienne voisine du village blanc. Il chassait et pêchait avec eux, et apprenait leur langue.

L'agglomération des Sept-Isles—guère plus d'une centaine de maisons et maisonnettes—était sise au fond d'une magnifique baie à laquelle on n'accédait, comme partout ailleurs sur la Côte Nord, que par voie maritime. Les chiens-loups y étaient aussi nombreux que les gens et ne vivaient guère que des têtes de morues et autres détritiques abandonnés sur la plage par les pêcheurs. Comme il n'y avait pas de quai, les bateaux ancrèrent en rade. Marchandises et passagers étaient transportés à terre en canots. Inutile de dire que le pays n'était pas propice aux aménités de l'existence!

Un jour, à bord du navire venant de Québec, se trouvait une jeune femme, la nouvelle maîtresse d'école, accompagnée

d'un petit chien qu'elle prit sur ses genoux. Hélas! Le beau loulou blanc avait une voix criarde... À l'appel de ce repas inespéré, une vingtaine de chiens-loups affamés se lancèrent à la nage. La meute se rapprochant du frêle esquif, une décision s'imposait, rapide et sans recours. En dépit des pleurs de la pauvre femme, le malheureux loulou fut lancé par dessus bord dans les gueules béantes. Tôt ou tard...

Lorsque papa eut seize ou dix-sept ans, il obtint de son père de l'accompagner dans une expédition d'hiver. Il dut interrompre ses cours à l'École Normale. L'intrépidité, la vive intelligence et l'endurance de l'adolescent impressionnèrent les vétérans du *parti*. Tant pis pour les études qui se poursuivraient tant bien que mal entre les voyages. Sa *vocation* était irrémédiablement fixée. C'est ainsi qu'il allait devenir ce qu'on nomme en anglais *a practical land surveyor*, explorateur, hydrographe, etc.

À l'âge de dix-sept ans précisément, durant les vacances dans une pension de famille, il faisait la connaissance de maman, fille de Frédéric Kastner, Strasbourgeois, professeur de français et d'allemand au Québec Protestant High School. Il en tomba follement amoureux, et pour toujours. Ils n'avaient en commun que leur âge et une attraction réciproque. La même année, mort subite du professeur Kastner. Maman quitte le High School pour suivre une amie dans un couvent de la Congrégation de Notre-Dame. Dûment convertie au catholicisme, elle se croit la vocation religieuse. Elle ne quittera la communauté que cinq ans plus tard pour épouser mon père qui, à l'époque, s'occupe de cartographie dans les bureaux du Gouvernement fédéral à Aylmer. Elle ne pouvait deviner qu'il « reprendrait bientôt le bois ». De toutes manières, cela n'eut rien changé. L'amour a des raisons que la raison ne comprend pas.

Lorsque j'étais au pays, habitant Montréal, puis Ottawa, je me rendais aussi souvent que possible auprès de mon père.

Il m'entretenait du passé, des vieux amis. Un seul d'entre eux survivait, M. Gallagher, ingénieur-civil, de Québec. Ils se parlaient assez fréquemment au téléphone, malgré que papa eût du mal à composer les numéros, même à l'aide d'une forte loupe. Je lui proposai donc un jour d'appeler le vieil ami. Je m'identifie et la conversation s'engage, animée, captivante. Oui il me connaît par l'intermédiaire de mon père; au courant de mes voyages, il a lu mes reportages sur de lointains pays. Un homme charmant, s'exprimant en un français excellent émaillé de citations classiques. Et il en vint à parler de papa, assis à proximité et qui suivait notre conversation, son ouïe étant aussi fine que sa vue était faible. Évocation du passé, des travaux et des jours, puis: «Dommage que Pierre ne se soit pas donné la peine d'obtenir son diplôme... Il était «sur le terrain» le plus capable de nous tous...» À ce moment, je vis se rembrunir le visage de papa. Le vieil ami venait de toucher la corde sensible, vibrante encore des reproches muets de sa femme. Comme tout le monde, mon père avait son talon d'Achille. Chez lui c'était l'orgueil—un orgueil presque viscéral. Et une égale fierté, qualité *in se* mais qui ne facilitait pas les rapports professionnels ou autres. Toute sa vie et, partant, celle de sa famille, s'en ressentirait.

À la suite de la *telefonata*, papa m'expliqua que depuis le début et jusqu'aux années 20, sa qualité de *practical land surveyor* avait suffi, les contrats d'arpentage étant obtenus par son père qui n'avait qu'à y apposer sa signature. Par la suite, le Gouvernement s'était mis à exiger de l'exécutant le diplôme en bonne et due forme. Un délai était néanmoins accordé à ceux qui désiraient se qualifier officiellement.

«Mais pourquoi, demandai-je, ne t'es-tu pas soumis à ces exigences, importantes pour l'avenir. Il ne s'agissait, si je comprends bien, que de cours de rattrapage en trigonométrie? Durant les longs mois de quasi-chômage il eut été facile...»—

«Moins que tu ne croies, ma fille. En ce temps-là, l'éducation des adultes n'était pas encore à la mode. Et je ne me voyais pas, avec mon expérience et mes connaissances pratiques, retournant sur les bancs de l'école.»

Et la conversation de reprendre, plus légère, quoique se rapportant au sujet qui m'intéressait; car je voulais trouver réponse à des questions que je me posais depuis longtemps. Par exemple: pourquoi ces hommes par ailleurs si ingénieux, si débrouillards, n'avaient-ils pas cherché à adoucir les conditions de vie en forêt?

Il aurait pu me répondre que l'humanité s'était ingéninée depuis des millénaires à construire des temples, des monuments, des palais d'une splendeur inouïe, avant de s'assurer le moindre confort. Chauffage, sanitaire, hygiène lui étaient demeurés inconnus sauf, dans une certaine mesure, chez les Grecs et les Romains. Après quoi, tout était retombé dans le néant. Il y a à peine trois siècles, à Versailles même, la Galerie des Glaces ne faisait pas oublier la glace dans les pots et bassins qui servaient à la toilette; ni les beaux atours et les perruques poudrées, la puanteur qui s'en dégagait, outre celle qui émanait des fameuses *garde-robes* (vx.) à la chaise percée...

Négligeant ces considérations, dont nous nous étions fréquentes fois entretenus auparavant, papa me répondit, songeur, que ce n'était pas dans les habitudes de se dorloter, qu'on n'en avait ni le temps ni les moyens...

«Quand même, insistai-je, n'auriez-vous pas pu, au moins, vous protéger contre certaines petites misères. Entre autres, ce fléau qu'étaient les maringouins (moustiques), dont tu me disais qu'ils pouvaient rendre fou le novice allergique à leurs piqûres?»

«On n'y pensait pas... Au besoin, la fumée d'un petit feu de bois vert aidait à les éloigner. Mais...tu me rappelles une

histoire! C'était au cours d'une expédition d'été, en pleine saison des moustiques. Un Français faisait partie de notre équipe. On avait avironné toute la journée. Le soir venu, on s'arrête pour casser la croûte et pour dormir. Par temps chaud on ne se donnait pas la peine de dresser les tentes; sur les branches de sapin fraîchement coupées, on étendait sa toile et on dormait à la belle étoile, enroulé dans sa *couverte* de laine, pas trop gênés ni protégés par la fumée... Or, voilà-t-il pas que notre Français s'en va tailler quatre piquets de trois pieds chacun, les plante aux quatre coins de son «lit», et tend là-dessus une grande pièce de coton à fromage en guise de moustiquaire. Et toute la bande de le railer. Ça nous paraissait un peu fantaisiste, un peu...efféminé. Mais, le lendemain matin, il se réveille frais et dispos tandis que nous...» Et il conclut: «Par la suite, je me suis toujours muni de coton à fromage».

À la suite de quelques nouvelles expéditions auxquelles il devait participer, non plus comme chef de parti mais comme adjoint, papa renonçait à son métier de prédilection—pour chercher quelque chose qui s'en rapprochât un peu. Il se vit offrir par la Laurentian Forest Protective Association, la direction de la protection contre le feu des vastes réserves forestières de la Côte Nord, exploitées par les compagnies américaines de pâte et papier, à partir de *villes fermées*<sup>1</sup>, telles que Franklin, Pentecôte, Shelter Bay, etc.

Les moyens de protection étaient rudimentaires, et grande la responsabilité des garde-feu. Les tours, munies d'instruments de contrôle, érigées loin en forêt, mais qu'il fallait visiter régulièrement, n'étaient reliées entre elles ou avec la ville par

---

1. On nommait *villes fermées* ces agglomérations qui n'existaient qu'en fonction de la Compagnie de pâte et papier. Celle-ci n'autorisait sur son territoire aucune activité étrangère, commerce, hôtellerie ou autre.

aucun moyen de communication téléphonique ou télégraphique. Il incombait aux hommes, lorsque le moindre soupçon de fumée était aperçu du haut d'une tour, d'aller vérifier sur place. Il s'agissait souvent d'un simple feu de campement indien. La circulation en forêt était très sévèrement contrôlée à l'aide de permis, et les Indiens étaient prudents. En cas d'incendie on n'avait d'autre recours que les tranchées pour circonscrire le fléau.

Pour voyager de l'une à l'autre des villes fermées, papa disposait d'une goélette: la Minnie-Mae, joli voilier assisté d'un moteur à l'huile brute. Le capitaine, un brave homme, m'en avait appris la manoeuvre et mon père s'enorgueillissait de mes exploits. Comme j'avais le pied marin, il me permettait souvent de l'accompagner dans ses déplacements.

Donc, pour papa, retour par la bande à ses anciennes amours. Ce fut d'abord Franklin où le colonel McCormick (magnat de l'industrie de la pâte à papier et de nombreux journaux américains) mit à notre disposition sa vaste et confortable *guest-house*. Agréable ce patelin, où nombre de gens dénommés Paspaias (originaires de Paspébiac), avaient un parler savoureux; par exemple: «Espérez-moi en bas de l'échelle» pour «attendez-moi au pied de l'escalier». McCormick, informé des connaissances étendues de mon père, comptait retenir ses services. Pour commencer, il l'avait chargé de sondages hydrographiques en vue de la construction d'un quai ou d'un moulin, plutôt que de recourir à son propre personnel. Au grand dépit du directeur local, un certain Mister L., culotte de golf 1920. Pas question pour papa de consentir à servir sous ses ordres. À l'eau le *job* intéressant.

Ensuite, ce fut Pentecôte. La L.F.P.A. y faisait construire une maison à notre intention en même temps qu'un camp pour les garde-feu. Nous y viendrions passer l'été suivant.

De ce petit bled, je conserve de vifs souvenirs. Le site lui-même ne manquait pas d'attraits. Il avait la forme d'un navire

vu de profil, entouré sur trois côtés par la rivière Pentecôte, véhicule liquide des billes de bois venues de l'intérieur. La maison du gérant de la Compagnie ainsi que la nôtre occupaient, si l'on peut dire, la superstructure de ce navire imaginaire. Et le reste du village dégringolait en pente raide jusqu'au niveau du fleuve. Une route en lacets conduisait jusque chez-nous et s'arrêtait là. Un *short-cut*, bientôt pratiqué dans l'escarpement, nous permettait d'atteindre rapidement le centre du village. Papa et nous, les enfants, empruntions régulièrement ce raidillon.

À une centaine de mètres campaient deux ou trois familles d'Indiens, descendus à la mer, comme chaque année, pour échanger leurs fourrures au magasin de la Compagnie contre des provisions, fusils, pièges et autres articles; c'était pratique admise, parce que, payés en argent, ces enfants de la nature gaspillaient promptement jusqu'au dernier sou, quitte à s'endetter ensuite pour acheter le nécessaire.

Un soir, les entendant jouer de l'accordéon, papa et moi avions eu l'idée d'aller leur rendre visite. Six ou sept hommes étaient assis à même le sol dans l'une des tentes. À notre arrivée, la musique cesse brusquement. Qué-qués (salutations) d'usage, et tous de rire, intimidés. Papa les prie dans leur langue de continuer à jouer. Rien à faire; ils rient de plus belle, les mains au visage. Alors, à la revoyure! Mais à peine étions-nous sur le chemin du retour que l'accordéon reprenait son rythme endiablé!

Seul inconvénient à ce voisinage par ailleurs sympathique, les hurlements de leurs malheureux chiens-loups, enchaînés loin dans le bois, et auxquels ils ne donnaient à boire et à manger que par intermittences—de quoi les maintenir en vie pour le moment où, l'automne venu, ils repartiraient dans leurs territoires de chasse. Cette inconsciente cruauté révoltait ma mère, lui empoisonnait l'existence. Mais nous n'y pouvions rien. C'était dans les moeurs des Esquimauds, des Indiens et de bon nombre

de Blancs—ça l'est peut-être encore—d'abuser de ces vaillantes et intelligentes bêtes que sont les huskies.

Le premier été à Pentecôte, celui de la construction de notre habitation, papa étant seul avait invité son adjoint, Albert Déry, un bon et solide gaillard, à partager son logis. Or, il se produisit là une de ces histoires extraordinaires à la Edgar A. Poe qui figuraient au répertoire de mon père. Il n'était pas superstitieux, mais... «Il y a des phénomènes qui ne s'expliquent pas», disait-il parfois.

Par une belle journée de fin d'été, Albert Déry s'était embarqué sur la Minnie Mae avec des copains, pour assister au Field Day de Shelter Bay. Il devait rentrer tard dans la nuit. Histoire de passer le temps, mon père était descendu à l'hôtel, seul lieu de réunion de l'endroit. Les hommes y prenaient quelques verres de bière en causant.

Au moment de rentrer, toujours aussi souple, il empruntait le raidillon qui menait en cinq minutes de l'hôtel à la maison. Or, à mesure qu'il approche, il entend des plaintes, de déchirantes lamentations. En trois bonds il est sur la galerie. Albert Déry serait-il déjà de retour, un peu «chaudasse» ou malade? Impossible. La porte est fermée à clef de l'extérieur et les fenêtres sont closes. Alors? De l'intérieur, les lamentations semblent venir du dehors. Pourvu d'une puissante torche électrique papa inspecte le toit, les environs. Rien de rien. Retour dans la maison. Du rez-de-chaussée, les gémissements viennent de l'étage. De l'étage ils viennent d'en bas. Nouvelle inspection avec la torche électrique. Le sabbat continue, ici, là, partout et nulle part en particulier. Il se pince pour s'assurer qu'il ne rêve pas. Aïe! Aïe! Aïe! Il songe un moment à aller réveiller les Indiens pour les prendre à témoin... Pas question; ils ne viendraient probablement pas et s'ils venaient et que les cris avaient cessé... Ou pis encore, si les lamentations continuaient de plus belle? Aucun Indien n'ap-

procherais plus jamais de lui, ni de ce lieu hanté. Alors il s'assoit tranquillement, fume sa pipe, perplexe. Vers les trois heures du matin le toc-toc du moteur auxiliaire de la Minnie-Mae résonne au loin sur la mer calme. Peu à peu les lamentations diminuent, s'apaisent... De longtemps il n'en parla à personne et il eut volontiers oublié l'incident, n'eut été ce qui arriva quelques années plus tard à son ami Déry.

Le départ pour la Côte Nord avait lieu chaque printemps dès que le fleuve était débarrassé des glaces. Le moment était venu et la Minnie-Mae attendait à quai. La veille, Albert Déry s'était amené de Saint-Raymond où il habitait chez ses parents. Il s'était présenté au bureau de la L.F.P.A., avec ses bagages, disant à papa qu'il les reprendrait le lendemain à l'embarquement. Le lendemain, pas d'Albert Déry, ni le surlendemain. Étant donné le caractère sérieux, responsable, de ce célibataire dans la trentaine, il ne pouvait être question de saoulerie ni d'escapade. Le départ fut retardé, l'alerte donnée à la police. L'enquête se poursuivit jusqu'en Californie où Albert avait une soeur ou une cousine. On ne le revit plus. Jamais.

De Pentecôte, je m'amenais à Québec à l'automne, pour commencer, en retard, l'année scolaire. Une autre histoire.

Vers cette époque, j'accompagnai papa aux Sept-Isles, où il y avait maintenant un quai auquel on amarra la Minnie Mae. Comme au temps jadis il y avait toujours les chiens-loups affamés. Et au moins un cheval. En liberté lui aussi. Plus des nuées opaques de maringouins. Nous étions les hôtes de Dan Smith, fils de l'ancien agent de la Hudson Bay Co., qui avait hérité du même poste. Ma chambre se trouvait au rez-de-chaussée. La nuit venue et tout le monde endormi, le cheval qui s'ennuyait, se prit à ruer énergiquement contre la maison, presque à hauteur de ma fenêtre. Et les moustiques! Aussi agressifs que le cheval et encore plus affolants, car ils s'infiltraient jusque sous mes draps. Aller-

gique à leurs piqûres, je dus aller réveiller mon père pour me faire ramener à bord de la Minnie Mae. «Comme ta maman, tu n'es pas née pour la Côte Nord», remarqua-t-il tristement.

Naturellement, à Pentecôte, je m'étais fait des amis—en particulier une jeune fille, Emilie D., que sa gentillesse et sa distinction naturelle plaçaient au-dessus de sa condition. J'allais parfois chez elle pour l'entendre jouer de l'accordéon. Elle tenta en vain de me l'enseigner, sauf pour un petit air que je me rappelle encore! Sa mère, espérant la marier au médecin de la Compagnie, prenait de grands airs et s'appliquait à bien parler. Ce qui donnait, entre autres formules hilarantes: «C'est toussse», pour «c'est tout», et «Monsieur le mé-de-cin».

Bref, l'épisode de la L.F.P.A. prit fin lorsque papa se brouilla avec le gérant écossais qui, de Québec, *donnait des ordres* aussi péremptaires qu'irrationnels. Maman, cette fois, n'eut pas de regrets. Elle en avait jusque là de la Côte Nord sous tous ses aspects. Quant à moi je regrettai la Minnie-Mae, Emilie et les plaisirs de la chasse... à l'épinette. Armée de ma carabine 22 et aimant trop les bêtes pour songer à en tuer, je m'exerçais à décapiter d'une seule balle, ces arbres si nombreux, si déprimants.

Astreint à trouver un nouveau gagne-pain, papa se lança derechef dans une activité connexe des choses du bois: le commerce des canots de toile et des moteurs hors-bord. À cet effet, il loua une vaste salle dans un vieil immeuble de la rue Notre-Dame, à Québec, de biais avec la belle vieille église de ce nom. Il s'agissait des canots Chestnut fabriqués en Nouvelle-Écosse et adaptés aux besoins des professionnels, chaque modèle destiné à un lieu, à un usage spécifique. Or, conformément à son caractère, mon père refusait catégoriquement de vendre tel type de canot qu'il jugeait dangereux pour l'acheteur inexpérimenté. Inutile d'ajouter que le métier de commerçant, exercé avec de tels

scrupules, n'enrichit pas son homme!

La boutique, cependant, devint bientôt le rendez-vous d'un assortiment étonnant de personnalités, attirées par sa réputation ou par l'intérêt de sa conversation. Il avait toujours le mot drôle, jamais méchant. À un habitué qui se vantait d'avoir vendu sa propriété trois fois plus qu'elle ne valait, il fit remarquer: «Comme le père Un Tel de l'Île d'Orléans, vous avez donc dépassé trois fois votre idéal!» Ou encore, à un tout petit homme—un inconnu—qui avait annoncé sa venue au téléphone d'une voix profonde, dont on aurait pu croire qu'elle émanait d'un colosse, il s'exclama joyeusement en l'apercevant: «Vous êtes le bienvenu! À vous entendre j'avais craint de voir apparaître un redoutable géant!»

Parmi les visiteurs les plus prestigieux dont je me souviens (je m'acquittais alors de la correspondance du bureau) il y eut Lincoln Ellsworth, l'explorateur américain des pôles nord et sud, dont un archipel de notre Arctique porte le nom. Un homme extrêmement sympathique et intéressant. Et Giovanni Petrina, autre Américain, peintre de la nature, de la faune nordique, et illustrateur de plusieurs livres dont il m'offrit des exemplaires, entre autres *Trails of the Troubadours* que je conserve dans ma bibliothèque.

Il y avait aussi, presque quotidiennement, une foule de concitoyens, avocats, notaires, navigateurs, colonels à la retraite, disposant de nombreux loisirs—les temps étaient durs pour tout le monde. Et certains oisifs accidentels: une paire de contrebandiers malchanceux. Ils s'étaient fait pincer par les agents de la R.C.M.P., dans les eaux... enivrantes de Saint-Pierre et Miquelon. De braves gars qui gagnaient leur pain en aidant la Prohibition à enrichir certaine de nos gloires cosmopolites (maintenant milliardaire et respecté, cela va de soi!) et qui n'aurait pas levé un de ses doigts crochus pour défendre ses gens, laissant crever

de faim leurs femmes et enfants durant les périodes de taule.

Et il y avait, évidemment, les visiteurs d'occasion venus de la Côte Nord où tout le monde connaissait papa et savait pouvoir compter sur son aide. Un jour de printemps, peu après l'ouverture de la navigation, une étrange créature se présente, aussi large que haute dans ses vêtements fourrés: un Esquimaud pur-sang. Il s'avance timide et souriant en dépit d'une énorme fluxion à la joue. Papa identifiant aussitôt ce représentant d'une race pour laquelle il avait autant d'admiration que de respect, se précipite pour l'accueillir. Sans un mot (ne connaissant que sa propre langue), notre bonhomme tend un bout de papier. C'est un billet du Père missionnaire de Natashquan relatant les aventures de son protégé: descendu des hauteurs de la Péninsule—des centaines de kilomètres—le brave est conduit chez le bon Père qui, voyant son état, le met sur la piste de papa, via un bateau en partance pour Québec. La fluxion? Notre Esquimaud ayant découvert que les Blancs, lorsqu'ils perdaient des dents, s'en faisaient poser d'autres, avait résolu d'en faire autant. Et d'en sculpter quelques-unes en ivoire. Puis, stoïquement, se les enfonçait dans les gencives à coups de maillet... Ayant lu la lettre, papa se met à rire silencieusement, à peine étonné, et entraîne son nouvel ami à l'Hôtel-Dieu, où il le confie à sa cousine et amie, Supérieure de l'institution. Guéri, le brave retourna à ses déserts de glace muni d'une vraie prothèse, un *dentier*, qui fit son orgueil et son bonheur. On a besoin de toutes ses dents pour manger viandes et poissons crus.

Papa ayant maintenant dépassé la quarantaine, et les canots de toile ne servant plus guère que pour le sport (on employait désormais l'hydravion pour les relevés topographiques, et il avait dessiné un modèle qui s'adaptait à la carlingue de ces appareils), le moment était venu d'explorer d'autres paturages...

De nouveau ses regards se tournèrent vers sa chère Côte

Nord. L'idée lui était venue de doter cette région déshéritée, privée de tout moyen de transport en commun, du service d'autobus auquel j'ai fait allusion au début de ce récit. Mais... il y avait un *mais*, et de taille. Sur le parcours anticipé, la mauvaise route était coupée de quatre puissants cours d'eau que n'enjambait aucun pont... Les autobus, de taille assez considérable, devraient être transportés d'une rive à l'autre en bac. On imagine les difficultés que soulevait pareille entreprise! Le financement difficile, l'obtention du permis, disputé à une compagnie québécoise solidement établie et qui prévoyait la construction éventuelle d'une bonne route, de ponts sur les rivières<sup>2</sup>. Sans compter la mentalité de la population locale! (Des *colons* disait péjorativement mon père pour décrire ces éléments hétérogènes, chicaniers, chapardeurs, paresseux.) De là la quasi-impossibilité de trouver sur place des employés responsables. Et par voie de conséquence, la mise à contribution de ses fils.

Cahin-caha, à travers des épreuves sans nombre, aggravées bientôt par le départ de deux de mes frères en âge de se marier et désireux de s'établir, cet homme au courage indéfectible, rendit l'affaire à peu-près rentable. (Soit dit en passant, aucun religieux, homme ou femme, n'avait à payer à bord de ces autobus.) Lorsque l'âge l'obligea à ralentir son tempo, il vendit le permis d'opérer, le matériel roulant, les terrains. Et en tira suffisamment pour assurer ses vieux jours et ceux de sa femme. Ultime manifestation d'orgueil, il laisserait aux quatre enfants survivants chacun sa part d'un modeste héritage.

Stabilisée depuis plusieurs années dans sa maison de Château d'Eau, avançant en âge et souffrante, maman avait eu le loisir de récapituler son existence à bâtons rompus, et de médi-

---

2. Après quelques années, une route convenable et trois ponts furent construits. Il ne resta plus qu'une rivière à traverser en bac: la Bersimis.

ter une revanche non dépourvue d'humour noir. . . . Sans en parler à personne, elle prenait les mesures nécessaires pour se faire inhumer dans le lot de sa famille protestante, au cimetière Mount Hermon.<sup>3</sup> Quand elle mourut à quatre-vingts ans, toujours la convertie croyante et pratiquante, sûre de se retrouver parmi les siens dans la Vie éternelle, la surprise fut grande! Ce fut le seul véritable chagrin qu'elle eut jamais causé à son mari. Chagrin d'autant plus cuisant qu'il croyait n'avoir rien à se reprocher. Jamais il ne lui était venu à l'esprit qu'on eût pu préférer une existence bourgeoise et stable à celle, riche d'aventures et d'imprévus, qu'il avait vécue.

Durant les quinze années qu'il survécut à ma mère, il demeura chez lui, patriarche philosophe, accueillant, plein d'humour. Grâce à la présence aussi dévouée que discrète de mon frère Roger et de ma belle-soeur, venus s'installer dans l'appartement à l'étage, il avait l'illusion de pouvoir se débrouiller seul. Aussi souvent que les circonstances le permettaient, nous nous retrouvions sous son toit.

Quelques mois avant sa mort, ma soeur Simone était venue de Rome pour le voir. Douée du même humour que son père, elle lui demande à l'improviste: «Dis papa, cela ne fait-il pas un drôle d'effet d'avoir des *enfants* de notre âge?» Moment d'hésitation, large sourire et: «Je n'avais jamais pensé à ça. . . Tu sais, nos enfants sont toujours nos enfants. Et quand la vue baisse, on ne les voit pas vieillir: la loi de compensation!»

---

3. Au début du dix-neuvième siècle, le terrain en fut offert à la communauté protestante de Québec par Jacob Pozer. Originaire de Strasbourg, cet Alsacien avait fait fortune dans son pays d'adoption (on l'appelait le Seigneur de la Beauce), s'y était marié et avait eu de nombreux enfants. L'une de ses filles, Henrietta, épousait un autre Canadien de récente date: Thomas William Lloyd, de Londres, Angleterre, mon arrière grand-père maternel.

À chaque visite nous nous étonnions d'entendre de nouvelles histoires, des souvenirs inédits, des détails se rapportant aux amis décédés. Il en avait eu de fidèles. Entre autres, Bob Skeen. Écossais-métis, tuberculeux et «condamné» comme on disait alors, le jeune homme avait pris le bois pour y aller mourir comme un animal blessé. Dans la région de l'Abitibi où, devenu trappeur, il n'avait de contacts humains qu'avec les trappeurs indiens et les commis du petit poste de la Hudson Bay Co., où il vendait ses peaux et s'approvisionnait. Un jour il apprit que papa se trouvait dans les parages avec un groupe d'arpenteurs. Nuitamment il avait marché des kilomètres en raquettes pour venir déposer, à l'entrée de sa tente, une bouteille du meilleur whisky. Et s'en était allé sans donner l'éveil. Quelques années plus tard, le squelette de ce bon géant, à moitié dévoré par les bêtes de la forêt, était retrouvé par hasard par des chasseurs indiens.

Et d'une autre: «C'était encore en Abitibi, loin à l'intérieur des terres. Il y avait là un camp en bois rond garni de *bunks* (lits superposés) et flanqué d'un appentis, où nous passerions la nuit plutôt que de dresser les tentes. Une huitaine d'hommes en tout, y compris le *cook* et son chien dans l'appentis. La neige épaisse était couverte d'une croûte de verglas. Le dernier à sortir pour la «petite précaution» avait noté qu'une neige légère s'était mise à tomber. Alors qu'on commençait à s'endormir, des bruits troublèrent la nuit; bruits familiers, comme ceux d'un attelage qui s'approche. «Un sauvage»<sup>4</sup> remarque quelqu'un. Et dans l'appentis le chien du cuisinier se met à japper. Durant un bon moment, on croit entendre les piétinements d'un homme qui détellerait son équipage, et les craquements du verglas piétiné.

---

4. Le mot «sauvage» était jadis couramment usité dans le sens que lui donnait Chateaubriand, c'est à dire: enfant de la nature.

«Dormons», dit un autre. Il va se creuser un trou et y dormir parmi ses bêtes; ça tient chaud.» La lampe éteinte, tous s'endorment paisiblement. Le lendemain, cependant—le moindre incident est événement en forêt—on s'empresse d'aller vérifier les suppositions de la veille. Stupeur! Derrière le camp, d'où les bruits semblaient venir, pas la moindre trace d'homme, de traîneau ou de chiens...»

—«Mais papa, ça n'aurait pas été un léger tremblement de terre, qui aurait fendillé la *croûte* et produit cette... illusion collective?»

—«Impossible. Tous ces hommes à l'oreille exercée... et le chien du cuisinier?»

Il ne fallait pas toujours le croire, mais il nous enchantait! Par sa façon de *dire*.

Maintenant, finies les bonnes histoires. Fini aussi le bref essor de cette Côte Nord qu'il avait tant aimée. Port Cartier, Schefferville, Gagnon, Fermont, etc., villes champignons nées de la demande pour nos produits forestiers et miniers, se transforment rapidement en villes-fantômes. Le *boom* n'aura pas duré un demi-siècle. On trouve plus ailleurs, et à meilleur compte...

Mort d'un homme, mort d'une époque. Le monde aura fait plus de chemin entre la naissance de mon père en 1887 et sa mort en 1983, qu'il n'en avait fait précédemment durant de nombreux siècles: de l'attelage à l'automobile, de l'automobile à l'avion, et de l'avion aux engins interplanétaires. Deux guerres mondiales, sans compter les autres... L'effondrement des grands empire coloniaux... et de la moralité publique. Mon père a suivi avec émerveillement, avec stupeur aussi, cette métamorphose.

Les dix derniers mois auront été les plus pénibles de sa vie. Après la rupture du col du fémur, il avait dû se résigner, lui si farouchement indépendant, à l'idée de finir ses jours dans la dépendance d'autrui, rivé à un lit d'hôpital. De mois en mois,

à chacune de mes visites, je le trouvais plus décharné, amoindri. C'était d'autant plus triste qu'il en était profondément conscient. «La vieillesse est un naufrage», aurait dit Charles de Gaulle en sortant de chez Churchill qui s'éteignait lentement sur la Côte d'Azur. Un naufrage!

Et pour aggraver cette misère, il y avait le chapelain, petite grenouille de bénitier, qui s'entêtait à le vouloir convertir. Nous eûmes à intervenir énergiquement pour qu'on le laissât mourir en paix. Car en paix, il l'était avec lui-même, convaincu d'avoir été sa vie durant, un parfait honnête homme. De cette honnêteté qui n'a rien à voir avec la peur du diable. Comme bien d'autres chez-nous, la politique du *crois ou meurs* l'avait rebuté. Incroyant, il l'était devenu, irrémédiablement. Il n'avait rien contre la religion, ni contre ceux qui exercent leur ministère avec tact, avec intelligence et discernement; il respectait ceux-là et comptait parmi eux plusieurs amis. Mais il en voulait à ceux qui prétendaient *imposer* leurs croyances. L'Histoire ancienne, et moderne, nous en apprend beaucoup là-dessus.

Il fut inhumé auprès de ma mère au cimetière Mount Hermon; ce beau vieux cimetière, qui s'étend depuis le Chemin Saint-Louis jusqu'à la falaise surplombant le St-Laurent.

DEUX CONTES



## TOUTE RESSEMBLANCE AVEC...

Réjean Bonenfant

Il y avait d'abord eu Emma qui était née dans les faubourgs de la petite pologne, à peine visible dans le grisé de la minuscule maison que bordait la cour de triage de la compagnie ferroviaire. À cinq pas de la voie ferrée, cette longue échelle que les Anges Déchus avaient, pour se venger, laissé glisser sur la terre, la petite Emma avait dépensé toutes les heures de son enfance à espérer la venue du train, à regretter son passage si fugace. À parler net, elle avait passé son enfance à rêver. À la nuit montante, le front appuyé à la vitre embuée de la fenêtre de sa chambre, véritable écran à dégivrer, elle regardait venir le train et son projecteur puissant, ce phare unique et éphémère.

Ce qu'elle aimait plus encore que sa collection de poupées de porcelaine assises, c'était le train des voyageurs qui roulait à folle vitesse. Les compartiments éclairés, les rideaux tirés, voilà que tout était en place. Tout s'animait. Un monde de profils. Les fenêtres du train offraient leurs images à un rythme insensé et Emma aimait se dire que, dans cette frénésie et ce vertige où le train lui faisait mille clins d'oeil horizontaux, se cachaient des personnages, des drames et peut-être des rires. Si seulement le train acceptait, ne serait-ce qu'une toute petite et seule fois, de s'immo-

biliser devant sa fenêtre au lieu de débiter ses vingt-quatre fenêtres/seconde!

C'est bien connu, les kaléidoscopes étourdissent les rêves; ceux qu'Emma faisait dans la grisaille de sa chambre et de ses douze ans. Emma n'a pas l'âge de ses rêves mais les rêves de son âge: interminablement, elle pense à l'Empereur Charmant qui viendra dans un grand train blanc pour l'emmener elle ne savait où. Probablement dans la banlieue de Cythère, au coeur même de l'Eldorado. L'Empereur serait beau et tendre et amoureux. Ce ne serait qu'une question de temps; les échelles des Anges redeviendraient verticales. Ce fiancé de porcelaine lui dirait:

— Il ne manquait que toi à ma collection.  
et elle entendrait:

— Il ne manquait que toi à mon bonheur.  
Le fiancé avouerait:

— Je suis tellement vide, si tu savais...  
et elle comprendrait:

— Ma vie était tellement vide avant de te connaître.  
L'empereur proclamerait:

— Si tu savais à quel point j'ai envie de toi!  
et elle entendrait:

— Je n'ai un sexe que si tu le veux, que si tu le désires vraiment. Au son des harpes il l'inviterait à danser. La machine à paroles se mettrait en branle; le moulin à prières implorerait. Dialogue de l'offre et de la demande. Elle n'entendrait pas tout à fait la dernière réplique de son amoureux qui s'époumonnerait dans le bruit de ferraille des trains qui partent:

— J'ai envie de te mettre au monde!

Toute frémissante du songe de la vie en différé Emma n'a pas vu que le train, ce soir-là, s'était immobilisé quelques instants devant sa fenêtre et qu'un gamin, Marc, s'était amusé tout le temps qu'avait duré l'arrêt à lui faire mille grimaces qu'elle n'avait pas vues. Elle souriait béatement. Puis, pendant une fraction de seconde de lucidité elle comprit, voyant repartir le train blanc, que ce train s'était effectivement arrêté chez elle. Déchirure muette en elle, comme une asphyxie subite où elle devine que la vraie vie s'effiloche. C'est de ce moment d'inattention qu'elle conservera toute sa vie la certitude qu'elle avait passé à une lieue à peine de son destin. De son bonheur, croira-t-elle alors.

Marc pleure seul dans le coin de la banquette en essayant d'oublier la taloche de son père. Ce dernier a repris sa conversation avec son banquier de voisin. Marc voudrait que son père ait mal à la main, qu'il ressente cette même brûlure que lui-même endure sur sa joue. Sa mère veut bien le consoler mais Marc ne veut pas. S'il pouvait parler il répondrait: «C'est lui qui m'a fait mal, c'est à lui de me consoler».

\* \* \*

La vie continue, engagée dans une tête à claques. Imagination locomotrice. Arrêts fréquents. Seul exutoire possible à la mesure de ses fantômes et de la soif incontrôlable de vie qui le dévore, Marc se retrouve au conservatoire. Théâtre-cinéma. On raffole de son image: frondeur, macho, belle gueule. La belle jambe. Il l'a, «la meilleure façon de marcher». Pacte avec l'image. Consolidation de sa superbe.

Mais, de plus en plus, Marc se retrouve sur les voies d'évitement. Ce sont les correspondances qui ne coïncident plus. Les destinations qui fuient. Il s'embarque pour Cocagne et se

retrouve ailleurs, perdu, seul. Plus démuné chaque soir, plus seul bien qu'entouré. Abusé, croit-il. Faussement aimé. «Je n'ai un coeur que si tu le veux, que si tu le désires vraiment», murmure-t-il à sa dixième copine enfuie, tout hébété dans le sombre de ses insomnies.

Un soir il vit le dernier film de Girod, *La Banquière*. Il reconnut la jeune Emma à qui il avait, enfant, fait mille grimaces. Elle incarnait avec une tristesse infinie le personnage de Madame Eckhert; il avait été pris de vertige. De retour chez lui, une nausée incommensurable s'était emparé de lui, totalement. Une tristesse sans raison, sans nom, une grande détresse, une indifférence exemplaire devant tout et tous. Et c'est à ce moment précis où Marc se regardait bêtement dans la glace, sans se voir, qu'il reçut le télégramme du petit dieu metteur en Cène qui lui disait:

— Besoin absolu de toi. Il n'y a que toi pour pouvoir jouer de l'autre côté de l'écran. Stop. Tu y joueras le rôle de Patrick et le rôle de Romy, ta partenaire, sera interprété par Emma. Stop. Quant à toi, si tu acceptes, ton billet, un aller simple il va de soi, se trouve dans le placard. Stop. Il ressemble étrangement à un fusil. Stop. N'accepte que si tu le désires vraiment. Stop.

C'est ce soir-là que Marc signa son engagement et rejoignit la troupe des Enfants du Paradis qui n'attendent plus désormais qu'Emma pour débiter le grand tournage.

Le coeur d'Emma se rendit finalement aux nombreux ultimatums du petit dieu de la mise en terre, lequel avait revêtu son habit blanc de chef de gare. Le coeur d'Emma n'avait pu supporter le spectacle du Train Blanc immobilisé devant chez elle. Il avait éclaté, son coeur. Emma, majestueusement, gravissait maintenant la longue échelle des Anges, redevenue verticale, et allait inscrire son nom vis-à-vis celui du personnage qu'elle incarnerait désormais: Impératrice Romy.

Vraiment, pensait-elle alors, THE SKY IS NOT THE LIMIT...

## UNE FLEUR DE CARMIN

Réjean Bonenfant

Entre les bulles de savon qui recouvrent la surface du bain, au sein des innombrables interstices, au milieu de tous ces entrelacs liquides s'infiltré une mare de sang. De rouges spirales dansent autour du manche d'ébène du poignard de Vieux-Louis. Tout est resté coincé dans la cage thoracique de Simon. Maintenant, le carmin et l'orange se disputent la transparence de l'eau et dessinent une grosse fleur aux larges pétales.

Longtemps, Vieux-Louis l'a regardée, cette fleur, hypnotisé, puis il s'est traîné jusque sur la galerie; le soleil se lève lentement. Il s'interdit de bouger. Il cherche à comprendre ce qui est arrivé. Ah! ce qu'il aurait aimé raconter des histoires aux Enfants de son enfant, aux Fils de son fils si seulement ce dernier avait consenti à être un homme! Un homme comme lui, pense-t-il, un vrai mâle! À ces Enfants-là il aurait raconté la légende du Pavot telle qu'elle lui avait été rapportée par son père, telle que tous ses ancêtres l'avaient tour à tour transmise à leurs descendants pelotonnés à leurs pieds. Il aurait commencé ainsi:

*Une fois, il y a très longtemps, un vieux sage habitait dans une hutte. Il était si vieux qu'il avait fini par croire*

*que les dieux l'avaient oublié sur les rives de son fleuve. Vous devinez que cela se passe dans un pays très lointain; il avait construit sa hutte sur les bords du Gange.*

*Mais il n'était pas seul, ah non: il partageait son logis avec une toute petite souris. Vous me croirez si le coeur vous en dit, avec une petite souris qui savait parler!*

*C'est lui le vieux sage qui avait donné le don de la parole à la souris. Il était quelque peu faiseur de miracles dans ses moments libres.*

*Mais un jour elle vint trouver son maître. Elle était triste et toute mal dans sa peau de souris:*

*Ah! je ne sais ce qui m'arrive!  
Et tu ne sais ce qu'il m'en coûte!  
Mais ce corps trop petit me prive  
Et de plus en plus me dégoûte!*

*Si quelque amour tu as pour moi,  
Fais alors que je sois un chat!*

*Le vieux sage ne savait rien lui refuser et, aussitôt dit aussitôt fait, la souris fut changée en un beau chat gris avec de longues moustaches.*

Vieux-Louis sait maintenant qu'il n'aurait pas dû! Sur-tout pas au nom de l'idéal ou sous le prétexte de défendre le bien! Quel bien? Son fils est mort et il se rend compte maintenant que jamais la vérité ne se laissera tout à fait incarner. Il frissonne. «Que l'erreur peut-être qui consente à prendre corps et racine en nous! En moi, inéluctablement», se dit-il.

Peut-être tout cela était-il arrivé à cause de Shakespeare? Il se rappelait leur conversation de tout à l'heure. Simon avait

dû incarner un personnage féminin comme cela était alors fréquent dans les collèges de garçons, celui de la douce et tendre et lucide Ophélie. Il ne l'avait jamais su. «De toutes les incarnations d'Ophélie, depuis May Saunders en passant par Sarah Bernhardt et Vivien Leigh, toutes, oui toutes je les éclipserai. Le monde entier verra pâlir ces misérables doublures et se lever la fulgurance de la nouvelle Ophélie, dans sa perfection qui jamais ne supportera la moindre défaillance».

Le fils-Simon ne s'était jamais remis du trouble profond qu'avait engendré en lui le fait de mourir par et pour son amour. Il avait profondément apprécié le costume féminin qui lui permettait toutes les audaces. Ce masque, cette nouvelle peau de tissus et de dentelles le revêtait pour mieux le mettre à nu. Simon avait seize ans et il avait su dès ce moment que la vie est une abstraction. «Et puisque je suis déjà mort, s'était-il dit à lui-même au terme de jours et de semaines de prostration, je vais faire en sorte que ma survie me ressemble. Aujourd'hui, je fais mon lit dans la marge.»

*Mais il arrivait assez souvent que le vieux sage ait à s'absenter pour aller porter la Bonne Nouvelle chez les peuples qui travaillaient au loin dans les rizières, au-delà du delta. Le chat du vieux sage s'ennuyait. À son retour, il dit à son maître :*

*Ah! je ne sais ce qui m'arrive!  
Et tu ne sais ce qu'il m'en coûte!  
Mais ce corps trop petit me prive  
Et de plus en plus me dégoûte!*

*Je t'assure que pour mon seul bien  
Tu devrais me changer en chien.*

*Vous vous en doutez, le désir du chat fut exaucé. Maintenant, c'était un chien qui gambadait autour de la hutte couverte de chaume, qui dormait avec le vieux sage et qui l'accompagnait dans ses tournées au-delà de Bénarès.*

Simon avait attendu d'avoir vingt ans avant de s'autoriser à vivre de la façon dont il l'entendait. Auparavant, il n'avait pas osé, s'était même interdit de penser à cet épisode de sa vie où il était devenu Ophélie. Il avait voulu être fils. Puis, il avait compris que « (...) cette hésitation, coupée en quatre, n'avait qu'un quart de sagesse et trois de frayer. » Aucune femme n'habitait la maison, il avait dû se procurer des vêtements. Balloté entre l'excitation et la terreur, il possédait maintenant tout un attirail de vêtements fins et légers. Il remisait le tout chez un ami où il « s'habillait » tous les soirs.

*Le chien du vieux sage est malheureux. Il repense au temps où il était une souris. Il sait qu'il s'est engagé dans un processus irréversible. Tour à tour il est devenu l'adversaire de la souris, un chat; puis celui du chat, un chien. Il se demande maintenant quelle nouvelle incarnation pourrait le satisfaire. Quel est son adversaire maintenant? Un animal sauvage, bien sûr, oui, un sanglier!*

*Mais le sanglier n'est pas très constant et après à peine deux jours dans sa nouvelle peau il demande au vieux de le changer encore. En animal de la jungle cette fois! Il est las de la petitesse! Maintenant, il faut voir grand, se dit-il. »Je veux être un éléphant». Et le sage accepta. Naturellement.*

Sans s'en rendre compte, Simon était entré dans l'univers des prénoms, dans ce monde où les charmes s'évaluent et se paient. Travesti du coeur, il tentait gauchement de rajeunir le plus vieux métier du monde avec mille babioles criardes et colorées: plus de lamé que de voiles! Tous ces vêtements fins qu'il avait tant aimés et qui ne servaient plus que pour l'appeau du gibier, la levée des mâles!

Dans ce monde précis où le frisson meurt aussi rapidement que l'habitude s'installe, dans cet univers où nuit après nuit la candeur se dévalue et où s'assassine le souvenir même de l'amour, il arrivait que Simon désespère. De lui-même. Surgie du théâtre de son adolescence, il se répétait cette réplique: «(...) ces-vingt-mille-hommes-qui-pour-une-glo-ri-ole-pour-un-rien-vont-au-tom-beau-comme-ils-i-raient-au-lit.» Il comprenait maintenant qu'il allait au lit comme on va au tombeau. O papavéracée, ô douceur, ô pavot somnifère, ô pa-pa-pa...

Un soir, il se présenta chez son père. Une vraie Ophélie! larmoyante dans ses bijoux et ses dentelles froissées. Il risquait le tout pour le tout. Il voulait parler. Qu'on l'entende! Tout formuler alors que tout était su, de la façon «révoltante» dont ce fils menait sa vie. Oui, il était de ceux par qui la fin du monde arrive, de ceux qui refusent la descendance! «Et on ne refuse pas la descendance, mon fils, sans trahir et renier aussi l'ascendance!»

Il était quatre heures de la nuit et Simon tremblait sous sa longue perruque blonde, tout petit dans le vapoureux et le brillant de ses vêtements. Il riait, il pleurait, il gémissait son histoire.

*Le vieux sage regrettait parfois d'avoir exaucé tous les désirs de la bête. Il faut vous dire que dans l'esprit du sage, bien qu'elle ait emprunté l'apparence de l'éléphant, la souris était toujours demeurée une souris.*

*Mais quelque chose de nouveau était survenu depuis la dernière incarnation. La solitude. Réciproque. Tous les deux soupiraient d'ennui depuis qu'ils ne pouvaient plus cohabiter, en raison bien sûr de la taille de l'éléphant qui devait dormir à la belle étoile.*

*Or, un matin, la souris-chat-chien-sanglier-éléphant attendit le vieux sage à la sortie de la cabane. Trotte-menue, d'une voix toute attendrie et, convaincue d'avoir fait tout le tour de la condition animale, lui soupira :*

*Ah! je ne sais ce qui m'arrive!  
Et tu ne sais ce qu'il m'en coûte!  
Mais ce corps d'animal me prive  
Et de plus en plus me dégoûte!*

*Écoute-moi bien maintenant:  
Ne te demanderai plus rien,  
À toi qui ne veux que mon bien,  
Sinon un tout dernier changement.*

*Ma toute dernière requête:  
Fais que je ne sois plus une bête.*

*Le vieux sage devint ému. Il consentit, «mais pour la dernière fois», à user de son pouvoir. Après une nuit de réflexion, pour ne pas dire de prière, ou de rêve, il transforma sa bête, vous ne le devinez pas?...non?...en une splendide jeune fille aux longs cheveux blonds, d'environ vingt ans. Au matin, il la baptisa Graine de Pavot. (Eh oui, la particule existait déjà en ce temps-là!) La jeune fille se promenait tout le jour dans les vaporeux et brillants vêtements dans lesquels elle était apparue.*

Vieux-Louis avait ouvert sa porte. Non son cœur. Simon avait

beaucoup parlé, s'était lancé aux genoux de son père. C'était sa vie. Son droit. Il aurait été attendrissant, touchant devant tout autre interlocuteur que son père. Après les aveux, les promesses. Il jurait que jamais plus il ne se travestirait, que c'était fini le port du masque, qu'il consentait à vivre dans la lumière.

Le père s'était retiré après une courte caresse sur la joue de son fils, sur les sillons de rimmel. Le jour se levait. Simon avait le sentiment qu'une vie nouvelle allait commencer. Il décida de se laver de toutes les impuretés passées. Il ajouta un peu d'essence de tilleul à l'eau chaude et écumeuse de son bain avant de s'y étendre.

*Or il arriva qu'un jour Graine de Pavot qui s'amusait à chasser les papillons en courant follement dans toutes les directions, tomba dans un puits très profond qui se trouvait près de la tonnelle. Elle s'y noya.*

*C'est le coeur brisé par le chagrin que le vieux sage décida que le puits deviendrait le tombeau de Graine de Pavot. Lentement, souffrant mille et une tortures, il remplit de terre le puits qui devint ainsi le mausolée de la jeune fille qu'il aimait tant.*

Sous l'emprise d'une grande fatigue, sans même réfléchir, Vieux-Louis posa le geste le plus important de sa vie en même temps peut-être que son plus grand acte d'amour. D'un coup sec, après s'être introduit sans bruit dans la salle de bains et avoir un instant contemplé le visage détendu de son fils abandonné comme un enfant dans le fond de la baignoire, il lui plongea le poignard dans le coeur.

Maintenant, Vieux-Louis est étendu dans son hamac. Il ne pleure pas. Il sait maintenant qu'il doit payer de sa vie la

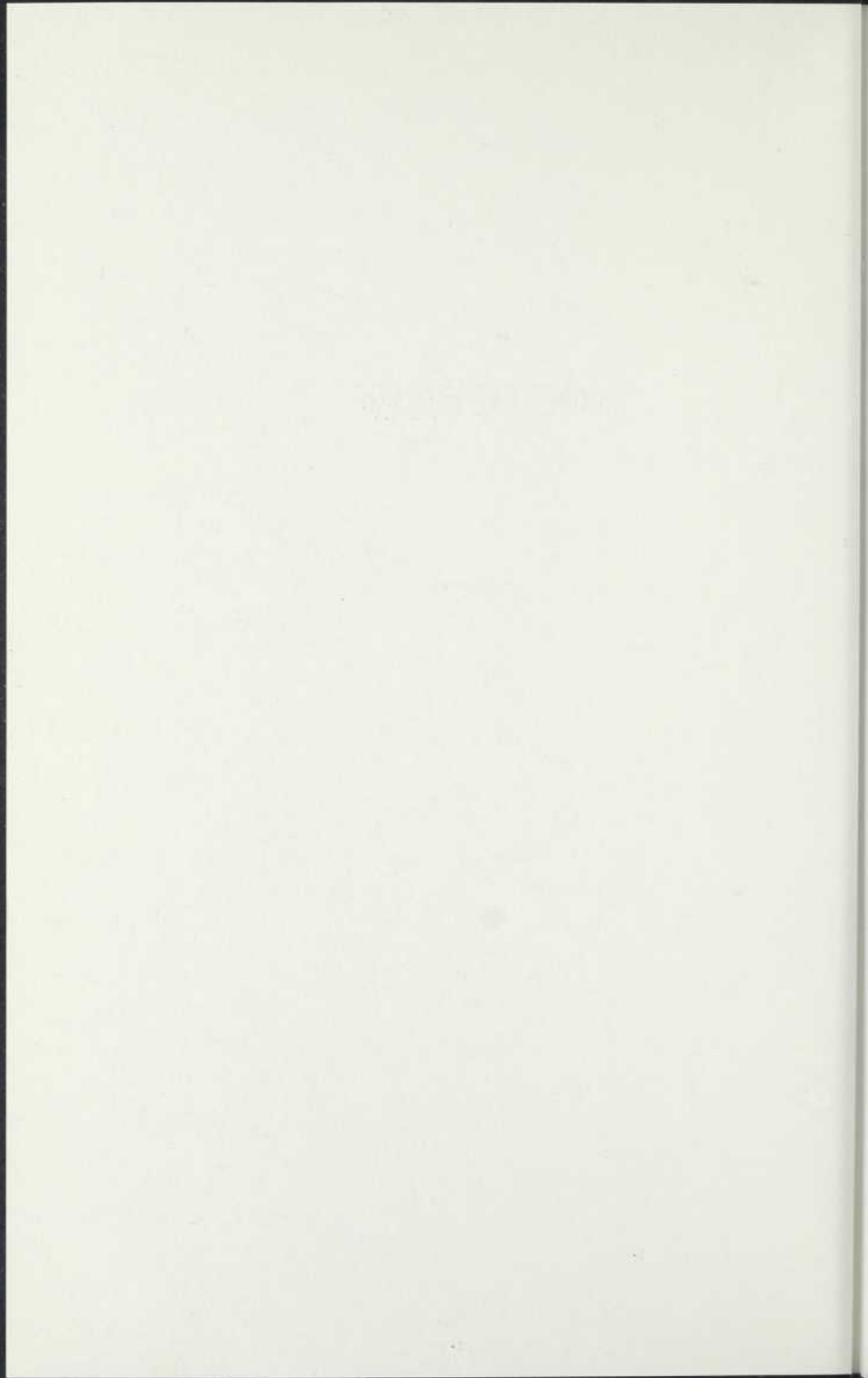
continuation de son geste: il se laissera mourir: la grève de la faim, celle de l'air, si c'était possible.

Le dernier maillon de cette vie qui prenait naissance aux tout premiers commencements de l'humanité, ce dernier maillon n'était plus le fils ni les fantômes des petits-fils à qui il aurait raconté l'histoire. Maintenant, c'est par lui que la fin du monde arrive.

*Quand le printemps apparut cette année-là, juste au lendemain de la mort du vieux sage, une grande fleur rougeâtre aux larges pétales apparut au sommet de ce puits où Graine de Pavot mûrissait son éternité. Une fleur de carmin et d'orange au bout d'une tige d'ébène.*

la  
ix  
on  
ait  
de  
m-  
u-  
its  
de

# NOCTURNES



## NOCTURNES

Jacques Brossard

### L'ÉTERNEL RETOUR

Les amants de la mer  
ont de lointains regards d'espace  
et sur un fond d'images éternelles  
se reflètent les joies inaccessibles  
et le bonheur insaisissable  
de ceux qui ont connu la mort

Bogota, été 1958

## INTÉRIEUR

En l'espace lunaire où s'écoule ta vie  
Parmi les velours rouges  
Et les tapis de nuit  
Sur la table d'ébène où le vieil argent dort  
Une coupe scintille

Ta coupe est de cristal ciselé de pleurs d'or  
Mais sa pure lumière a les éclats trop durs  
Des glaces éternelles  
Et sur la table obscure  
Nulle main n'a senti sa chaleur étouffée

Or ta coupe est remplie  
D'un élixir de feu dont la flamme profonde  
A le bouquet violent des liqueurs estivales  
Et pourtant la caresse  
Des soleils de printemps et la saveur subtile  
Des fruits doux de l'automne

Mais son cristal intense  
Est opaque et secret  
Et nul n'a jamais vu entre ces mains de verre  
Son philtre merveilleux  
Et ta coupe trop pleine  
Se gonfle nuit à nuit du breuvage inconnu  
Dont la chaleur s'éteint

Il ne déborde point  
Mais se condense et se réduit et se resserre  
Entre les poings crispés  
De ta coupe trop froide

Qui saura voir un jour ta boisson trop secrète  
Avant qu'en éclatant sous sa pression trop forte  
La coupe de cristal  
Ne laisse s'écouler sur la table trop noire  
L'elixir inconnu?

Nul ne boira jamais à ta coupe limpide  
Le cristal se rompra  
Il ne restera plus sur la table d'ébène  
Que des pleurs de cristal  
Et des larmes de glace  
Et les vapeurs de l'elixir se confondront  
Dans les velours de sang  
De cette salle obscure  
Au froid éternel  
De la mort

Bogota, été 1959

## LES NOMBRES

- Une bonne et sainte gueule de brave crachant du sang sur  
une colline d'or
- Deux jeunes seins ronds et veloutés gonflés de lait d'ânesse  
sûri dans l'alcool
- Trois personnes en un seul Dieu qui font en foule la  
conversation et claquent en sanglots
- Quatre filles nues vierges offertes ouvertes sur un autel noir  
rougi de cris et leur quatre cavaliers
- Cinq pères perclus persécutés perméables mais permanents  
per omnia saecula saeculorum et multa caetera
- Six gros chats noirs à longues queues se purlèchant en  
ricanant repus de souris et de rats blancs crevés
- Sept sacrements cascasant d'eau de chrême de cierges  
enflammés éteints sûrs d'une certitude infaillible  
invincible
- Huit nombrils du monde chamarrés et boursoufflés dans des  
coffres vermoulus sur des trônes d'immondices qui  
s'affaissent
- Neuf états-majors de squelettes enfouis sous les boutons  
magiques au milieu d'un désert crevassé vomissant  
seins nombrils et squelettes

Dix commandements de Dieu et de Moïse d'Abraham  
d'Isaac et de Jacob de Mohammed et de Bouddha  
pulvérisés dans l'or fondu d'un grain de lumière au  
creux d'un précipice

Onze grains d'or étouffés dans la cendre universelle assoiffés  
de l'eau qu'absorbent les champignons rouges de  
l'air suffoqué de progrès affamés de la terre qui se  
consume en boue de feu

PUIS

Douze apôtres venus d'on ne sait où avec dix juges  
empourprés mais sept rivières qui les noient et font  
renaître cinq fois la terre bondissant de trois everest  
aux neiges éternelles et un christ en croix

MAIS À NOUVEAU

Treize hommes trois fois un mâle en femelle et l'immortel  
enfant puis cinq fois deux d'arc-en-ciel infernal  
rouge blanc noir jaune et brun

ET TOUT RECOMMENCE jusqu'à

S'en déchirer la tête et s'en percer le coeur pour les donner  
aux

Deux sans nombrils originels et à leurs fils fatals plus

Trois cents faux prophètes tous également laids et  
faussement barbus plus

Quatre cents légionnaires partis à la conquête de tous les  
mondes qui n'en sont pas et de tous les

Seins sans amours barbares des lendemains déserts obscurs  
renaissant jusqu'à la finale universelle explosion

Si s'en foutent les nouveaux prophètes à barbes blanches  
moustaches drues ou crânes luisants et les généraux  
tant épris de liberté qu'ils la violent

C'est sans savoir ce qu'ils font qu'ils le font quoi régner  
au milieu des cadavres en sursis prôner l'égalité dans  
la crasse et la tombe ou la domination des

Huit cents sages vieillards gonflés d'or vomis d'entrailles  
crevées ou l'amour universel dans l'estomac sans  
oublier le con et dans la lumière blafarde des  
monstres nés de l'esprit et palabrer dans leurs habits  
noirs sans entendre raillé par les nouveaux faux  
prophètes et sages vieillards étouffé par le chœur  
des amoureux de la terre desséchée et tous leurs  
représentants le message

Neuf sans jamais l'être éternellement neuf en son être jusqu'à  
deux plus un font treize et que tout recommence dans  
l'obscurité où souffrent les esprits et les corps les  
esprits qui s'enferment dans l'obscurité où veulent les  
emprisonner les faux prophètes les faux sages et les  
faux amoureux les corps refusant l'esprit tandis que  
les vrais lucifers ont peine à garder vives les lueurs  
de la flamme unique dont l'éclat et le souffle n'eurent  
de sens que s'il y a lumière et dont ils doivent vicier  
le souffle et la lueur mais peuvent trouver la lumière  
qu'ils ne voient point ou cherchent à éteindre.

ET AINSI DE SUITE jusqu'à cent

mille ou deux millions ou trois milliards d'années-lumières  
et de galaxies nous ne savons plus

Jusqu'à l'Innombrable

Oh pourquoi mon Dieu

JUSQU'À LA CONSOMMATION DES SIÈCLES

Port-au-Prince, septembre 1960

## SOLITUDE

Solitude ô ma triste amie  
Fidèle aux retours de minuit  
Seule à me tenir compagnie  
Seule témoin de mes pensées  
de mon amour et de mes nuits

O solitude sans ennui  
Qui toujours sut me retenir  
contre l'abîme avide  
Qui toujours sut me recueillir  
quand soufflait trop le vent du vide

O femme de ma rivière enfuie  
Onde éphémère de ma vie  
En qui se purifiait l'ombre des jours  
l'ombre des nuits

Je devrai ne plus te connaître  
Je devrai ne plus te sonder  
Tu devras ne plus rien me dire  
Tu devras ne plus me garder  
Car voici la nuit des colères  
Voici la nuit du sang amer  
Nul n'a plus le droit de t'entendre  
Nul n'a plus le droit de t'aimer

---

Voici l'aube du cri libéré  
Il faut debout unis frapper  
Il faut hurler

Ou bien se taire

Montréal, novembre 1969

## QUI ES-TU, DIS-MOI?

- Qui es-tu, dis-moi, pour recevoir mon amour et ma foi  
Mon aumône et ma joie?  
Qui es-tu, dis-moi, pour m'ouvrir ton âme et tes bras  
Pour m'offrir ton corps et ta voix?
- Je suis l'éternelle alliance de ta chair et de mon sang  
Je suis ta promesse et je suis mon accueil  
Je serai ta vie
- Seras-tu mon écueil, seras-tu ma prouesse  
Dans le déchirant combat de notre accomplissement?  
Tu seras ma réponse et mon défi
- O douloureux enfantement!  
Dans le désir et dans la crainte  
Saurons-nous être trois?  
Saurons-nous renaître?
- Nous serons l'éternelle alliance de mon soupir et de ta  
plainte  
De ma chair et de ton sang  
Et sur l'autel dérobé de notre enfance  
Je te porterai au bout de mes bras

- 
- O toi que j'aime, nous serons l'amour  
Le serons-nous?  
O toi qui voudrais mon âme  
Nos esprits sauront-ils reconnaître nos corps?
- En toi que j'aime  
Je ferai couler mon âme dans ce déchirement de ton  
corps  
Et pour y verser mon sang  
Je t'arracherai le cœur
- Mon amour j'en mourrai  
Qui es-tu, dis-moi, pour désirer mon amour  
Qui suis-je, crois-tu, pour te donner ma vie?

Montréal, décembre 1971

## L'ABEILLE

À longs coups de poignard sur le dos tigré  
d'une abeille!

En pleurant le départ de sa beauté  
sans pareille!

S'acharnera le fauve roi dont les griffes sacrées  
m'enseillent!

Ah! que seront sucrées les chairs de nos vendanges  
vermeilles!

À longs coups de poignard dans le coeur du soleil!

Montréal, décembre 1971

DEUIL D'UNE PRINCESSE



## DEUIL D'UNE PRINCESSE

Paul Toupin

Le 4 septembre 1972, mourut, frappé d'apoplexie, le prince Frédéric Teskoricht. Ce décès serait passé inaperçu n'eût été l'avis de routine qui parut dans *La Presse* du lendemain. Le titre et le texte en étaient saisissants.

### DEUIL D'UNE PRINCESSE QUÉBÉCOISE

*Madame la princesse Adèle Teskoricht, née Adèle Deschambault, a la douleur de vous faire part du décès subit du prince, son mari. Une pieuse pensée est demandée à ceux qui l'ont connu et aimé.*

*Funérailles le lundi 8, à 9 heures, en l'église Saint-François, boulevard Dorchester ouest. Inhumation au cimetière du Chemin de la Côte-des-Neiges.*

*La dépouille mortelle est exposée au 27, avenue Tim Russell. Ni fleurs ni condoléances. Messes seulement.*

Cette nouvelle plutôt triste réjouit néanmoins ceux qui la lurent, car elle leur apprenait qu'une princesse, et québé-

coise, vivait à Montréal. Quant au défunt, qui le connaissait? Seuls, ses amis savaient qu'il avait fui sa malheureuse Pologne occupée par les Nazis et les Soviets, obtenu finalement la nationalité française, et en 1967, lors d'un séjour à Montréal, durant l'Exposition universelle, rencontré au pavillon polonais celle avec qui il devait convoler en raisonnables noces.

Cette rencontre ne fut pas l'un de ces banals coups de foudre si funestes aux amours ardentes et instantanées, mais celle de l'intérêt bien calculé de part et d'autre. Personne n'y perdit. Adèle apportait au prince l'héritage presque intact d'un papa qui avait géré longtemps les fonds secrets d'un parti politique. Le prince, lui, apportait ce qu'elle convoitait dès sa capricieuse enfance: un titre nobiliaire. Jeune fille, elle ne s'était pas contentée de rêver à un prince made in Hollywood; elle en chercha un bien vivant, en chair et en os. Qu'il fût charmant ou pas, cela importait peu. Le titre seul comptait, non le titulaire. La voix prémonitoire de son subconscient lui révéla que, tôt ou tard, elle rencontrerait ce prince. Ses soupirants, elle les éconduisait sous prétexte qu'ils ne soupiraient que pour son argent, ce qui était vrai. Adèle voyait juste. D'ailleurs, qu'avaient-ils à lui offrir, ces fils à papa, à auto, à disco, à gogo-girls, à marijuana? Elle les trouvait ridicules, les prévenait qu'ils perdaient leur temps et le sien. Elle gifla, tant elle était prompte et rétive, le jeune homme qui se crut permis de la décoller pour lui prendre les seins comme si c'étaient de simples joujoux. Au contraire de Simone de Beauvoir, elle était née femme et n'eut pas à le devenir. Il y avait même chez Adèle une certaine misogynie. Son père qui l'avait gâtée comme seul un veuf sait gâter sa fille unique, et qui la voyait devenir vieille fille, tenta vainement de la pousser dans les bras d'un monsieur Birks, millionnaire réputé. Adèle inflexible déclara qu'elle ne s'accouplerait avec personne. Pauvre papa! Il ne vécut pas assez longtemps pour assister au

mariage princier de sa fille bien aimée, mais si étrange.

Adèle n'entendit pas sonner le glas de sa jeunesse; elle s'installa confortablement dans un célibat chaste et distant, mena une vie très active, s'éprit d'oeuvres sociales et consacra ses loisirs à son dada: l'astrologie. Un prêtre l'avertit du danger auquel elle s'exposait. Pourquoi scruter les astres? Cela pouvait la mener loin. Et, en effet, Adèle alla loin, jusqu'au Tibet, non pour y voir l'Everest, mais un lama qui, en instance de réincarnation, lui prédit qu'un prince, déjà en route, la rejoindrait bientôt. Elle lui posa la grande question. Quand? Le lama lui répondit calmement: «Quand vous le voudrez!» Il lui démontra comme deux et deux font quatre que le temps n'existait pas, que demain peut être aujourd'hui, et l'avenir, hier. Adèle inscrivit ces réflexions dans son agenda, et les méditait encore dans l'avion qui la ramenait à Montréal, lorsqu'un passager vint lui demander, en la regardant fixement, si elle était Canadienne ou Québécoise. Adèle s'exclama: «Je suis les deux!» Le passager la crut folle et revint s'asseoir, ne se doutant pas que la Canadienne Québécoise deviendrait sa femme, car, c'était lui, le prince de sa vie.

En dépit de ses 54 ans non moins que de tout sens commun et pour narguer ceux et celles qui avaient parié qu'elle resterait vieille fille ad vitam aeternam, Adèle tenait à faire un très grand mariage, un mariage tel que le Tout-Outremont serait mondainement épaté. Elle adressa exactement 250 faire-part, reçut 235 réponses et 222 cadeaux; ses demoiselles d'honneur furent une Québécoise pure laine, une Irlandaise aux yeux verts et une Juive à bijoux, ce qui prouvait que nul préjugé religieux, raciste et linguistique ne l'obnubilait. Mr Birks, son ancien pré-tendant, lui servit de père. Un ministre de l'Immigration accompagna jusqu'au maître-autel le prince naturalisé canadien. La traîne de la mariée, moins longue que celle de Lady Di, mesu-

rait néanmoins 3 mètres. Des roses blanches fleurissaient le choeur de l'église Saint-Viateur, et un évêque officiait. Ainsi, Adèle Deschambault devint princesse devant Dieu et les hommes. À sa demande, l'organiste joua un air des *Noces de Figaro*, et, à celle du prince, la *Grande polonaise* de Chopin. La réception fut aussi splendide que la cérémonie. Le prince vida comme des verres d'eau une dizaine de flûtes à champagne, à la stupéfaction de quelques notoires alcooliques anonymes qui titubaient à le regarder. Puis, les nouveaux mariés partirent en voyage. Leur première nuit, ils la passèrent côte à côte à bord de l'avion Montréal-Rome. Leur deuxième nuit et toutes celles qui suivirent, ils firent chambre à part, s'épargnant ainsi ces désaccords et déceptions que se préparent ceux qui ne se marient que pour partager le même lit, l'affreux lit matrimonial: échafaud du coeur, pourrissoir du corps (Adèle dixit).

Jamais mariage ne fut si blanc. Aucun des conjoints n'imaginait ce que pouvait être la nudité de l'autre. L'on s'em brassait, bien sûr, avant d'aller dormir, mais sur le front, et du bout des lèvres. La mariée n'oubliait jamais qu'elle était princesse. Le prince, lui, regrettait sa vie turbulente de vieux garçon. Ses sautes d'humeurs, il les attribuait à son tempérament «slave». Il perdait à ces moments-là toute dignité, toute retenue. «Je ne m'adresse pas à la princesse, disait-il en la tutoyant, mais à la dénommée Adèle Deschambault, la parvenue, fille de parvenus, la snobinarde, la dinde de corps et d'esprit, la Québécoise qui a du poil aux pattes comme un vieux soldat.» Lui si poli, si respectueux, si doux, si romantique, si artiste—il pleurait en écoutant du Chopin—pourquoi s'emportait-il jusqu'à la furie et en présence de la vieille Nana et des autres domestiques? Pourquoi, mais pourquoi lui criait-il d'aller se faire foutre? Heureusement pour elle, ces sautes d'humeur si sauvages, si violentes, ne duraient pas. Il était le premier à en rougir, à se jeter à ses

pieds et à lui demander pardon. Naturellement, elle pardonnait. Pourquoi en aurait-elle voulu à son grand enfant? Ne lui fallait-il pas le raisonner? La vie à deux n'était pas facile, elle en convenait. Chacun devait y mettre du sien, c'est-à-dire un peu d'eau dans son vin. Un soir, à la retombée d'une épouvantable scène, elle lui dit: «Prince, oubliez-vous qui nous sommes? Vous êtes Polonais, oui. Seriez-vous aussi Tartare?» Le prince la regarda froidement avant de répondre: « Oui mon beau steak!» Il était ivre.

Il avait toujours bu et davantage maintenant qu'il buvait en cachette, craignant qu'Adèle ne s'en aperçût et ne le lui reprochât. Il aimait boire, seul. Sa chère et bienfaisante vodka, sa vraie petite femme lui tenait compagnie. Il lui parlait et elle lui répondait, le consolant, l'aidant à supporter son insupportable ennui de vivre. C'est quand il était sobre que tout allait mal. Qu'il regrettait d'avoir lié son sort à celui de cette glu! Il s'était pris à son propre piège en négociant son titre. Devenir à 62 ans prince consort, l'accompagner partout: théâtre, concert, conférence, déjeuner, dîner, soirée, magasin, promenade, voyage. Car elle allait partout, était partout. Et sa manie des mascarades! Elle s'habillait en huronne et lui, en missionnaire. Si au moins, elle était tombée malade! Jamais. Même pas de grippe. Une santé de fer, et jamais fatiguée. Et les téléphones! Et lui, le grand lévrier. Il avait obtenu de ne plus l'attendre ni chez le coiffeur ni chez le couturier. Ce qu'il regrettait le plus de son passé, c'était sa pauvreté, son état d'insécurité. Il vivait maintenant dans un luxe qui l'écoeurait. Alors, parfois, et de plus en plus fréquemment, révolté contre son sort, il éclatait, tempêtait, menaçait de la tuer ou de se tuer, puis revenait à sa chambre feuilleter «son album de famille», ou «allait prendre l'air», pas celui d'Outremont, mais du centre-ville, afin de satisfaire des plaisirs dont la princesse ignorait jusqu'au nom, tant elle était

béguéule ou affectait de l'être. D'ailleurs, même lorsqu'il se demandait (ou demandait à sa vodka) qui était Adèle, sa question restait sans réponse.

Les gens qui la croyaient intelligente se trompaient autant que ceux qui la croyaient sotte. Adèle Deschambault n'était ni sotte ni intelligente; elle était l'une et l'autre à la fois. Son esprit se situait à la médiane de ce qu'un humoriste anglais désignerait sous le nom de «no mind's land», sorte de limbes mentales, domaine des excentriques. Le prince l'appelait non sans raison «sa fée grassouillette». Et, en effet, Adèle était grassouillette de corps; son buste et son derrière rondelets lui donnaient en se déplaçant une allure bondissante. Le visage, les yeux aussi étaient ronds; le regard un peu voilé, fixé sur le vide et n'y voyant rien; la voix chantante même en parlant. Fée? Oui, si l'on acceptait ses propos et son comportement tels quels, c'est-à-dire singuliers, originaux et surtout extravagants. De mauvaises langues prétendaient que son naturel était étudié, sa naïveté, feinte, son permanent enthousiasme, foncièrement cynique, son amitié, intéressée; ses gaffes commises à profusion, et célèbres, Adèle les préparait comme un orateur prépare une improvisation. Ce qui est certain, c'est que l'on écoutait ce qu'elle disait, fût-ce pour le plaisir de l'entendre dire n'importe quoi, et surtout des bêtises, qui la faisaient rire aussi. Fée en ce sens qu'elle se transformait tour à tour en niaise, en curieuse, et, ce qui était difficile, en demeurée. Enfin, rendons-lui son dû. Adèle Deschambault n'était-elle pas devenue princesse? Cela suscitait naturellement beaucoup d'envie, de jalousie, de médisances, et forcément de noires calomnies. On l'accusait de stérilité, de frigidity, etc. Plusieurs de ses amies intimes affirmaient que sans la fortune de son fraudeur de papa, elle n'eût été qu'une bonne à rien. On lui reprochait son mariage. Allait-on lui reprocher l'enterrement qu'elle préparait au prince?

Un entrepreneur des pompes funèbres reçut ses instructions. Les funérailles du prince devaient être à l'image de sa vie grandiose et simple. Elle ne désirait ni cortège, ni musique. Un corbillard de campagne tiré par quatre chevaux dont un blanc, comme dans l'Apocalypse. Un catafalque à l'église. Le grand salon drapé de noir. Peu d'éclairage; beaucoup de cierges, de flambeaux. Enfin une ambiance sépulcrale. Il fallait avant tout respecter les dernières volontés du prince, et elles étaient formelles. (Les volontés du prince étaient celles de la princesse à qui il s'en remettait toujours et qui expédiait «les affaires courantes» telles que comptes, factures, dépenses, la fée grassouillette ayant hérité de son papa un sens pratique remarquable.) Point important. Le mort devait être revêtu de la bure du tiers-ordre franciscain auquel il appartenait. Donc, pas d'embaumement. Sur le cercueil, le portrait de saint François recevant les stigmates. Une volière peut-être, le défunt ayant tant aimé les oiseaux. Partout des plantes vertes, le disparu ayant été écologiste militant. Le croque-mort promit à sa noble cliente qu'elle serait en tout point satisfaite, dût-il faire travailler son personnel jour et nuit. La bonne réputation de son entreprise était en jeu. Tout serait mis en oeuvre pour la satisfaire. Mais hélas! son personnel syndiqué déclencha une grève sauvage. Le défunt fut jeté comme une défroque dans un cercueil en contre-plaqué. La dépouille puante ne fut même pas lavée.

La veille de l'enterrement, le grand salon brilla de tous ses lustres. Si mortuaire soit-il, un salon reste mondain, et celui de la princesse attira nombre de curieux qui en sortirent déçus. Ils croyaient s'être trompés d'adresse. Ne sachant pas que le défunt appartenait au tiers-ordre franciscain, ils virent non pas la dépouille mortelle du prince mais celle d'un moine. Ils ne s'approchaient pas du cercueil de peur d'attraper quelque virus contagieux comme celui de la dysenterie ou de la peste. Ils

déguerpissaient vite. Les proches, les amis, les familiers, étaient aussi prudents et se tenaient à l'entrée du salon, là où l'odeur était moins fétide. Ils parlaient à voix basse du disparu et n'en disaient pas que du bien. Au contraire. Le cas du prince était réglé une fois pour toutes, et la sentence sans appel. Tous, sans exception, étaient d'accord. Le prince était mort à temps. Sa mort subite délivrait la pauvre Adèle d'un lourd fardeau. Peut-être, et certains le lui reprochaient, était-il mort trop tard, car Adèle n'en menait pas large; il lui rendait la vie impossible. Continuellement ivre, malpropre, et presque fou. N'avait-il pas lancé à la pauvre vieille Nana une bouteille de vodka qu'elle essayait de lui arracher? Et ses sarcasmes injurieux à Adèle, un soir de réception! Et quand il lui avait dit: «Tu es grasse, pas grosse!» En fait, qui était-il, ce prince? A beau mentir qui vient de loin. Et il venait de loin, de la Pologne, qui n'est pas à la porte. Prince, peut-être, ce qui n'était pas prouvé. Rustre, certainement. Et etc... À la fin de leur hommage posthume, ces messieurs-dames passaient au boudoir où se tenait la princesse qui recevait leurs plus que sincères condoléances. Affaissée dans un fauteuil en cuir rouge, Adèle portait le deuil bariolé: son tailleur était rose, ses bas violets, ses lunettes noires, ses souliers bruns. Seul était blanc le mouchoir étalé sur ses genoux. Elle semblait étourdie, la tête inclinée, donnant la main droite, la main gauche, mécaniquement, en automate. Elle murmurait: «Merci, merci, trois fois merci. C'est gentil. Vous être dérangé. Vous êtes bon, vous êtes bonne. Grand coeur!» Lorsqu'elle reconnaissait un ami ou une amie, elle s'exclamait: «Chère Coco! Toujours belle! Mon vieux Pierrot, tu ne changes pas. Et comment va Berthe, et les enfants? Rodrigue doit avoir maintenant 6 ans?» Parfois, fatiguée d'être assise, elle se levait pour se dégourdir les jambes, marchait un peu, retournait s'asseoir. Elle raconta, mais brièvement, et trois fois la mort du prince. Elle se retint de dire que

le spectacle en valait la chandelle. Néanmoins, ce qui fit sourire quelques visiteurs, ce furent ses cris, car le prince était mort en criant: «Mon album, mon album!» Oui ce furent là ses dernières paroles. Il était étendu sur le tapis, là, disait-elle, en indiquant du doigt l'entrée du boudoir. Ses yeux étaient grand ouverts, et il avait l'écume à la bouche. Elle avait gardé tout son sang-froid, téléphoné à l'urgence de l'Hôtel-Dieu et au presbytère. Le médecin et le prêtre arrivèrent trop tard. Le prince avait cessé d'exister. En écho de ce récit, on entendait dire par certains visiteurs: «Ah! Oh! Non, non, non!» La princesse se taisait, puis, de nouveau, serrait des mains, remerciait. Ainsi se passa la veillée funèbre.

Le matin des funérailles, un noir pressentiment tenaillait la princesse lorsqu'elle se rendit aux obsèques. Un malheur n'arrive jamais seul—et la mort en est un—quels seraient le deuxième, le troisième malheur qui l'assailleraient? Quatre porteurs bénévoles transportèrent en chancelant le cercueil jusqu'à un fourgon. En entrant à l'église, elle éprouva une grande déception. Pas l'ombre d'un catafalque. Elle remarqua aussi que les assistants peu nombreux se tenaient à l'arrière et filèrent dès le commencement de la cérémonie. Autre déception, la messe fut dite en français, non en latin, comme l'avait promis le prier du couvent. Le comble fut l'oraison funèbre ânonnée par un officiant presque nain. Barbu et gesticulant, il répétait: «Pourquoi, pourquoi pleurer notre frère Frédéric? Il est au ciel. Réjouissons-nous. Il est parti. Nous autres aussi nous partirons. Lui, il est déjà parti. Demain, ce sera notre tour.» Et s'adressant à la princesse, l'index pointé vers elle, il conclut: «Au ciel, il n'y a ni rang, ni richesse, ni roi, ni prince. C'est la glorieuse égalité. Amen.» Et regrettant d'avoir prononcé ce mot hébreu, il ajouta: «Ainsi soit-il!» La princesse fut confuse, elle qui s'attendait à du grégorien, à un Dies Irae, à un minimum de Requiem!

Au cimetière, quelques personnes seulement assistaient à l'inhumation qui fut vite expédiée. Un incident se produisit. Deux des porteurs bénévoles firent une fausse manoeuvre, et le cercueil bascula et tomba si durement dans la fosse que le couvercle se brisa. La princesse entrevit le défunt pour la dernière fois. Elle frissonna. La vieille Nana la ramena à une voiture qui les conduisit avenue Russell.

Rien, sauf sa pâleur verdâtre, ne trahissait l'épuisement de la princesse. Pourtant, elle était à bout de nerfs et prête à fondre en larmes. Mais au lieu d'aller se reposer à sa chambre, elle se rendit d'un pas de somnambule à celle du prince qu'elle connaissait bien puisque ç'avait été celle de son père. Depuis son mariage, elle n'y avait pas remis les pieds. Les domestiques n'y étaient pas admis même pour y faire le ménage. Le prince veillait à la tenir propre. Près de la cheminée, à côté d'une fenêtre, il y avait un lutrin, et sur le lutrin, un album relié en cuir brun, l'album de famille auquel il avait fait allusion. Adèle l'ouvrit. Elle n'en crut pas ses yeux. C'étaient à chaque page des photos pornos, ce qui la scandalisa. Mais, scandalisée, elle le fut davantage lorsqu'elle lut certaines annotations marginales, toutes soulignées, parfois suivies de points de suspension, d'exclamation. «Pubis trop fourni. Nichons artificiels. Entrecuisse invitante.» Certaines pages étaient remplies de graffiti. C'était donc ça, son album de famille! Son hobby de prince! Une photo lui fit froncer les sourcils. Elle le reconnut, les bras autour du cou de jeunes gens maquillés. Au bas de la photo, écrite en majuscules, une phrase: «Je suis fou des travestis.» Cela signifiait quoi? Il fréquentait des travestis, recherchait leur compagnie, les aimait peut-être! Pauvre princesse! Découvrir après l'avoir enterré que son mari collectionnait en les annotant des photos pornos! Comment, pourquoi en était-il arrivé là? Se dégrader, s'avilir jusqu'à se complaire avec des dévoyés! Elle referma l'album, humiliée,

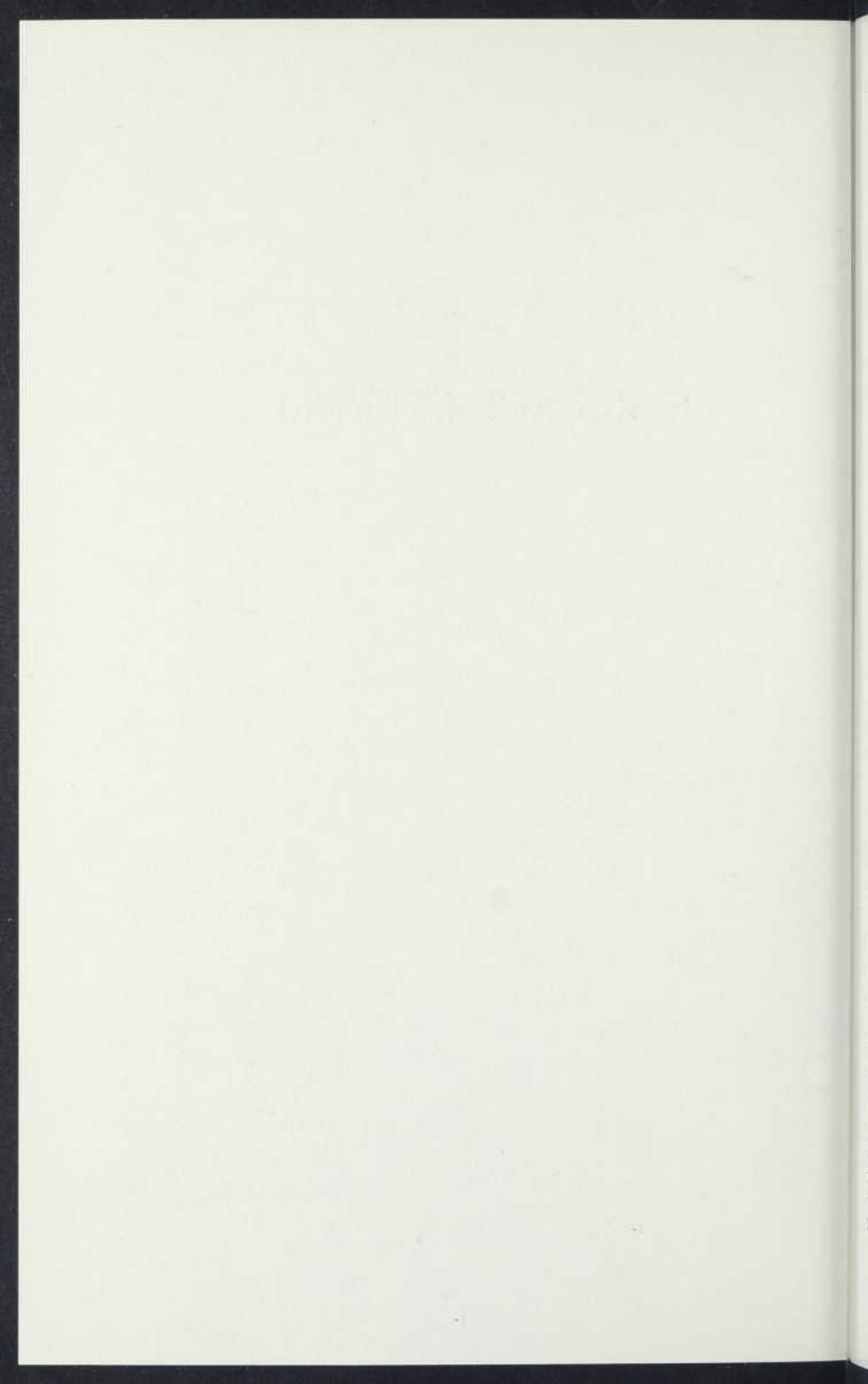
pire encore, déshonorée.

Alors, elle mesura la profondeur de sa détresse. Elle se souvint de l'appel téléphonique auquel elle avait répondu parce qu'elle ne le savait pas anonyme: «Ton prince, s'il est prince, est celui des...» L'épouvantable mot surgissait de sa mémoire. Ce qu'elle croyait la réussite de sa vie s'effondrait. Elle-même n'était plus qu'un débris. Le prince n'était pas prince, ne l'avait jamais été, mais lui avait fait accroire qu'il l'était. Et elle l'avait cru. Elle avait vécu avec un mensonge. Aurait-elle le courage de vivre avec la vérité de n'être plus rien? Il lui semblait que tout s'obscurcissait. Elle perdit connaissance.

*La Presse* du lendemain annonça que la princesse était morte en feuilletant un album de famille. Le nom du prince n'était pas mentionné.

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.

LE SILENCE ÉTERNEL...



## LE SILENCE ÉTERNEL...

Michel de Celles

Sans doute étions-nous tous fatigués à la fin de la réunion. Elle s'était prolongée d'active manière, dans la salle aménagée exprès pour ce genre de rencontre, groupe de travail ou conseil d'administration. Une longue table profilée telle une aile d'avion, des fauteuils du style pilote de jumbo jet, l'éclairage plat des tubes encastrés dans le plafond et de globes suspendus, prévenaient la somnolence, décourageaient même toute rêverie. Seul le tapis peluché aux murs et sur le sol, lui aussi fonctionnel par ses tons neutres mais adoucissant le décor, suscitait entre les assistants une inconsciente fraternité, ce qui avait heureusement atténué les divergences d'opinion, le jeu des intérêts, les luttes de pouvoir surgis au cours de la journée. Que cinq membres du siège social, sous le couvert d'une consultation auprès des succursales, partent en délégation convaincre chacune à tour de rôle du bien-fondé d'une mesure centralisatrice, la discussion sur place se montre parfois vive, et le climat d'autant plus tendu que les échanges demeurent courtois, mouchetés. Nulle charge au sabre, mais des ouvertures pour feintes, puis d'opportuns

coups d'estoc. C'est pourquoi, la séance levée, une atmosphère de camaraderie bruyante avec nos hôtes s'instaura pour quelques minutes au vestiaire, comme entre des équipes sportives après le match, détente ponctuée de blagues gaillardes et de pointes sans ménagement, jusqu'au moment de quitter l'endroit.

Dehors, il faisait glacial; très sec aussi, passé chien et loup. Affaire de saison, aucune tempête à craindre dans ces conditions. Il n'était pas si tard non plus; chacun pourrait rentrer à Québec, chez soi, pour un repas au pire déphasé par rapport à la famille. Dans le terrain de stationnement, où les deux automobiles de l'expédition attendaient parmi les dernières, il ne se tint donc pas de conciliabule, loin des oreilles de nos interlocuteurs: les nôtres piquaient déjà dans les griffes du soir polaire. De brefs «à demain», au milieu des volutes d'haleine condensée, et nous nous séparâmes, regagnant les voitures, bras collés au corps, en haussant les épaules sous nos paletots, d'une démarche de robots. Les portières, dans l'obscurité tranquille, claquèrent avec de fortes détonations, comme la glace par grand froid lorsque son armure s'ajuste à la surface d'un lac. Toussotements au démarrage, moteur qui rugit avant de revenir au régime de réchauffement. Il se produisit deux éclairs rapprochés sur les remparts neigeux du parking, quand s'allumèrent nos phares à quelques secondes d'intervalle. L'auto de mon collègue, conducteur et unique compagnon de route, se mit en mouvement la première.

C'est une fois le pont Laviolette franchi, après avoir traversé la banlieue de Trois-Rivières, que la Renault 16 donna une chaleur suffisante. Jusque-là, figés, engoncés dans nos vêtements épais, nous n'avions guère prononcé que trois ou quatre phrases. L'engourdissement qui venait avec le bien-être, et la radio d'où sourdait en vagues intermittentes de la musique baroque, sans cesse repoussée par le ronronnement de croisière, entretenirent

notre mutisme. Dans le noir de l'habitacle, les cadrans glauques du tableau de bord donnaient l'impression de flotter. À diverses reprises, des véhicules fonçant à notre rencontre avaient omis de baisser leurs faisceaux. Qu'importe, nous roulions maintenant sans croiser personne, sur la route secondaire menant à l'auto-route 20. Nos camarades devaient suivre loin derrière: une faible étoile double luisait dans le rétroviseur anti-reflets, à l'instar des prunelles d'un rôdeur nocturne. En perspective, une vingtaine de milles de la sorte, à cette heure où l'on soupait dans les foyers ruraux.

La voie s'ouvre sans heurts, par tronçons rectilignes. Les projecteurs la creusent dans une matière laiteuse à mesure que nous avançons. Chaussée dégagée; mais l'asphalte, blanchi par la basse température qui a cristallisé la moindre humidité l'imprégnant au préalable, présente une surface crayeuse. De part et d'autre, là où les camions de la voirie ont tassé les neiges antérieures, l'accotement s'exhausse en un parapet éclatant, presque ininterrompu, qui défile à haute vitesse. Il semble, à regarder de façon distraite, que la lumière projetée se pulvérise sur la blancheur environnante et rejaillisse à l'intérieur d'une bulle; laquelle enveloppe notre bolide et l'accompagne dans son progrès. Le microcosme où nous sommes enfermés paraît guidé par ces rails étincelants, fragiles et néanmoins inéluctables; noyau d'espace et de durée, il glisse vertigineusement au coeur d'un plus vaste univers, intemporel, aux confins inaperçus.

Par la vitre à tribord, je m'évade du monde restreint. Au-delà règne la nuit englobante, sans lune, éclairée pourtant par le ciel hivernal, le plus riche en étoiles somptueuses, le mieux peuplé de constellations remarquables: Aldébaran, géante rouge, oeil injecté de sang du Taureau; Sirius, intense, fixe, que rarement perturbation des couches atmosphériques force à cligner; Rigel et Bételgeuse. Carrure imposante, son épée aux trois dia-

mants à la ceinture, Orion, chevalier céleste, veille sur un paysage d'aspect médiéval. Au milieu des champs enneigés, chaumières issues du passé, des habitations font trembler leurs lumignons dispersés. Les sombres bâtiments de ferme, en silhouette un silo, évoquent quelque château ancien, ses dépendances, le donjon vaguement sinistre. Inspiré par les contes et légendes de ces temps reculés, je verrais bien déboucher, des bois qui barrent la plaine d'un trait plus foncé que le firmament, une meute de loups en maraude.

Souvenirs de lecture. Imagerie reconstruite. Fantasmés entretenus par plaisir. Il suffit pour les dissiper de ramener mon regard sur la route. Elle déferle sans bruit vers le capot, sous lequel gronde, hypnotique, une machinerie contemporaine on ne peut plus.

Il apparut droit devant à distance malaisément appréciable, paire de points luminescents, à peine visibles, quasi confondus, encore loin de portée à première vue. Un poids lourd, pensai-je, un de ces mastodontes de grand chemin, auquel on ne pourra que faire confiance pour qu'il tienne sa droite, tout le temps que nous aveugleront ses feux. L'éloignement et le pare-brise teinté accordaient un répit.

Il fut soudain en face, illuminé de façon saisissante, les détails de sa monstrueuse anatomie instantanément discernables. Un dogue pâle, énorme, aux yeux phosphorescents et fous, courant sur nous, éperdu. À moins que ce ne fût délibéré, s'il n'avait plus que sa perte en tête. Ou la nôtre à cette allure, au moindre coup de volant pour l'éviter.

Étrange, la scène se déroule ensuite à lenteur extrême. La brute, entre les bonds qui la propulsent au fil de ses gambades démentes, plane avec majesté et de manière grotesque s'enfle, avant de s'élancer à nouveau; comme si dévorant de par sa mobilité propre la substance lumineuse qui la baigne, elle accédait gra-

duellement à une pesanteur implacable. Ultime vision congelée: après le saut suprême, en retombant au ralenti, le spectre aérien en même temps que massif, sur le point d'écraser l'auto dans une étroite immense et grave.

Infinitésimal instant d'infinie frayeur!

L'image fut aspirée entre les roues ainsi qu'une vapeur. Inexplicablement, il ne s'ensuivit aucun choc, juste le son soyeux d'une enveloppe qu'on dépèce au coupe-papier.

— On est passé dessus?

— Je ne pouvais pas faire autrement: notre vie d'abord.

On n'a rien senti, par chance

— Tu as entendu le drôle de bruit?

— Comme toi.

— Les autres derrière vont probablement l'apercevoir, assez amoché.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Rien, une idée, comme ça.

Un quart d'heure plus tard, nous parvenions en vue de la station de service sise dans une boucle des voies d'accès à la jonction de l'autoroute. L'installation s'annonce à bonne distance. L'éclat des lampes au mercure, réfléchi par l'îlot de neige tout autour, diffuse un halo qui forme coupole et occulte un canton du cosmos étoilé. Mâts en aluminium, pompes dispensatrices aux lignes strictes, garage d'un bloc, nets dans le rayonnement bleuâtre: surgit, rassurante, la base de ravitaillement spatiale sur la planète désertique. Mon collègue y fit escale. L'autre équipage nous rejoignait la minute suivante, s'arrêtant à ma hauteur:

— Pas de problèmes?

— Non, ça va. Bob voulait seulement faire le plein, pour diminuer les risques de panne demain: sa bagnole couche au froid.

— En tout cas, on devrait voyager sans problème jusqu'à

la maison.

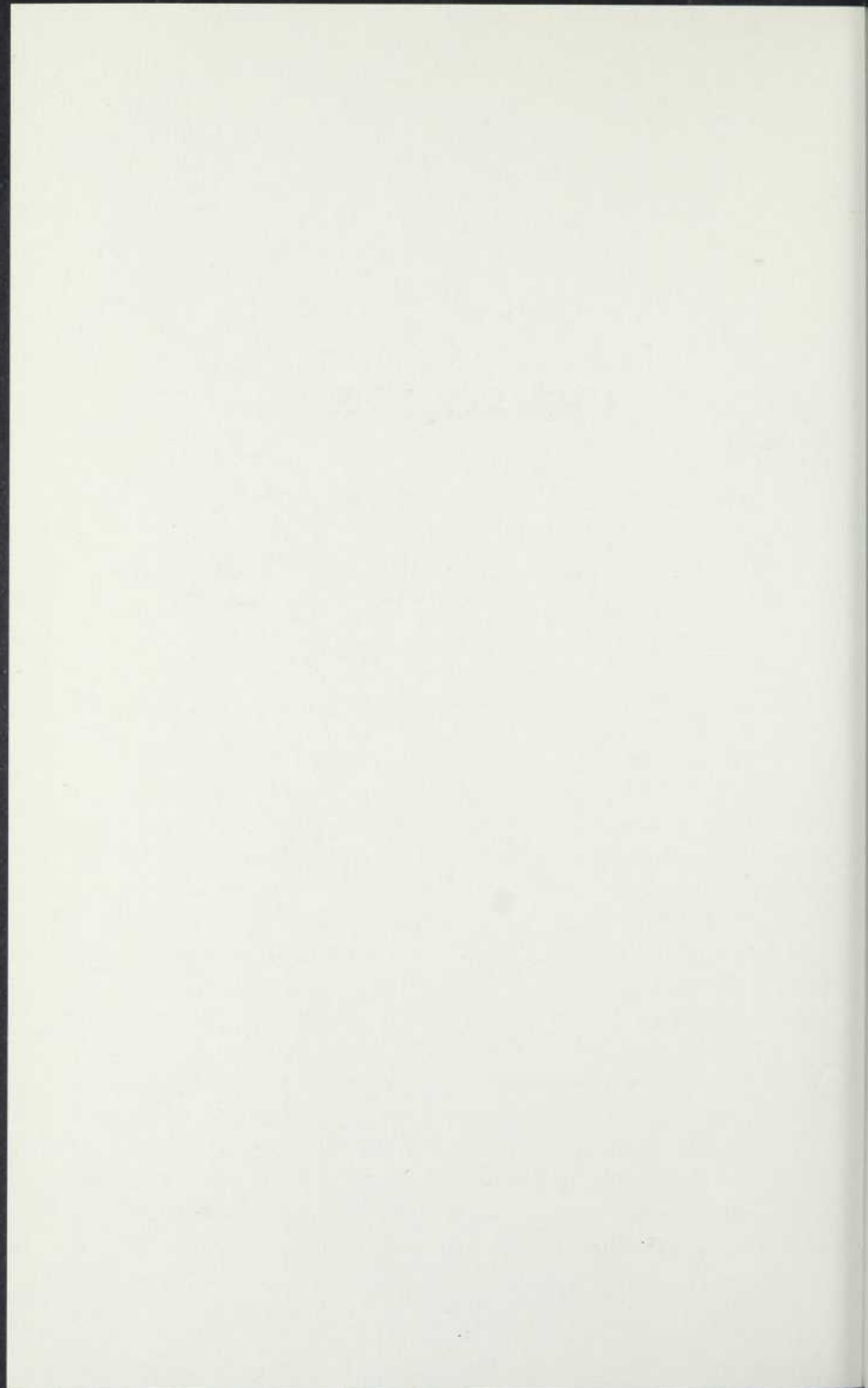
Des banalités d'une cabine à l'autre, glaces à moitié baissées, pour rompre un moment la monotonie ou laisser pénétrer l'air vivifiant. Dans leur parcours entre les vaisseaux bord à bord, les voix se diffractent, s'égarant dirait-on vers l'abîme sidéral, et sont transmises dénuées de résonance:

- Au fait, vous n'avez rien vu de spécial sur la route, en passant après nous, il y a une dizaine de milles?
- Quoi donc?
- ...
- Qu'est-ce qu'il raconte, Bob? J'ai mal compris.
- Il parle de cadavre. N'en tiens pas compte, c'est une de ses farces plates. Un animal écrasé peut-être.
- Il fait de l'humour macabre, ou vous divaguez? Rien du genre! Bon, assez niaisé; cette fois, c'est nous qui prenons les devants. Salut!

Sur la 20, ils nous avaient semés. Nous filâmes en silence durant l'heure qui restait, dans le chuintement du vent caressant la carrosserie, dans le grommellement sourd des pneus sur le béton, qu'interrompaient parfois d'un chuchotis les coulées de poussiéreuse en travers de la route. Peuplant les profondeurs alentour de Sirius, sous l'oeil jaune du Grand Chien surveillant ces troupeaux, des astres innombrables scintillaient dans le ciel.

Les années ont fui. Avec mon ci-devant confrère (on se rencontre à l'occasion de congrès), je n'ai pu élucider le mystère. Jamais osé plutôt. Qu'avait-il vu, lui, sur un chemin perdu dans la campagne magique, cette frémissante nuit-là?

# CHRONIQUES



## COLETTE

### L'amour de l'amour

Jean-Pierre Duquette  
Collections Constantes  
Hurtubise HMH, Montréal, 1984

Simone Beaulieu

L'étude que Jean-Pierre Duquette consacre à Colette se présente de belle façon: le sous-titre, d'abord, qui résume bien la romancière et son oeuvre: *L'amour de l'amour*; la photo-couverture, ensuite, d'une Colette belle encore, l'oeil félin, pensif, la lèvre sagace.

C'est un essai dense, de critique au sens le plus large, le plus complet, celle qui prend, au fur et à mesure de sa progression, l'oeuvre qui s'échafaude sur la base du vécu, vit de l'air du temps et de sa philosophie (ou de son manque).

On perçoit peu à peu, dans le miroir des romans, une image juste qui vient à maturation au moment des «années folles», licences et fantaisies nées entre deux guerres. Une libération, vraiment, que Colette prit à son compte avec un style percutant, pavoisé de mots du terroir savoureux, proches des nôtres.

De plus, c'est une critique des critiques, amicale. Jean-Pierre Duquette cite de chacun d'eux les phrases-clés: celles de M.

Biolley-Godino qui définit la révolution du regard, la vision neuve de Colette où, pour la première fois en littérature, «c'est le point de vue féminin qui nous est offert: l'Autre, désormais, c'est l'homme», l'homme devenu objet; celles de Germaine Beaumont et de la conception pessimiste de l'amour chez les très jeunes héroïnes de Colette; les phrases de Sylvie Tinter, la *Retraite sentimentale* où l'on voit la romancière plus sensible aux signes de la dégradation physique.

Jean-Pierre Duquette réunit en faisceau les noms de la critique colettienne, en fait la somme et y ajoute sa propre expérience de l'oeuvre, d'une façon didactique, intelligente et sensible. La table des matières nous indique de quelle façon il procède: modes de fonctionnement, organisation de la matière, syntaxe des personnages, les temps romanesques, lieux, espaces, décors.

Rien n'est oublié du cadre qui soutient l'oeuvre de Colette. Mais ce qu'il y a aussi de très valable dans ce livre qui se veut critique, c'est cet amour de l'amour que Jean-Pierre Duquette perçoit à travers l'oeuvre, recherche pathétique, non sans humour. Sans prolongement métaphysique cependant, ce qui le limite au moment de la sensation, du plaisir. Une limite qui est bien d'époque. Explique-t-elle les fuites vers la nature, l'enfance, la protection maternelle des lieux de la plupart des personnages féminins de Colette?

Il y a là une quête de sécurité de la part de celles qui nient la sécurité comme valeur bourgeoise et ne l'acceptent qu'en retournant aux conditions de l'enfance enchantée par la nature.

En l'homme, elles recherchent un autre lieu, de plaisir, rarement durable, où leur sensibilité s'ébroue.

«L'amour de l'amour» est l'amour de la vie, proche de la terre, pénétrant, plein de surprises, rarement raisonnable, gai comme la jonquille découverte un matin de printemps, éphémère

comme elle. Qui n'a connu cela. De là, la force de Colette et son emprise, féminine, sur ses lecteurs. Chacun y retrouve une part de son enfance, nostalgique, ses secrets inavouables, qui se prolongent dans l'âge mûr.

En plus d'inciter à relire Colette, cet essai, qui englobe tout l'oeuvre et en explique les mécanismes, les instincts, la poésie, restera une critique qui définit la romancière de façon humaine, ne la juge pas selon des critères moraux, exalte son style spontané, si vrai, son rythme rapide, jamais ennuyeux.

À recommander à ceux qui aiment la vie tout en n'étant pas dupes.

## LA PROSE DE RIMBAUD

Gilles Marcotte  
Éditions Primeur  
Montréal, 1983

Pierre Trottier

Il est des contextes socio-historiques—ou culturels, si l'on préfère un terme plus élastique—qu'on oublie quand on a affaire à un grand homme ou un génie qui transcende son époque. On les oublie d'autant mieux et on les ignore d'autant plus qu'on n'a jamais pris intérêt aux contextes en question. Ainsi, pour moi, du 19<sup>e</sup> siècle d'Arthur Rimbaud, qui est aussi le siècle de Balzac, Victor Hugo et Michelet, celui de Baudelaire, Nerval et Gautier, celui d'Enfantin, Saint-Simon et Fourier. Or, je n'ai jamais considéré ces personnages (et Rimbaud surtout) que comme des individualités, des pics isolés sans jamais songer qu'ils pouvaient appartenir à une chaîne commune. C'est que je les avais lus isolément les uns des autres et que, dans son ensemble, le siècle de la bourgeoisie conquérante et suffisante (siècle de l'indigence architecturale répétitive en néo-gothique ou en néo-classique dont tant d'églises de toutes dénominations et tant de banques de toutes appellations m'offraient, au Québec ou au Canada, autant d'exemples importés, copies d'outre-mer), ce siècle comme tel me laissait froid comme glaces du Saint-Laurent en janvier ou en février, c'est-à-dire, avant la débâcle qu'a fait subir à mes idées figées la lecture de *La prose de Rimbaud*, que Gilles Marcotte vient de publier avant...l'embâcle de l'hiver dernier, puisque l'ouvrage fut «achevé d'imprimer en octobre 1983».

En bon professeur compréhensif et sympathique, Gilles Marcotte veut bien accorder à son lecteur (donc à moi, vu ma démarche précitée) qu'on «peut tenter de lire Rimbaud *tout seul*, comme s'il était seul à écrire, comme si on était seul à le lire». Mais cette permission ne vient qu'à la page 145 d'un ouvrage qui en compte 156 (plus les pages de bibliographie), et elle est aussitôt suivie du rappel «qu'il suffit d'être alerté par un premier rapport intertextuel pour que la machine se mette en marche et que l'oeuvre se découvre investie, habitée, traversée par une quantité toujours plus considérable de textes.»

Marcotte ne nous laissera donc pas tout bonnement à notre (ma) lecture solitaire de Rimbaud, car ses 150 et quelques pages traitent justement de ces rapports intertextuels entre la prose de Rimbaud (*Une Saison*, les *Illuminations*, plus ses lettres) et la prose, et les textes et le vocabulaire des écrivains du 19<sup>e</sup> siècle nommés plus haut. Marcotte cite Étiennele: «Rimbaud n'est ici que l'écho sonore de l'idéologie en son temps dominante: raison, science, progrès, positivisme». Mais il corrige Étiennele en y ajoutant le spiritualisme d'Edgar Quinet et de Michelet, l'inspiration de Renan, l'invocation de l'esprit et du Génie, empruntés à Hugo ou à Nerval, quoiqu'en un ou des sens différents...

Ça vous surprend, vous aussi? Alors, «roll with the punch»! Laissez-vous aller au punch indubitable de Marcotte que, pour ma part, je croyais avoir assez bien encaissé, et même assimilé... pendant 14 rounds, assez bien pour me faire déclarer bon élève, battu aux points, mais pas K.O. quand au 15<sup>e</sup> round, inattendu, ce jab: «Presque certainement, il (Rimbaud) a lu *La Tentation de Saint Antoine* de Flaubert, où l'on rencontre des expressions de désespoir très proches de celles d'*Une Saison*...» Je ne l'avais pas vu venir du tout, ce rapprochement avec Flaubert!

Ensuite, quand Marcotte cite, pour compte, une influence de «Dante? Ce n'est pas impossible», je me suis senti presque à égalité, attendant aussi la mention d'une influence alchimiste, car c'en était deux que je croyais avoir déjà relevées personnellement. Erreur! À peine une page plus loin, le professeur m'envoie au sol: «Les interprétations de l'oeuvre de Rimbaud qui prétendent y relever l'action longue et soutenue de tel ouvrage—la *Divine Comédie* de Dante ou quelque ouvrage d'alchimie—finissent toutes par s'embourber dans l'à-peu-près et le rapprochement forcé.»

Mon imagination de poète a depuis longtemps mis en parallèle l'immense rêverie érotique (cf. Bachelard) de l'Alchimie et les visions respectives de la femme chez Dante et chez Rimbaud, comme chez d'autres aussi. Marie, Sophia, Isis, Ininna, Ishtar, Astarte, la Magna Mater, la Dame à la Licorne etc. sont des parentes plus ou moins proches. Hélas, la valeur scientifique que commence à prendre la mythologie de nos jours, sous-tendant toute la période de la protohistoire, volet désormais ouvert entre préhistoire et histoire, n'a peut-être pas encore pénétré dans nos universités d'ici...

Par contre, ce qui entre dans l'université, du moins par Gilles Marcotte, c'est la notion de parenté entre Terreur et Révolution: «le texte de Rimbaud... fait voir Terreur et Révolution s'avancant du même pas, au même rythme, selon une loi d'engendrement réciproque que l'historiographie moderne a commencé d'explorer. Un historien récent, François Furet, a montré comment le discours révolutionnaire portait en lui-même la Terreur, puisqu'il postulait un pouvoir absolu, identique à la nation, au peuple, et possédant son anti-principe, le complot; la Terreur est inévitable dans un système où pouvoir, État et société se veulent l'un par rapport aux autres dans un état de parfaite transparence.» Si les pages 125 et suivantes sur la Femme (la majuscule est

de Marcotte) sont à revoir ou compléter un jour, comme je le note implicitement ci-dessus, la page 148, que je viens de citer en partie et la suivante, 149, qui traite de l'Utopie, sont à lire et à méditer par nos utopistes-maison (québécois ou, peut-être manitobains). C'est là un conseil de diplomate à la retraite, non pas en retraite de Moscou, comme Napoléon, mais deux fois «diplômé» de Moscou, suite à deux séjours en poste dans cette capitale.

Sans beaucoup fréquenter l'Université, d'ici ou d'ailleurs, je me doute toujours que les professeurs ont parfois quelque chose à nous apprendre. Gilles Marcotte me transforme ce doute en certitude absolue et, s'il ne me fait pas mieux aimer le discours du 19<sup>e</sup>, il me le fait davantage comprendre et davantage aimer Rimbaud qui transcende vraiment son siècle non seulement par son intuition féministe—à développer—de la lettre du Voyant: «Quand sera fini l'infini servage de la femme...» etc. (p. 128).

## LE PLAISIR DE RELIRE

(Vaudoyer, Henriot, Miomandre, Cassou)

Willie Chevalier

Preuve que tout arrive: son ami Charles Du Bos reprocha une fois à Jean-Louis Vaudoyer d'avoir comparé les plaisirs de la chère aux joies de l'esprit. Vulgarité, disait-il en somme. Ainsi le plus délicat et le plus courtois des Français de son temps était vulgaire et il ne le savait pas!

N'en déplaise aux mânes du critique-comparatiste, c'est un fait: de même que les nababs doués d'un robuste appétit et d'un estomac solide ne mangent pas chaque jour du filet de boeuf, du homard, du canard à l'orange—ils s'en fatiguent aussi vite que de leurs Jaguar, Bentley et Rolls et des pelisses dont ils n'ont aucun besoin avec leurs climatisations—, de même qui lit beaucoup ne se tient pas constamment sur les sommets de la littérature.

On ne peut trop fréquenter les classiques, c'est entendu, mais toute littérature digne de ce nom comprend quantité d'oeuvres plus ou moins mineures, destinées à l'oubli parce que la postérité fait un choix, parfois injuste, et qu'elles sont remplacées d'une génération à l'autre au goût de l'heure. Des romans et des

poèmes périmés, relus après quelques décennies, peuvent dégager un charme qui ressemble assez à celui d'une fleur fanée, trouvée ensevelie on ne sait plus pourquoi entre deux feuillets d'un livre. Ils font rêver...

Beaucoup de bibliothèques privées contiennent de ces volumes conservés malgré l'encombrement par une sorte de fidélité reconnaissante, dans l'espoir qu'ils nous feront revivre dans la vieillesse l'heure agréable qu'ils viennent de nous procurer. Et quand plus tard ils ne déçoivent pas, gare au narcissisme. Leur trouverait-on autant de saveur et de valeur s'ils ne nous faisaient évoquer ce que l'on fut avant les déboires de l'expérience et les ravages du temps? Se méfier d'une sorte de cinéma intérieur sur fond de musique du souvenir...

\* \* \*

Je viens de reprendre des livres de Vaudoyer, d'Émile Henriot, de Francis de Miomandre et de Jean Cassou. Dire de ces auteurs qu'ils ne sont pas de grands romanciers (il faudrait d'abord s'entendre sur le sens de cette expression) n'est pas les déconsidérer.

Du côté paternel, Vaudoyer descendait de grands architectes. Sa mère était la fille d'un des deux fondateurs de la maison Hachette et quand elle voulut apprendre l'anglais on lui amena pour professeur un certain Stéphane Mallarmé.

Brièvement conservateur du musée Carnavalet, Vaudoyer fut administrateur de la Comédie-Française de 1941 à 1944 et atténuait pour certains les rigueurs de l'Occupation en faisant représenter *Le Soulier de Satin* de Claudel et *La Reine morte* de Montherlant, à qui il avait suggéré le sujet. Ses écrits sur la peinture et ses impressions de voyage forment la meilleure partie de son oeuvre; ses conseils sur la façon de voir l'Italie restent à jamais précieux.

Henriot, critique littéraire au *Temps* puis à son successeur *Le Monde*, fut un guide sûr, moins aventureux que l'explorateur et découvreur Edmond Jaloux.

Par nécessité polygraphe en un sens que l'on voudrait non péjoratif, Miomandre, né Durant et que l'on comprend d'avoir préféré le patronyme de sa mère, écrivait des chroniques et des billets pétillants et des romans dont l'un *Écrit sur de l'eau*, titre révélateur, lui valut en 1908 le prix Goncourt. Traducteur, il révéla aux Français plusieurs écrivains du domaine hispanique. Il fut l'un des tout premiers enthousiastes de *La Jeune Parque* de Valéry et déploya un zèle de fanatique à répandre ce poème immarcessible. Et dix ans avant que Giraudoux atteignît la gloire, il la lui prédisait en des lignes divinatrices.

Le nom de Jean Cassou est plus «actuel». Hispanisant comme le grand Larbaud et Miomandre, historien d'occasion et critique d'art renommé, on lui doit aussi des romans et des poèmes. Une vingtaine d'années conservateur en chef du Musée d'art moderne à Paris, octogénaire (ingambe aux dernières nouvelles), il aimait à participer à des manifestations publiques (défilés, etc.) et à signer des manifestes. Il partage avec Léon Daudet, dont les articles de *l'Action française* devaient l'horripiler, cette qualité rare: ses opinions politiques n'infléchissent pas ses jugements littéraires.

\* \* \*

Les personnages des romans de Vaudoayer évoluent dans un univers incroyable. Incroyable, s'entend, pour nos enfants et petits-enfants. Car nous, chevrotants, pour avoir rencontré dans notre enfance à Montréal après la Première Guerre mondiale et ensuite au début de la Deuxième de ces oisifs, de ces esthètes, exilés plus ou moins volontaires, nous savons que leur

monde a existé. Sans le moindre souci matériel, réfractaires semblait-il à toute maladie, voire au moindre malaise physique, habitués des musées, des galeries d'art et des concerts, gourmets, leur grande affaire était d'aimer et de se faire aimer. Le plus invraisemblable, pour les jeunes hommes d'aujourd'hui: ils pouvaient pleurer pour une femme qui leur refusait ses faveurs, — comme on disait en ces temps antédiluviens et cependant proches.

Pauvre Vaudoyer, affligé dans ses dernières années de douleurs d'autant plus atroces que sa vie fut longtemps celle des héros de ses romans! Il n'est pas sûr qu'on n'ouvrira jamais plus ces derniers. Quelque sociologue pourrait bien y recourir pour décrire certains milieux du premier tiers du siècle et sans doute les flétrir. S'il indique ses sources, le censeur conduira de nouveaux lecteurs vers *Les Papiers de Cléonthe*, *Clément Bellin*, *L'Amour masqué*, etc. Grâce à l'attrait du fruit dénoncé, non pas défendu, car les maîtres savent maintenant que jeter des interdits est perte de temps. Et n'oublions pas que de petits écrivains du XVIIIe siècle, plus ou moins méconnus de leur vivant, puis oubliés, ont piqué la curiosité des amateurs et même des érudits longtemps après leur disparition.

\* \* \*

J'ai pris de nouveau plaisir à *La Rose de Bratislava* qui m'avait donné le goût de voir Prague et Rome et Copenhague. Le doux rêveur qui se doublait chez Henriot d'un méticuleux historien des lettres y raconte avec allégresse les aventures d'un conférencier fantaisiste, bibliophile avisé, en quête d'un manuscrit des *Mémoires* de Casanova. C'est un peu un roman policier, d'une classe très à part. Et comme Henriot était de ces obsédés infiniment sympathiques, les membres du Stendhal-

Club, c'est tout naturellement qu'il prend place dans le sillage du «Milanese» pour célébrer Mozart et le baroque.

Il nous présente aussi un diplomate, Philippe de Saint-Elme, qui fait penser au M. de Norpois de Proust avec les penchants de M. de Charlus. Et l'on dirait qu'Henriot avait pressenti qu'on parlerait de lui dans une revue, les *Écrits du Canada français*, qui serait un jour dirigée par des ambassadeurs à la retraite. Il taquine ces messieurs: «On cause», dans la bouche de Saint-Elme, cela dit tout. Tant que l'on cause, entre diplomates, tout va bien. Il n'y a plus rien à dire: il n'y a qu'à laisser causer des spécialistes.—Quand on aura fini de causer, de deux choses l'une: ou les affaires seront arrangées, et on continuera à causer d'un autre sujet, ou les affaires ne seront pas arrangées, et la parole sera au canon, ce qui n'empêchera pas encore de causer dans toutes les chancelleries, pour essayer de le faire taire. Tout cela me paraît d'une logique parfaite.»

\* \* \*

C'est faute de savoir comment le classer (est-ce bien nécessaire?) que j'appelle roman les délicieux *Voyages d'un sédentaire* de Miomandre, plus amusants que le *Voyage autour de ma chambre* de Xavier de Maistre qui n'est pourtant pas à dédaigner. Quelqu'un a parlé d'essais à leur propos. On pourrait aussi—pardon, Mallarmé—employer le mot divagations, et le «délire» de Miomandre est la séduction même. La table des matières est précédée d'une table des noms cités, fantaisiste à souhait dans sa vérité, et qui donne une bonne idée du contenu: «personnages sympathiques; personnages antipathiques; choses agréables; choses attristantes; pays à voir; pays à ne pas visiter; bêtes attendrissantes; bêtes néfastes ou absurdes; lectures recommandées; noms pour des héros de romans.»

Les *Voyages d'un sédentaire* sont de sages loufoqueries, d'une écriture tantôt irisée et tantôt négligée, qui chasse les ennuis et l'ennui (réminiscence de Paul Morand: «Les ennuis chassent l'ennui»). De la prose pleine de grâce et de poésie. Ce n'est vraiment pas sérieux: la prose, en toute logique, doit être prosaïque!

\* \* \*

Cassou, avec *Le bel automne*, est bien différent de ses aînés Vaudoyer, Henriot, Miomandre. Entre deux participations à des manifestations (ouf!), cet humaniste aux sentiments humanitaires (autre ouf) s'est souvent évadé dans la pure littérature, laissant momentanément la société dans son état déplorable. Ses *Harmonies viennoises* sont un beau souvenir et pourtant je ne saurais plus les résumer; on ne revoit pas distinctement en pensée les traits d'un visage adoré jadis. Suis-je plus sensible à la peinture qu'à la musique—sans m'y connaître particulièrement—pour avoir repris plutôt *Le bel automne*?

Ce roman d'une rare habileté technique nous transporte dans l'édénique campagne anglaise du siècle dernier, dans la vie extérieure et dans la vie intérieure d'un grand peintre qui fait retraite au faite de sa gloire dans l'âge mûr. Né pauvre et ne l'oubliant jamais, devenu riche, ayant tôt mesuré la vanité des biens de ce monde, il n'attend plus rien quand il s'éprend d'une jeune femme aussi désespérée que lui. Elle l'aime. Ils pourraient être heureux. Il s'en va. Puis ils se retrouvent. Et conviennent que «l'heure présente peut être aussi belle que l'heure prématurée.» C'est tout. C'est émouvant. Et beau de la première à la dernière ligne.

Partisan politique, engagé bien avant que l'on donnât à ce mot le sens que l'on sait et qu'on le galvaudât, Cassou ne mêle

pas les genres. Quand il entreprend d'écrire un roman, c'est sans intention de prosélytisme. *Le bel automne* n'en est pas moins une bonne action autant qu'une oeuvre d'art. Il a dû donner ou redonner à des lecteurs confiance dans la vie. En le publiant, Cassou aura servi ses nobles causes aussi bien qu'en signant des manifestes et en marchant au premier rang de défilés du Front populaire.

\* \* \*

Ces livres «en robes surannées» ont un dénominateur commun: la volonté, chez leurs auteurs, de plaire par l'affabulation (il n'y en a pas chez Miomandre) et par la correction sinon l'originalité du style. Ils auraient enchanté le vieux Gustave Lanson pour qui «la littérature n'est pas savoir. Elle est exercice, goût, plaisir». Des esprits aussi distingués lui assignent d'autres buts. C'est bien leur affaire. Vous et moi serions fiers, en tout cas, de pouvoir fabriquer «a thing of beauty», un objet de délectation.

---

La publication des romans de Vaudoyer s'échelonne sur une quarantaine d'années à compter de 1908, généralement chez Plon. *La Rose de Bratislava* a paru chez le même éditeur en 1948; *Les Voyages d'un sédentaire* chez Émile-Paul en 1918; et *Le bel automne* chez René Julliard en 1950).

## GEORGES BERNANOS: UN CORRESPONDANT ENGAGÉ

Correspondance inédite 1904-1948

3 volumes

Plon, Paris, 1971, 1983

Paul Beaulieu

Signe tangible de la présence de Georges Bernanos parmi nous que cette réponse empressée à la requête de l'abbé Pézeril et d'Albert Béguin aux correspondants du grand écrivain, reprise par son fils, Jean-Loup, qui nous valut d'abord en 1971 deux tomes de sa correspondance inédite: *Combat pour la vérité* (1904-1934), *Combat pour la liberté* (1934-1948) et tout récemment en 1983 un troisième recueil sous le titre: *Lettres retrouvées* (1904-1948). Ces trois volumes qui renferment plus de 1700 missives annotées constituent une source inépuisable de renseignements sur un homme peu enclin aux confidences publiques et sur sa vision du rôle de l'écrivain. Aucun commentateur ne pourra dorénavant interpréter fidèlement les gestes souvent déconcertants de ce caractère entier ni approfondir les oeuvres romanesques de même que les essais et écrits de combat de Bernanos sans une étude exhaustive de ses lettres à des familiers, à des correspondants

occasionnels, à ses compatriotes, à des amis étrangers, anglais, brésiliens, au cours de séjours prolongés—ne peut-on pas plutôt les qualifier d'exil volontaire—aux Baléares, au Brésil et en Tunisie.

Dans son avant-propos aux *Lettres retrouvées*, Jean-Loup Bernanos, tout en reconnaissant à ce tome «sa propre identité», conseille de le lire parallèlement aux autres afin de situer dans son contexte le prolongement des messages. Aussi cette note s'inspirera-t-elle de ce conseil et tout en insistant sur les apports nouveaux, notamment les lettres à Yves de Colleville, à Cosmao Dumanoir et surtout celles au R.P. Brückberger, elle n'isolera pas ces missives de celles publiées antérieurement.

De l'ensemble de cette volumineuse correspondance se dessinent les traits d'un homme animé par des convictions absolues et se définit son comportement au cours des différentes phases de sa vie.

Ainsi est retracée une période de jeunesse mouvementée alors que l'étudiant partageait avec quelques amis choisis l'enthousiasme des Camelots du Roi et analysait les motifs de son adhésion à l'idéologie politique de l'Action française. Les oppositions aux adversaires du mouvement royaliste dégénéraient non seulement en violentes bagarres mais s'exprimaient également dans *L'Avant-Garde de Normandie*, journal royaliste publié à Rouen dont on lui avait confié la direction, en articles virulents dont la cible était les hommes politiques et les penseurs du temps, parmi ces derniers le philosophe Alain. Les lettres à son compagnon, Yves de Colleville, sont particulièrement riches en faits saillants de ces années.

Vu leur caractère intime, plusieurs lettres de Bernanos à sa fiancée, qui allait devenir sa femme en 1917, avaient été gardées en réserve jusqu'en 1983. Les conditions physiques et

morales très éprouvantes dans lesquelles elles furent écrites—Bernanos était au front—loin d'entraver l'expression de sentiments de tendresse et d'affection l'accroissaient en quelque sorte, car l'incertitude du lendemain en temps de guerre ne permettait pas les demi-aveux. C'est donc un homme tout attentif aux attentes de sa fiancée qui dit ce qu'il porte au plus profond de son coeur à celle qui partagera sa destinée.

Ces missives brossent de plus un tableau saisissant de la vie du soldat français sur la ligne de feu au cours du conflit de 1914, lot que partagea Bernanos. En effet, devant la menace allemande à la liberté de son pays, il fit abstraction de ses convictions anti-démocratiques et, bien que réformé, il se porta volontaire et fit toute la guerre. Courageux sans ostentation, sa conduite lui valut la Croix de guerre.

Facette peu connue de la personnalité de Bernanos que cet échange de plusieurs années avec son supérieur hiérarchique, Cosmao Dumanoir, directeur du Service des Agences de province à la Compagnie d'assurances *La Nationale* auprès de laquelle l'écrivain occupa le poste d'Inspecteur avant de se consacrer entièrement à son oeuvre littéraire. Ce correspondant nullement engagé dans les questions littéraires, Bernanos l'entretient en toute simplicité de sujets d'ordre général qui le touchent personnellement. Ainsi à cette époque se situe la condamnation de l'Action française par Rome en 1927, cause de l'une des plus déchirantes crises de sa vie, écartèlement entre son attachement sincère à l'Église catholique qui lui impose la soumission au décret de Rome et son désir de faire preuve, dans ce moment critique, de solidarité avec un mouvement dont il partageait plusieurs des idées malgré son désaccord profond avec Maurras. Dans une de ses lettres à Cosmao Dumanoir, Bernanos résume en une formule-choc la situation dans laquelle la condamnation de Rome place nombre de catholiques: «...Nous voilà, écrit-

il, pécheurs publics...».<sup>1</sup>

Quelle illustration éloquente des grandeurs et misères de l'état d'écrivain que les lettres de Bernanos à Maurice Bourdel et à Pierre Belperron, tous deux attachés à la Maison Plon qui publiait ses oeuvres. Maurice Bourdel a fait preuve de courage en permettant la publication de lettres d'affaires d'un éditeur tiraillé entre les intérêts commerciaux de la Maison Plon et le désir de répondre favorablement aux requêtes quelquefois désespérées d'un écrivain déjà célèbre et qui ambitionnait de vivre décentement de sa plume. Départager la validité des considérations matérielles qui à l'occasion commandent les réponses peu encourageantes de l'éditeur et le respect dû à l'écrivain, mauvais comptable il est vrai, n'est pas facile. En effet, détaché des biens terrestres, Bernanos pratique le devoir de l'imprévoyance, ce qui présuppose une noblesse d'âme peu commune, mais pratique qui entraîne des risques. Il s'ensuit des moments qui mettent en péril le bien-être de la «tribu» Bernanos. Ses équipées à Majorque, au Paraguay et au Brésil ne sont pas de nature à améliorer cet état de chose. Si le succès grandissant de sa carrière d'écrivain lui apporte la reconnaissance de ses pairs et du public, ses demandes réitérées de redevances sur des oeuvres en préparation ont dû humilier un homme dont la vie est caractérisée par le refus de toute dépendance.

Combien significative est cette série de missives qui retracent l'évolution d'amitiés tumultueuses—pensons à celles à Henri Massis, au R.P. Brückberger, dominicain impulsif—et celles à des écrivains partageant la même foi, mais dont le ton atteint rarement à l'amitié sereine—dans ce groupe figurent Jacques Maritain, François Mauriac. Dans son intransigeance, Bernanos perçoit rapidement les points faibles de ces hommes, ce

1. *Lettres retrouvées*, p. 163.

qui empêche de s'épanouir l'état de réceptivité requis à toute véritable communication. Toutefois, percevant l'injustice de ses prises de position, il s'interrogeait sur les raisons qui provoquaient ce désaccord et n'hésitait pas à corriger l'absolu de ses jugements. Ce qu'il écrivait le 27 mars 1946 à Mauriac dénote un souci de rectitude qui dépasse les ressentiments personnels, mots qui, me semble-t-il, qualifient également la vraie nature de ses rapports avec d'autres écrivains:

... Pour vous, mon cher Mauriac, il me semble souvent que beaucoup de choses s'éclaireraient entre nous si nous nous connaissions mieux, mais il me semble aussi qu'en dépit de tout ce qui nous rapproche, nos jeunesses se sont—il y a bien longtemps—orientées vers la vie d'une manière trop différente pour que nous nous comprenions jamais entièrement, même quand nous sommes d'accord sur le fond. Je sais pourtant par expérience combien de fois votre grand nom est prononcé avec le mien par beaucoup d'amis d'outre-mer, qui savent peut-être mieux que nous ce que nous sommes l'un à l'autre. C'est dans leur coeur que nous nous trouvons donc unis, en attendant de l'être un jour, dans la douce pitié de Dieu, comme dans un éternel matin.<sup>2</sup>

Des *Lettres retrouvées*, les plus humaines et émouvantes sont celles au R.P. Brückberger que Bernanos appelle familièrement «Brück». C'est suite à une suggestion de Jacques Maritain qu'en 1937 le jeune religieux dominicain se mit en rapport avec le romancier, et il s'ensuivit des échanges d'une franchise et d'une confiance absolues. Les trente-deux lettres de Bernanos à celui qu'il considérait comme un fils sont imbues des sentiments d'un aîné plein de compréhension et de compassion pour

---

2. *Combat pour la liberté*, p. 628.

les gestes impétueux de son correspondant, mais que l'amitié n'aveugle pas.

Écrites en quasi-totalité durant son séjour au Brésil (1938-1945), ces missives font revivre les événements les plus marquants de l'expérience brésilienne. Malgré un attachement profond pour ce pays d'adoption où tout est démesuré et en devenir, ce qui ne pouvait que rencontrer son assentiment, Bernanos demeure foncièrement français. L'éloignement physique n'a aucun poids, et Bernanos vit intensément l'humiliation qu'ont valu à la France la politique de reniement des gouvernements français lors de Munich et la défaite militaire en 1940 suivie de l'occupation de son pays par les Allemands.

S'agit-il d'une longue interruption volontaire ou la guerre aurait-elle interrompu les moyens de communication? En effet, à partir de 1940 aucune missive jusqu'à la dernière qui porte la date du 7 mai 1948, expédiée par Bernanos d'Hammamet, quelques mois avant sa mort en juillet de la même année. Document empreint de fraternelle charité dans lequel il rejette le reproche que lui fait Brückberger de ne voir en lui que le «petit moine» de 1937.

Ce n'est pas le «petit moine» de 1937 que je regrette, je pense à ce qu'il serait devenu, à ce qu'il aurait fait d'utile ou de grand—avec moi—sans moi, qu'importe! Vous avez trahi ce «petit moine». Mais vous ne pouvez pourtant pas rompre avec lui, comme vous avez rompu déjà avec la plupart de ceux qu'il aimait. Un jour vous le retrouverez, je veux dire que vous serez face à face. N'attendez pas trop longtemps! Ne laissez pas sa patience. Car alors vos relations, vos intrigues, entourloupettes et pirouettes ne vous sauveront pas de sa colère, et ce «petit moine» de rien du tout vous balaira comme un fétu. (p. 466)

Bernanos fait ici allusion aux polémiques et prises de position du père Brückberger sur les procès et exécutions de Darnand et de Bassompierre pour collaboration avec les Allemands. Ces initiatives avaient été mal reçues et encouru le désaveu de ses supérieurs. Face à cette désapprobation et à ce blâme, le religieux quitta la France pour se réfugier au Maroc où il fut accueilli par la Légion étrangère.

Pour comprendre la solidité des liens qui unissaient les deux correspondants, autorisant une fermeté aussi totale, s'impose la lecture des *Mémoires* du père Brückberger, souvent irritants par la suffisance qui dépare plusieurs pages. Sans entrer dans le bien-fondé ou l'injustice des allégations mettant en cause Albert Béguin qui avait écrit dans *Esprit* un grand article en hommage à Bernanos dans lequel, selon Brückberger, «Il est dit explicitement que pour Bernanos j'ai été la grande déception de sa vie et qu'il a renié notre amitié avant de mourir»,<sup>3</sup> les derniers mots de cette touchante lettre de Bernanos confirment la permanence de l'amitié de celui qui se considérait comme le gardien de la vocation de son ami:

Je vous aime assez pour vous écrire comme je viens de le faire. Au risque d'intervertir drôlement les rôles, je vous bénis de tout coeur. (p. 466)

Ces missives nous montrent un écrivain essentiellement anti-homme de lettres, c'est-à-dire un écrivain qui ne sacrifie au courant mondain aucune parcelle de l'intégrité et de l'indépendance du créateur et plus encore se dissocie de toute complaisance.

Présomptueux, Bernanos va à l'encontre des traditions chères aux milieux littéraires parisiens; il décline l'Académie

3. R.-L. Brückberger: *Tu finiras sur l'échafaud* suivi de *Le Bachaga*, Paris, Le Livre de poche, 1981, p. 477.

française malgré l'intervention bienveillante de François Mauriac visant à le soustraire à cette formalité humiliante: la corvée des visites aux Académiciens; il refuse à quatre reprises la Légion d'Honneur, la dernière fois en dépit de l'invitation personnelle du général de Gaulle.

Alors que cherche-t-il à atteindre dans le sillage de son oeuvre. La perfection de la forme ou l'appréhension de la vérité à travers ses personnages qui poussent leur interrogation personnelle à leurs extrêmes limites.

Ses romans sont-ils des émanations du subconscient, donc miroir d'une personnalité complexe ou bien la somme de longues et laborieuses réflexions, méditations sur l'affrontement du chrétien face au temporel? *Sous le soleil de Satan*, *La Joie*, *Nouvelle histoire de Mouchette*, *L'Imposture*, même *Monsieur Ouine*, autant d'évocations dans lesquelles Bernanos laisse éclater la vie avec ses laideurs, mais qui ne peuvent obnubiler la lumière de sa beauté. Ses personnages se savent pécheurs, mais ne se complaisent pas dans le péché. Ils font leur examen de conscience, et comme l'enseigne Péguy dans le *Mystère des saints Innocents*, une fois bien fait cet examen de conscience, ils confient à Dieu le soin d'établir le bilan. Avec une familiarité respectueuse, Péguy met dans la bouche de Dieu ces paroles de compassion:

Non, laissez-moi tenir moi-même le Livre du Jugement.  
Vous y gagnerez peut-être encore.

Dans une lettre à son ami Robert Vallery-Radot paraphrasant une pensée de Claudel sur le péché, il reprend avec plus de rigueur le même thème:

... Quand le remords devient l'aliment indispensable de l'âme, ou cette âme même—le remords, ce fils maudit de la divine charité qui, comme elle, n'a rien, s'il n'a tout... *J'ai regoûté à la matière dont je suis fait*, dit

quelque part Claudel, *j'ai péché fortement!*<sup>4</sup>

Cette assertion radicale nous entraîne loin de *Souffrances et Bonheur du chrétien* de François Mauriac, méditation dont le jansénisme atténue la portée. Elle rejette ce que Bernanos appelle: «cette illusion des *enchantelements du péché*».

Si dans l'oeuvre romanesque de Bernanos la présence de Satan se manifeste de façon physique, le combat entre ses personnages se déroule dans un face à face sans demander quartier. C'est une répétition non du combat de Jacob avec l'Ange, mais celui du chrétien avec le Déchu. Alors que ses héros semblent écrasés sous le poids de la lutte, quelle leçon de témérité et de confiance en leur force surnaturelle que ces quelques mots sur lesquels se termine *Sous le soleil de Satan*: «TU VOULAIS MA PAIX, s'écrie le Saint, VIENS ME LA PRENDRE...»

Bernanos se range résolument du côté des Prophètes avec leurs outrances, leur sens de l'absolu. Il appartient à la famille de Léon Bloy, de Drumont, de Péguy. Fait qui ne manque pas de surprendre, c'est à ses amis du Brésil, pays qui l'avait accueilli si chaleureusement, qu'il confie plus ouvertement sa pensée. Dans une lettre au romancier Amorosa Lima, analysant sa démarche spirituelle, il se dissocie de la mentalité des «âmes inquiètes»:

Nous sommes inconciliables, cher Ami, à la manière dont deux chrétiens peuvent l'être, c'est-à-dire que nous ne sommes réconciliables qu'en Dieu. Nous étions ainsi dès notre jeunesse, je le sens. Comme Mauriac, comme beaucoup d'autres, vous êtes de ces âmes inquiètes, affinées par l'inquiétude, qui ont trouvé la sécurité dans une certaine forme, un peu intellectuelle, je le crains, de l'obéissance et de la discipline, *parce qu'ils ne se sen-*

4. *Combat pour la vérité*, p. 201.

*taient pas nés pour elles.* Je n'ai jamais été une âme inquiète, et contrairement à ce que pensent de pauvres prêtres, je me sens, de toute ma nature grossière, grossièrement à l'aise dans l'obéissance et la discipline, elles ne m'apportent nullement l'ivresse (ou l'apaisement) d'une difficulté surmontée, d'une humiliation consentie.<sup>5</sup>

Pour Bernanos l'œuvre littéraire, si valable soit-elle, n'est pas une fin en soi, mais un moyen efficace, dans la mesure où il est employé sans déviation, d'assurer son propre dépassement, aboutissement, à ses yeux, plus précieux que la perfection de l'œuvre romanesque. Aussi le romancier ne se dissocie-t-il pas de la destinée de ses personnages, car la sienne y est liée, comme celle de ceux qui attendent de lui une réponse à leur interrogation. C'est dans ce sens qu'il est engagé. Le choix entre ce qui est périssable et ce qui est éternel, Bernanos l'a fait sans retour. Quelques mots sanctionnent son option: «Et le reste est littérature».

---

5. *Combat pour la liberté*, p. 291.

## NOS COLLABORATEURS

**PAUL BEAULIEU**: voir volume 41 des *Écrits*.

**SIMONE BEAULIEU**: artiste-peintre; premier prix de peinture des Concours artistiques de la Province de Québec en 1949. A collaboré à plusieurs revues littéraires dont *La Relève*, *Gants du Ciel*. A traduit l'ouvrage d'Hélène Iswolsky: *Light before Dusk*; a publié un ouvrage consacré à son oeuvre picturale, Éditions du Lion Ailé, 1982.

**RÉJEAN BONENFANT**: né en 1945; professeur de français à Trois-Rivières; a collaboré à diverses revues littéraires dont *Hobo-Québec*, *l'A.P.L.F.*, le *Sabord*, *Voyages 80* et *Voyages 82* (Album d'art); textes lus à Radio-Canada: *L'Atelier des Inédits*, *Alternance*; a publié deux romans: *L'Écriveule*, *Un Amour de Papier*, Éditions La Presse, en collaboration: *Mourir aux Éclats*, récits, Éditions Mouche à Feu; travaille présentement à un recueil de nouvelles.

**JACQUES BROSSARD**: né en 1933. Après sept ans de carrière diplomatique, il s'est joint au Centre de recherche en droit public de l'Université de Montréal, où il est professeur titulaire. En plus d'essais politico-juridiques: *L'immigration*, *Les pouvoirs extérieurs du Québec*, *La Cour Suprême et la Constitution*, *L'accession à la Souveraineté et le cas du Québec*, etc., il a publié un recueil de nouvelles: *Le Métamorfaux* (HMH, 1974), un roman: *Le Sang du Souvenir* (La Presse, 1976), ainsi que des contes et nouvelles dans les *Écrits du Canada français*. Prix littéraire du Québec (Sciences sociales) en 1969; prix littéraire Duvernay 1976 «pour l'ensemble de son oeuvre scientifique et littéraire». Prépare un roman en cinq tomes provisoirement intitulé: *L'oiseau de feu*, ainsi qu'un essai sur «les statuts régionaux asymétriques».

**MICHEL DE CELLES**: voir volume 48 des *Écrits*.

**WILLIE CHEVALIER**: voir volume 46 des *Écrits*.

**HÉLÈNE J. GAGNON**: voir volume 48 des *Écrits*.

**GATIEN LAPOINTE**: animait depuis 1969 jusqu'à sa mort en septembre 1983 un atelier de création littéraire à l'Université du Québec à Trois-Rivières. Fondateur de la maison d'édition *Écrits des Forges*. A publié plu-

sieurs recueils de poèmes dont *Ode au Saint-Laurent* précédé de *J'appartiens à la terre* et *Le Chevalier de Neige*, Montréal, Éditions du Jour, 1963; *Le Premier Mot*, précédé de *Le Pari de ne pas mourir*, Montréal, Éditions du Jour, 1967, *Arbre-Radar*, Montréal, l'Héxagone, 1980; *Barbare inouï*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1981.

**CLÉMENT MARCHAND**: depuis 1926 a collaboré à divers journaux et revues littéraires. A présenté en 1942-43 des radio-théâtres à CBF. A dirigé les Éditions du Bien Public à Trois-Rivières de 1933 à 1980. A publié un recueil de poèmes: *Les Soirs rouges* (1947) et un recueil de nouvelles: *Courriers des villages*, aux Éditions du Bien Public (1940). A mérité le Prix David du Québec pour chacun de ses deux ouvrages (1939 et 1942).

**GILLES MARCOTTE**: professeur au département d'Études françaises de l'Université de Montréal. A collaboré à plusieurs revues littéraires; publié deux romans: *Le Poids de Dieu*, Paris, Flammarion, 1962, *Retour à Coolbrook*, Paris, Flammarion, 1965; des ouvrages de critique littéraire, entre autres *Une Littérature qui se fait*, HMH, 1962, *Le Temps des poètes*, HMH, 1969, *Le roman à l'imparfait*, La Presse, 1976, et *La prose de Rimbaud*, qui vient de paraître aux Éditions Primeur.

**PAUL TOUPIN**: voir volume 47 des *Écrits*.

**PIERRE TROTTIER**: voir volume 46 des *Écrits*.

## TABLE DES MATIÈRES

|                  |                                     |     |
|------------------|-------------------------------------|-----|
| Clément MARCHAND | Gatien Lapointe<br>ou la juste mort | 7   |
| Gatien LAPOINTE  | Trois poèmes                        | 13  |
| Gilles MARCOTTE  | Radio-Journal                       | 19  |
| Pierre TROTTIER  | Petit récit<br>érotico-métaphysique | 71  |
| Hélène J. GAGNON | Un homme disparaît...               | 81  |
| Réjean BONENFANT | Toute ressemblance<br>avec...       | 107 |
|                  | Une fleur de carmin                 | 111 |
| Jacques BROSSARD | Nocturnes                           | 121 |
| Paul TOUPIN      | Deuil d'une princesse               | 135 |
| Michel DE CELLES | Le silence éternel...               | 149 |

### CHRONIQUES

|                    |  |     |
|--------------------|--|-----|
| Simone BEAULIEU    | Colette<br>L'amour de l'amour                | 157 |
| Pierre TROTTIER    | La prose de Rimbaud                          | 160 |
| Willie CHEVALIER   | Le plaisir de relire                         | 164 |
| Paul BEAULIEU      | Georges Bernanos:<br>Un correspondant engagé | 171 |
| Nos Collaborateurs |  | 181 |

*Copyright* © 1984, Les Écrits du Canada français

*Composé et imprimé  
aux ateliers de  
L'Imprimerie  
et Reliure St-Malo  
de Montréal  
le vingt-neuf juin  
Mil neuf cent quatre-vingt quatre*

Imprimé au Canada  
Printed in Canada







